

LES POURQUOI

DE

MADemoisELLE SUZANNE

PAR

Émile DESBEAUX

Auteur du *Jardin de Mademoiselle Jeanne* couronné par l'Académie Française

PRÉFACE DE M. XAVIER MARMIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DESSINS DE MM. DE MONVEL, SCOTT, VOGEL, ÉDOUARD ZIER, ETC.

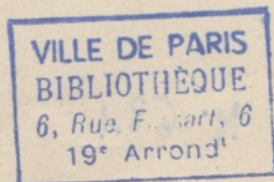
GRAVURE DE F. MÉAULLE



PARIS
P. DUCROCQ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

55, RUE DE SEINE, 55

1881



G 600

DES



LES POURQUOI

DE

MADemoisELLE SUZANNE

PAR

Émile DESBEAUX

Auteur du Jardin de Mademoiselle Jeanne couronné par l'Académie Française

PRÉFACE DE M. XAVIER MARMIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DESSINS DE MM. DE MONVEL, SCOTT, VOGEL, ÉDOUARD ZIER, ETC.

GRAVURE DE F. MÉAULLE



PARIS
P. DUCROCQ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

55, RUE DE SEINE, 55

1881

VILLE DE PARIS
BIBLIOTHEQUE
6, Rue F. ...
19^e Arrond^t



PRÉFACE

DE M. XAVIER MARMIER DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A M. ÉMILE DESBEAUX

20 octobre 1880.

Monsieur,

Elle est très aimable et très intéressante, l'héroïne de votre nouveau livre, la petite Suzanne de Sannois, telle que vous la dépeignez, avec ses riantes vivacités, ses élans charitables, ses avides et intelligentes curiosités.

C'est ce que les Allemands appelleraient ein Kluges Kind, un adjectif un peu complexe, difficile à traduire. Il implique l'idée d'un enfant à la fois naïf et sagace, qui, deci, delà, ouvre de grands yeux étonnés et sans cesse demande le comment et le pourquoi des images qui le surprennent, des choses qu'il ne comprend pas.

Les pourquoi de M^{lle} Suzanne avec les réponses de son frère et de son aïeul seront certainement fort bien notés dans la littérature de l'enfance, une bonne littérature qui de plus en plus progresse.

Au commencement de leur vie, les vieux hommes comme moi n'avaient rien de semblable à ces livres si joliment enluminés qui réjouissent maintenant les regards des écoliers. Nos trésors littéraires étaient des contes de fées, imprimés grossièrement sur un gros vilain papier.

Nous leur gardons cependant un tendre souvenir. Et comment oublier les heures que nous avons passées à les lire, nos palpitations de cœur dans les périls du Petit Poucet, nos heureuses surprises avec le Chat botté, nos angoisses quand Barbe - Bleue a tiré son grand sabre et que sœur Anne penchée à la fenêtre ne voit rien venir, nos joies au triomphe de Cendrillon, et nos douleurs à la mort du Petit Chaperon-Rouge ? Y eut-il jamais émotions plus vraies ?

De graves pédagogues disent que ces contes ne sont pas instructifs. C'est vrai qu'on n'y trouve point de nomenclatures, ni de chronologie. La plupart commencent ainsi : Il y avait une fois : voilà pour l'histoire, dans un village : voilà pour la géographie.

Avec de telles formules, il serait difficile, je l'avoue, de se présenter à l'examen du baccalauréat.

Mais nos chers anciens petits livres ont une autre efficacité. Ils récréent l'esprit de l'enfant, développent son imagination, suscitent sa sensibilité. Plusieurs de ces naïfs récits doivent lui inspirer un sentiment de respect pour la vieillesse, de mansuétude pour les animaux. Tous lui donnent un enseignement moral en lui montrant à la fin de diverses aventures, l'orgueil humilié, la méchanceté punie et la vertu glorifiée.

Pardonnez-moi cette digression. Vous êtes jeune ; vous regardez vers l'avenir. Un jour, vous aimerez comme moi à remémorer le passé.

J'en reviens à la nouvelle littérature de l'enfance et me hâte de lui rendre justice. Il y a là des œuvres excellentes où les

éléments des études sérieuses sont expliqués en un clair langage par des hommes d'un vrai talent et d'un vrai savoir.

Il y en a qui ont un autre attrait, par un ingénieux mélange de fiction et de réalité, de notions positives et de causeries familières.

C'est un plaisir de voir ces livres d'éducation imprimés avec un soin particulier et de songer aux candides émotions qu'ils doivent produire, aux saines leçons qu'ils doivent répandre dans des légions d'écoliers.

Les publications favorites de l'enfant sont celles qui lui représentent les beautés de l'histoire naturelle. Il a pour tout ce qui tient à cette immense, à cette ravissante histoire un penchant inné.

L'enfant qui a le bonheur de vivre à la campagne a, dès ses premières années, des impressions qui ne s'effaceront jamais. La fontaine où il trempe ses petites mains ne produit pas comme celle du paradis terrestre quatre fleuves qui arroseront de grands royaumes ; l'arbre sous lequel il va s'asseoir ne distille pas la gomme et le baume odorant ; l'enclos rustique qui entoure sa demeure n'est pas l'Éden du premier homme. Mais, comme le premier homme, dans sa simplicité et son innocence sans tache¹, il contemple une des œuvres de Dieu, une des merveilles de la création.

Tout ce qui surgit et fleurit, tout ce qui se meut et palpite, tout ce qui bourdonne et chante autour de lui, attire ses regards, résonne à ses oreilles, captive sa naissante pensée.

Les enfants des villes n'ont pas le même privilège. Ils n'auront point, par le square de leur quartier, l'idée de la vaste prairie ; ni, par les arbres chétifs disséminés le long des rues, l'idée de la mystérieuse et solennelle forêt ; ni, par le bruissement de la charrette du maraîcher et de la laitière, l'idée du réveil de la nature en une belle matinée ; ni, par les becs de gaz des magasins, l'idée des soirs lumineux dans le calme et lointain espace.

Ah ! les pauvres petits captifs des cités ! Il en est qui n'ont pas d'autre horizon que le haut d'un toit noir et le mur d'une cheminée. Ceux-là surtout ont besoin des livres d'histoire naturelle qui, par de lucides descriptions et de véridiques images, leur révèlent au moins quelques-unes des meilleures, des plus admirables choses de ce monde.

Le Jardin de Mademoiselle Jeanne, que vous avez publié, monsieur, l'année dernière, a charmé une quantité de ces intéressants lecteurs. Des lecteurs plus graves en ont reconnu le mérite. L'Académie française lui a décerné un de ses prix.

Justement encouragé par le résultat de ce premier volume, vous en préparez un second que vous avez bien voulu me communiquer. Je l'ai lu avec une sincère sympathie et une réelle confiance en son succès.

Heureux celui qui écrit de sages et intelligents livres pour l'enfance !

Il fait une bonne action qui ne sera pas oubliée.

Veillez agréer, monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments,

XAVIER MARMIER.
De l'Académie française.



CHAPITRE PREMIER.

POURQUOI NEIGE-T-IL ?

— Pourquoi neige-t-il ?...

Telle est la question que se posait à elle-même, un matin d'hiver terrible, une jolie brunette de neuf à dix ans.

La physionomie de cette petite fille était marquée d'un cachet extrêmement original par des yeux bleus, abrités sous de longs cils noirs, toujours grands ouverts et emplis d'un perpétuel étonnement.

Cette enfant semblait assurément surprise de tout, peut-être même de vivre.

La bouche, mi-close, avait la lèvre intelligente, curieuse et interrogative.

Ces yeux bleus voyaient-ils une chose nouvelle qui les frappât ? Aussitôt cette bouche rose s'ouvrait, qui demandait : « Pourquoi ? »

Suzanne de Sannois était une question vivante.

— Pourquoi neige-t-il ? répétait-elle, toute songeuse, en tenant soulevé le rideau de sa fenêtre.

Suzanne habitait l'un de ces superbes hôtels parisiens qui enserrent le parc Monceaux dans un somptueux cadre de briques et de pierre.

Ce matin-là, la façade de l'hôtel de Sannois disparaissait sous une masse de neige qui s'accrochait aux corniches, aux mascarons, aux saillies des sculptures, aux pointes des grilles dorées, s'étendait en tapis sur les marches du perron descendant jusqu'au parc et mettait de blanches arabesques à l'armature de fer forgé d'une longue serre accotée à l'habitation, où se montraient à travers les vitres, par un contraste étrange, les vertes et luxuriantes plantes des Tropiques.

Suzanne voyait le parc Monceaux tout blanc et tout triste sous la neige épaisse que cette nuit d'hiver avait apportée. Quelques hommes travaillaient à débayer la route des voitures. Un gardien, le capuchon sur la tête, les surveillait. Plus loin, une rue déserte bordée de petits hôtels, avec des ateliers de peintre, et, çà et là, quelques arbres qui semblaient grelotter.

Cette vue donna à Suzanne la sensation du froid du dehors ; elle revint vite au milieu de sa petite chambre qu'un bon feu éclairait dans le ronflement de ses longues flammes jaunes.

Pour la première fois, peut-être, elle sut apprécier le confortable des choses qui l'entouraient.

La chambre à coucher de M^{lle} Suzanne était fort coquette dans sa simplicité voulue.

Toute calfeutrée, bien à l'abri des courants d'air avec ses fenêtres garnies d'une double mousseline sous les lourds rideaux à gobelets flamands, elle

était entièrement tendue de perse rose pâle, et le plafond, en étoile, envoyait dans tous les sens ses rayons de même étoffe.

Le fond du lit, caché par des rideaux de perse à embrasses bouillonnées, était de satinette rose recouverte de tulle avec appliques de fleurs. Auprès, une petite toilette duchesse, puis une étagère chargée de bibelots, le berceau d'une grande poupée qui avait dormi toute la nuit comme sa maîtresse, une table avec des cahiers et des livres, et quelques chaises bébés qui posaient sur un tapis de moquette veloutée dont Suzanne, en marchant, regarda les bouquets de fleurs brillamment enluminés.

M^{lle} de Sannois s'approcha de son lit où la femme de chambre acheva de l'habiller.

Suzanne continuait à réfléchir.

— Qu'avez-vous donc ce matin, mademoiselle ? dit la femme de chambre.

Suzanne leva ses grands yeux et dit :

— Sais-tu pourquoi il neige, toi, Louissette ?



— Mais, oui, mademoiselle !

— Ah ! Eh bien, dis-le-moi ! fit Suzanne avec vivacité.

— Il neige parce qu'il fait froid ! C'est bien simple !

Il est probable que Suzanne ne trouva pas cette réponse satisfaisante, car elle reprit :

— Et pourquoi fait-il froid ?

— Dame ! parce que... parce que... Ah ! ma foi, mademoiselle, s'écria Louissette en riant, vous m'en demandez trop ! je ne sais pas.

Suzanne garda le silence ; puis, après quelques minutes, elle dit, poursuivant son idée :

— Pourquoi ne sais tu pas ?

— Parce que, mademoiselle Suzanne, on ne m'a pas appris ces choses-là.

— Mais moi, je veux qu'on me les apprenne ! murmura Suzanne.

— Adressez-vous à madame. Elle pourra, sans doute, vous répondre.

— Tu as raison ! Dépêche-toi de m'habiller.

Et Suzanne, venant en aide à la femme de chambre, eut bientôt fini sa toilette.





CHAPITRE II.

LE MARI ET LE PÈRE.



Suzanne courut vers la chambre de M^{me} de Sannois.

— C'est moi, petite mère ! dit-elle en ouvrant la porte.

M^{me} de Sannois, une charmante femme, paraissant encore jeune quoiqu'elle eût un grand fils de vingt-six ans, embrassa avec tendresse sa chère Suzanne tout en s'étonnant de la voir déjà habillée.

— Je suis venue vite, petite mère, dit Suzanne en montrant de la main les toits tout blancs qu'on apercevait derrière les vitres, pour te demander si tu sais pourquoi il neige ?

M^{me} de Sannois, habituée à l'heureuse curiosité de sa petite fille, ne put cependant s'empêcher de sourire.

— Je le sais, répondit-elle, mais ton grand-père et ton frère le savent bien mieux que moi. Interroge l'un ou l'autre.

Suzanne regarda la pendule, dont les aiguilles marquaient neuf heures.

— Paul est déjà sorti pour son travail. Il ne me reste que bon papa, je vais aller le trouver.

M^{me} de Sannois arrêta Suzanne au moment où, toute vive, elle se dirigeait vers la chambre du grand-père.

— Attends un peu, ma chère enfant, dit avec douceur M^{me} de Sannois. Il sera toujours temps d'aller tourmenter bon papa, qui se lève plus tard que nous, tu le sais bien.

Suzanne dut se résigner à subir ce retard. Elle se mit, en face de sa mère, à une petite table où des tasses de chocolat étaient déjà servies.

Mais à peine était-elle assise que la neige se reprit à tomber avec violence.

Le vent, qui s'était élevé, sifflait, lugubre, enveloppant la neige dans de rapides tourbillons.

Des flocons venaient à chaque instant s'écraser et se fondre contre les carreaux.

M^{me} de Sannois avait repoussé sa tasse, et, accoudée sur la table, elle regardait fixement au dehors.

Ses regards essayaient de percer le grand voile blanc qui semblait tomber par lambeaux.

Elle restait grave et recueillie devant cette désolation de la nature.

Suzanne aussi avait interrompu son repas.

Soudain, n'entendant plus de bruit à côté d'elle, elle détacha ses regards de la croisée pour les reporter sur sa mère.

Elle vit M^{me} de Sannois plongée dans une rêverie si profonde que, d'abord, elle n'osa parler.

Enfin, doucement, timidement, comme si elle eût craint de connaître à l'avance la réponse qu'on allait lui faire, elle dit :

— A quoi penses-tu, maman ?

Mme de Sannois ne répondit pas.

Elle tourna seulement vers sa chère enfant ses yeux emplis d'une immense tristesse.

Suzanne avait compris.

— Papa ! s'écria-t-elle.

Mme de Sannois baissa lentement la tête.

Mais déjà Suzanne s'était jetée dans ses bras ; et elle couvrait de baisers pleins de larmes sa petite mère chérie.

L'épouse et l'enfant cherchaient à se consoler dans leur affection mutuelle.

M. de Sannois était capitaine de vaisseau.

Depuis de longs mois il était parti, en mission du gouvernement, pour notre colonie de la Nouvelle-Calédonie.

Enfin, il venait d'être rappelé en France, et, sans doute, l'heure même où l'ouragan de neige se déchaînait sur l'hôtel de Sannois, le vaisseau qui portait le père de Suzanne était au milieu de l'Océan.

Peut-être était-il livré aux horreurs d'une tempête bien plus terrible encore !



La mère et l'enfant voyaient le navire devenu le jouet des vagues en courroux, les voiles déchirées sous l'étreinte du vent, les mâts brisés ; des montagnes de glace se précipitant sur lui, prêtes à l'engloutir ; et, sur le pont dévasté, un homme commandant à ses marins, aveuglés par la rafale, des manœuvres impossibles à exécuter.

L'homme que M^{me} de Sannois et Suzanne apercevaient ainsi dans leur imagination, c'était le mari, c'était le père !

Voilà pourquoi Suzanne pleurait, pressée contre sa mère, qui versait aussi des larmes silencieuses.

M^{me} de Sannois reprit un peu courage et, chassant ces sombres pensées, elle essuya ses yeux et passa son mouchoir sur le visage éploré de sa pauvre Suzanne.

Juste en ce moment la neige cessa de tomber. Une éclaircie se fit dans le ciel et on eût dit qu'un rayon de soleil se donnait quelque peine pour transpercer les vilains nuages qui lui cachaient la terre.

Cette vue ranima M^{me} de Sannois qui dit à Suzanne :

— Ne pleurons plus, ma chère enfant ; et souhaitons que notre chagrin soit sans motif ! Ton père est un habile marin ; son vaisseau est un des meilleurs qui soient sortis des chantiers de l'État, et rien n'indique qu'il ait, sur sa longue route, à souffrir des temps contraires !

Comme Suzanne restait encore soucieuse, M^{me} de Sannois ajouta avec un doux sourire :

— Et n'oublie pas ta question !

— Quelle question ?

— Celle que tu veux adresser à ton grand-père.

— Ah ! oui, pourquoi il neige ?

Et, la curiosité reprenant vite ses droits sur elle, Suzanne courut frapper la porte de son bon papa.



CHAPITRE III.

BON PAPA ET SA PETITE-FILLE.

M. de Beaucourt, père de M^{me} de Sannois et, par conséquent, grand-père de M^{lle} Suzanne, était un beau vieillard, encore solide et presque alerte, toujours correctement tenu, toujours rasé de frais, aux cheveux encore nombreux, mais, hélas ! argentés par le temps. Le nez bourbonnien était d'un dessin vigoureux ; la bouche bonne et souriante ; et l'œil pur, très clair, avec des tons de jeunesse, indiquait une longue vie bien vécue.

Quand M. de Beaucourt entendit frapper à sa porte, il reconnut bien vite à quel visiteur il allait avoir affaire.

Mais cela ne l'empêcha point, s'amusant de cela tous les matins, de prendre une grosse voix pour demander :

— Qui est là ?

— M^{lle} Suzanne ! répondit-on.

— Ah ! c'est encore M^{lle} Suzanne qui vient tourmenter son pauvre grand-père.

— Mais non ! Mais non ! cria Suzanne.

— Comment ? mais non ! Ce n'est pas M^{lle} Suzanne.

— Mais si ! mais si ! je suis Suzanne.

— Que disiez-vous donc alors ?

— Je disais : Mais non, je ne viens pas pour te tourmenter.

— Et pourquoi, mon Dieu ! venez-vous ?

— Pour te demander quelque chose.

— De quoi s'agit-il ?

— Ouvrez, monsieur bon papa, dit Suzanne en tâchant d'enfler sa petite voix à l'unisson de celle de son grand-père, ouvrez et vous le saurez !

Cette fois, bon papa ne résista pas à cet ordre donné avec une gentillesse si drôle ; il ouvrit.

Suzanne lui sauta d'abord au cou, et puis elle s'installa tranquillement à sa place habituelle, qui était les genoux de son grand-père.

— Bon papa, dit-elle, tu vas me dire pourquoi il neige ?

M. de Beaucourt prit un grand air étonné et, tout heureux de taquiner doucement sa chère petite « Zazanne », comme il l'appelait, il répondit fort sérieusement :

— Pourquoi il neige ?... mais, je n'en sais rien.

— Ah !... ah !... fit Suzanne consternée, en joignant les mains. Tu n'en sais rien, toi qui sais tout. Est-ce possible ?

Et, comme elle le regardait bien en face, elle s'aperçut qu'il ne pouvait s'empêcher de sourire.

— Oh ! dit-elle alors en affectant beaucoup de gravité, oh ! monsieur bon papa, je crois que vous venez de faire un gros mensonge, et vous savez que c'est fort vilain de mentir !

Et, changeant d'accent, elle ajouta, très caline :

— Oh ! j'étais bien sûre que tu le savais, pourquoi il neige. Dis-le-moi, bon papa, et je serai bien sage, tu verras !...

M. de Beaucourt ne put s'empêcher de rire de bon cœur.

— Eh bien, oui, répondit-il, je veux bien te l'apprendre, mais c'est assez difficile à expliquer et je crains bien...

— Tu crains que je ne comprenne pas ? dit Suzanne. Essaie toujours, bon papa !

— Eh bien, il neige parce qu'il fait froid.

Une stupéfaction profonde envahit la jolie figure de Suzanne.

Après un silence, elle dit :

— Mais, bon papa, c'est justement ce que Louissette m'a répondu !... Est-ce que tu n'en saurais pas plus long qu'elle ?...

— Rassure-toi, car je crois bien que la femme de chambre ne sait pas pourquoi il fait froid. Tandis que...

— Tu le sais, toi, bon papa ! s'écria Suzanne en frappant joyeusement des mains. Eh bien, dis-le-moi, pourquoi il fait froid.

— Mais, non, non, pas maintenant ; cela nous entraînerait beaucoup trop loin. Je vais tâcher seulement de répondre à ta première question en t'expliquant pourquoi il neige.

— J'écoute bien, dit Suzanne en prenant son petit air attentif.

— Tu as vu souvent de l'eau sur le feu, n'est-ce pas ? et tu as remarqué que des vapeurs s'en échappaient et formaient comme un nuage qui montait vers le plafond.

— Oui.

— Eh bien, toute l'eau qui se trouve à la surface de la terre laisse constamment échapper des vapeurs semblables.

— Sans qu'il y ait de feu dessous ?

— Sans qu'il y ait de feu.

— Mais on ne les voit pas.

— Tu as raison. On ne les voit pas ordinairement, mais, quand elles s'élèvent dans l'air et qu'elles arrivent dans un milieu plus froid que la terre, elles se réunissent, se resserrent, se pressent les unes contre les autres, et deviennent visibles. Me comprends-tu ?

— Oui, bon papa.

— Alors, dis-moi comment on appelle ces vapeurs devenues visibles.

— Des nuages.

— Très bien ! s'écria bon papa, enchanté de la sagacité de sa chère Suzanne.

Cependant on peut voir, en certains cas, ces vapeurs au moment où elles se dégagent de la terre. Lorsque, par un soir d'été, on se trouve sur une montagne, on aperçoit, à mesure que la température se refroidit, d'épaisses vapeurs qui se forment sur les rivières, les ruisseaux, les prairies humides.

Alors, si le vent s'élève, il emporte dans les hautes régions de l'air ces vapeurs qui sont maintenant des nuages. Pressés en sens divers par les courants d'air qui passent là-haut, ces nuages changent constamment de formes, et tu as pu en observer toi-même de fort bizarres.

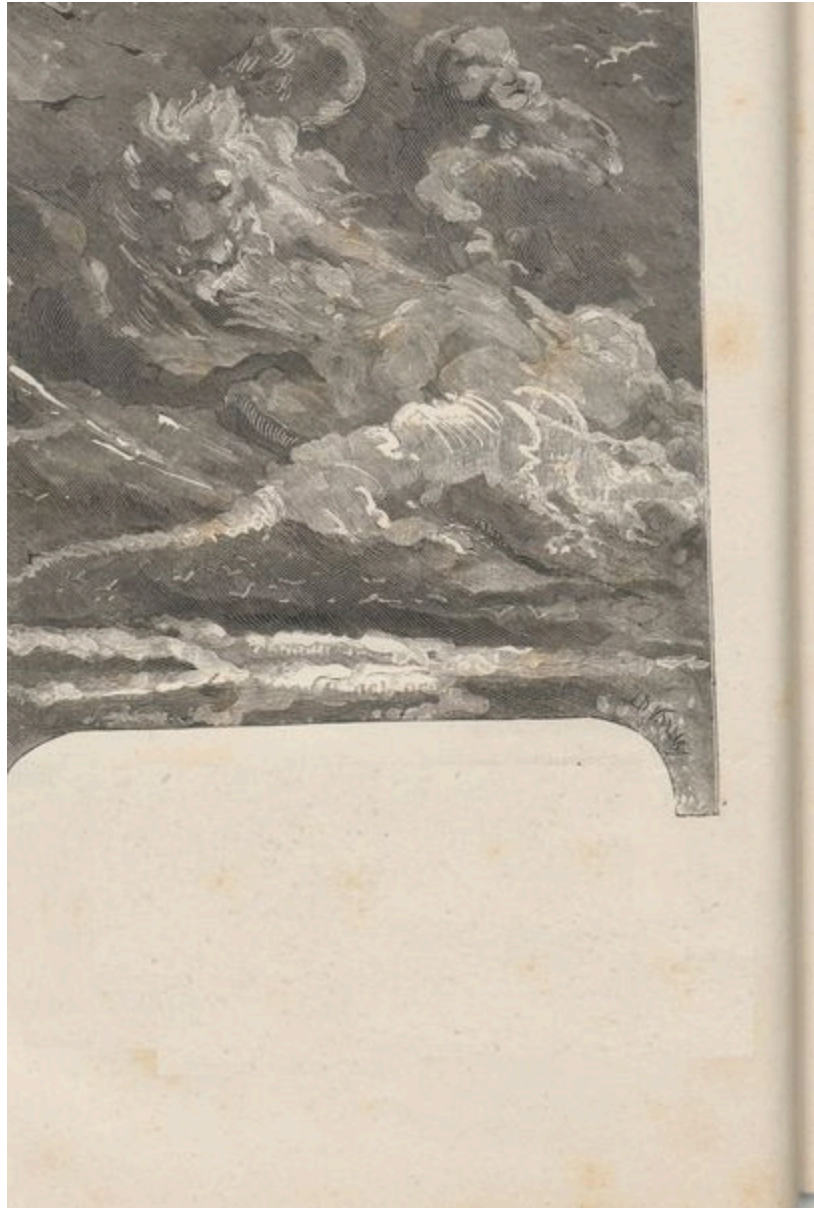
— Oh ! oui, cet été, s'écria Suzanne, j'en ai vu un qui ressemblait à l'un des dromadaires du Jardin d'Acclimatation, et un autre qui avait tout à fait une tête d'homme, mais ça n'a pas duré longtemps. Ils se sont changés en une masse blanche qui ne signifiait plus rien.

— Il faut que tu saches encore que les nuages affectent trois aspects caractéristiques qui permettent de les classer sous les noms de cirrus, cumulus et stratus.

Les cirrus se composent de filaments déliés dont l'ensemble rappelle tantôt un pinceau, tantôt une chevelure crépelée, tantôt un réseau délicat.

Le cumulus, qui est un nuage d'été, se montre sous la forme d'un globe ou d'un demi-globe. Quelquefois ces globes s'entassent les uns sur les autres et forment ces gros nuages qu'on voit accumulés à l'horizon avec l'apparence de hautes montagnes blanches.

Enfin le stratus est une bande qui se forme ordinairement au coucher du soleil et disparaît à son lever.



Mais ce sont les cumulus qui prêtent le plus par leurs formes changeantes à notre imagination. C'est dans le contour de ces nuages que nous croyons voir des arbres, des montagnes, et, comme tu le disais toi-même, des hommes et des animaux.

— Et ils sont hauts, bon papa, bien hauts ?

— Leur éloignement de la terre est très variable. Quelques nuages rasant le sol tandis que d'autres peuvent s'élever à cinquante kilomètres.

Il y a aussi des nuages presque constamment aux sommets des montagnes ; ils proviennent des vapeurs, qui s'élèvent de la plaine et qui se

condensent, se resserrent dans l'air plus froid, car, à mesure que l'on s'élève, la chaleur diminue.

Dans les pays montagneux, les aspects souvent fantastiques des nuages ont fait naître des idées absurdes chez les populations et ont inspiré des sentiments de frayeur qui n'ont aucune raison d'être, comme tu le penses bien.

— Parbleu ! dit Suzanne, comment peut-on avoir peur des nuages ! Mais, dis, est-ce que c'est grand, un nuage ?

— Il en est de dimensions énormes qui ont plus de trente kilomètres de largeur et qui ont une épaisseur de mille mètres. A côté d'eux, il en est d'autres qui n'ont que quelques mètres.

— Ce sont des nuages bébés, dit Suzanne.

Cette réflexion fit voir à M. de Beaucourt que sa petite-fille l'écoutait avec attention.

C'est pourquoi il reprit :

— Si je t'ai parlé des nuages, c'est que ce sont eux qui produisent la neige aussi bien d'ailleurs que la grêle et que la pluie.

Lorsque l'air, déjà froid, où flottent ces vapeurs, se refroidit encore, elles se resserrent davantage, elles se condensent selon l'expression scientifique, et se transforment en petites gouttes d'eau assez pesantes pour vaincre la résistance qu'oppose l'air à leur chute et pour tomber sur la terre.

— C'est la pluie ! dit Suzanne.

— Parfaitement ! c'est la pluie. Et si ces gouttes d'eau traversent en tombant des courants d'air très froids, elles se gèlent et deviennent ces petites boules de glace qu'on nomme la grêle.

A ce moment, la neige recommençait à tomber au dehors en larges flocons.



— Et ça ? murmura Suzanne, en étendant la main vers la fenêtre et revenant à sa première question.

— Nous y voici. Que l'air qui entoure les nuages se refroidisse extrêmement, et, alors, les nuages se gèleront et se transformeront en une véritable petite poussière de glace que son poids entraînera vers la terre. Cette petite poussière de glace...

— C'est la neige ! dit Suzanne impatiente.

— Oui, c'est la neige.

Suzanne réfléchit quelques minutes et dit tout à coup :

— Mais à quoi ça sert-il, les nuages ?

Le bon papa, habitué au caractère de sa chère petite-fille, ne sourcilla pas, et répondit tranquillement :

— Les nuages servent, en été, à tempérer l'ardeur du soleil ; en hiver, ils s'opposent au trop grand refroidissement de la terre en s'interposant comme un voile entre notre monde et les espaces célestes qui déverseraient sur nous leur température toujours froide. Enfin ils produisent la pluie, et c'est là une chose importante, car, sans la pluie, notre sol se dessècherait, les plantes se faneraient, les animaux mourraient, et notre fin, à nous tous, arriverait bientôt.

— Alors, dit Suzanne, c'est un moyen que le bon Dieu a trouvé pour arroser la terre.

M. de Beaucourt sourit à cette naïve explication.

— Je m'étonne, dit-il, que tu ne me demandes pas : Et la neige, à quoi sert-elle ?

— Sois tranquille, bon papa, répliqua Suzanne sans se déconcerter, j'allais te le demander.

— Eh bien, la neige est très utile ; mais oui, très utile, répéta M. de Beaucourt en voyant Suzanne ouvrir ses grands yeux : d'abord, elle trempe la terre mieux encore que la pluie ; elle contient des substances qui pénètrent dans le sol et servent à faire pousser les plantes ; elle détruit une foule d'insectes nuisibles, et elle empêche le froid de descendre trop profondément dans la terre.

— Oh ! dit Suzanne, elle est froide, et elle empêche le froid de faire du mal à la terre !

— Mais oui, elle joue le rôle d'un épais manteau qui soustrait le sol au refroidissement que lui ferait subir la température de l'air extérieur. Elle est froide, comme tu le dis, mais elle préserve la terre d'un froid plus grand. Elle lui est donc d'une utilité incontestable.

— C'est juste ! murmura Suzanne. Maintenant explique-moi, ajouta-t-elle, ce que c'est que le froid et pourquoi il fait froid.

— Ah ! dit le grand-père, laissez-moi un peu respirer, petite curieuse. D'abord, il est l'heure d'aller déjeuner.

En effet, le valet de chambre venait annoncer que le repas était servi.

— Eh bien, ce sera pour le dessert ! dit Suzanne en prenant son bon papa par la main et en l'entraînant vers la salle à manger de l'hôtel.





CHAPITRE IV.

LE GRAND FRÈRE DE M^{LLE} SUZANNE.



Dans la salle à manger où Suzanne conduisait son grand-père se trouvaient déjà M^{me} de Sannois et M. Paul.

Paul était le frère de M^{lle} Suzanne, son « grand frère », comme elle l'appelait. Sorti de l'École polytechnique, il était ingénieur des ponts et chaussées. Il aimait grandement sa petite sœur, qui le taquinait souvent,

mais qui l'aimait aussi beaucoup. Paul n'était jamais embarrassé devant les questions multiples de Suzanne.

A ses « pourquoi », il trouvait toujours des « parce que » qui satisfaisaient la curiosité de M^{lle} Suzanne.

On se mit à table, et le silence qui préside aux débuts de tous les repas se fit pendant quelques instants.

Bientôt, pourtant, M^{me} de Sannois s'aperçut que Suzanne ne touchait pas à ce qu'on lui avait servi.

— Il faut manger, ma chérie ! dit-elle.

— Je n'ai pas faim, répondit Suzanne.

— Tu ne veux donc pas grandir ? demanda M. de Beaucourt.

— Pourquoi me dis-tu cela, bon papa ?

— Parce que, si tu ne manges pas, tu resteras toute petite ! répondit le grand-père très sérieux.

— Vrai ?

— Mais oui, « vrai ! » dit Paul à son tour.

Suzanne regarda son frère.

— Pourquoi ? dit-elle.

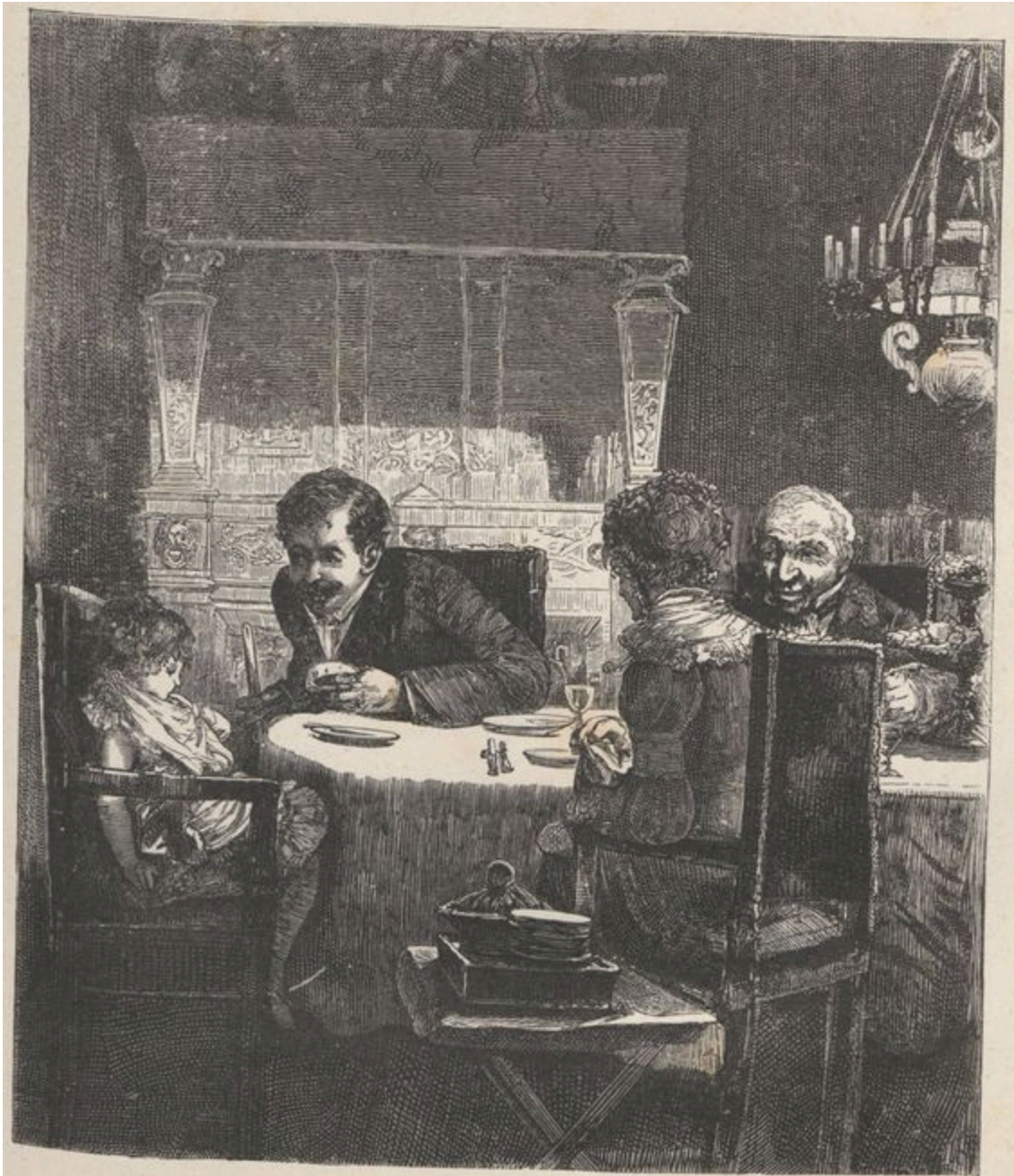
— Ah ! te voilà encore avec tes questions ! dit Paul en souriant.

— Oui, pourquoi ? reprit Suzanne sans se déconcerter.

— Parce qu'il faut manger d'abord pour vivre, ensuite pour grandir, enfin pour réparer les forces que l'on perd continuellement.

Et, comme Suzanne attendait une explication complète, son grand frère lui dit :

— Je vais tâcher de te faire comprendre pourquoi il faut manger et à quoi cela sert, mais je te préviens que je serai assez long ; auras-tu la patience de m'écouter jusqu'au bout ?



— Oui, oui ! répondit rapidement Suzanne.

— Eh bien, sache donc que ton corps est composé d'une multitude d'organes qui attendent que tu manges pour se développer et croître. Quand tu manges, tu donnes, pour ainsi dire, à manger toi-même à tes muscles, à tes nerfs, à tes os, à ta chair et même à tes ongles et à tes cheveux.

— Oh ! fit Suzanne étonnée.

— Mais oui, tout cela attend le bon plaisir de ton estomac et le travail de tes petites quenottes. Tous ces organes ont besoin de trouver dans les

aliments que tu avales les substances nécessaires à leur croissance.

— Cependant, quand je n'ai pas faim, ce n'est pas de ma faute !

— Quand tu n'as pas faim, c'est que tu n'as pas pris assez d'exercice, ou que tu as trop mangé au repas précédent, car, de toute chose, il faut user avec mesure.

— Alors, ce morceau de viande va nourrir, si je le mange, tout ce que tu as nommé tout à l'heure ?

— Oui, une fois que tes petites dents l'auront divisé, séparé, réduit en particules très fines. Alors il passera de ton gosier dans un tube que les savants appellent l'œsophage et qui le conduira dans ton estomac.

— L'estomac ?

— L'estomac n'est autre chose qu'une sorte de sac où viennent tomber les aliments que tu as avalés. Mais son rôle est des plus importants. C'est la cuisine où les aliments se transforment au goût de chacun de tes organes. Aussi est-il tapissé de nombreuses petites glandes qui fournissent une liqueur appelée le suc gastrique. Ce suc imbibe les aliments à l'intérieur de l'estomac comme la salive l'a déjà fait dans la bouche.

— Ce suc gastrique, dit Suzanne, c'est la sauce qui assaisonne ?...

— Justement, dit Paul en continuant. Dans la bouche, il y a les dents qui servent déjà à mâcher, à mastiquer les aliments. Ici, les dents sont remplacées par des mouvements de contraction de l'estomac lui-même. En se resserrant, il presse les aliments, les pétrit et en fait une bouillie nommée chyme, qui descend, cette fois, dans un autre tube replié plusieurs fois sur lui-même. Ce tube, c'est le tube digestif ou l'intestin.

Là, le chyme se trouve encore imbibé par trois suc nouveaux, le suc pancréatique, la bile et le suc intestinal, et l'intestin se contractant aussi comme l'estomac, le chyme devient une magnifique bouillie blanche comme du lait, auquel on a donné le nom de chyle.

— Chyme d'abord et chyle ensuite ! murmura Suzanne pour se rappeler ces deux mots.

— Oui, et c'est le chyle qui va passer dans le sang.

— Comment va-t-il faire ?

— Il va s'adresser aux villosités de l'intestin.

— Villosités ! dit Suzanne effrayée du mot.

— Ces villosités sont des espèces de petites racines qui tapissent tout l'intestin et qui jouent le même rôle que les racines des plantes. Ce sont elles qui viennent puiser dans l'intestin le chyle laiteux pour le transporter

dans le sang et pour régénérer ce sang qui nourrit tous les organes, depuis nos os jusqu'à nos cheveux, comme je te l'ai dit tout à l'heure.

Paul avait tenu ce petit discours tout en déjeunant, et M^{me} de Sannois et M. de Beaucourt ne l'avaient pas interrompu, enchantés de voir Suzanne prendre tant d'intérêt à ces explications.





CHAPITRE V.

UN CUISINIER SUSCEPTIBLE.



Lorsque son frère eut fini de parler, Suzanne regarda ce qu'elle avait dans son assiette, et, soit qu'elle fût convaincue par l'éloquence de Paul soit (ce qui, entre nous, me paraît plus probable) que la faim fût arrivée, elle se mit à manger sans rien dire.

Mais, depuis qu'elle savait l'utilité de cette opération, un changement s'était fait sur sa mignonne physionomie. Elle avait un air plein de respect pour elle-même et pour les morceaux que ses quenottes osaient croquer.

Le grand-père, la maman et le frère, en voyant l'attitude de leur chère Zazanne, ne purent s'empêcher de sourire.

Suzanne s'en aperçut et, levant la tête, elle dit :

— Je sais bien pourquoi vous riez.

— Pourquoi ? demanda M^{me} de Sannois.

— Parce que vous croyez que je n'ai pas compris ce que Paul vient de raconter.

— Non, mon enfant, tu te trompes ; nous sommes persuadés du contraire.

— Eh bien, petite mère, j'aurai encore mieux compris quand Paul aura fini son histoire.

— Que veux-tu dire ? demanda Paul avec étonnement.

— Dame ! tu t'es arrêté en parlant du sang. Le sang, c'est un liquide rouge, voilà tout ce que je sais ; et je pense bien que tu vas m'en apprendre plus long.

— C'est juste ! dit le bon papa. Il faut que Paul reprenne la parole.

— Alors, j'obéis, reprit le grand frère de M^{lle} Suzanne. Tu as bien saisi, sans doute, que le chyle, qui va se mêler au sang, est le produit de la digestion.

La digestion est, en effet, l'opération qui consiste à transformer les aliments d'abord en chyme et ensuite en chyle.

— En bouillie blanche, dit Suzanne.

— Parfaitement. Et, quand on emploie les locutions « une bonne digestion, une mauvaise digestion », tu vois qu'on veut dire que l'opération se fait plus ou moins bien. La mauvaise digestion provient de l'estomac et de l'intestin, qui, n'étant pas dans un état de santé parfaite, exécutent mal leurs mouvements de contraction ou n'arrosent pas en quantité suffisante à l'aide des sucs, dont je t'ai parlé, les aliments qu'ils ont mission de transformer.

Il y a, du reste, des aliments plus difficiles à digérer les uns que les autres ; on dit vulgairement qu'ils sont lourds...

— Le homard ! s'écria Suzanne avec une légère grimace en se rappelant certaine méchante indigestion qui lui avait fait bien mal.

— Oui, le homard, entre autres, est un aliment que les estomacs jeunes ou affaiblis transforment en chyle avec difficulté. L'estomac peut être

considéré comme un cuisinier. Si on lui donne des mets commodes à apprêter, il s'en tirera aisément ; si on met son habileté à l'épreuve en lui confiant des mets qui demandent une préparation, une cuisson spéciales, peut-être ne réussira-t-il pas toujours !

— Mais ce cuisinier-là ne se suicidera pas comme Vatel, dit M. de Beaucourt.

— Vatel ? qui est-ce ? demanda aussitôt Suzanne.

— Ah ! je n'avais pas pensé à notre petite curieuse, dit le bon papa avec un sourire. Alors tu veux savoir l'histoire de Vatel ?

— Oui.

— Vatel était le cuisinier du prince de Condé. Un jour, le prince offrit au roi Louis XIV, dans son château de Chantilly, un dîner que Vatel fut chargé d'organiser.

Louis XIV amena avec lui plus de convives qu'on n'en attendait, ce qui fit que le rôti manqua à plusieurs tables.

Cela saisit Vatel, qui était, comme tu vas le voir, un cuisinier extraordinaire. Il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur ! Voilà un affront auquel je ne survivrai pas ! »

Le prince de Condé, à qui on rapporta ce propos, alla, à la fin du dîner, trouver Vatel et lui dit pour le consoler : « Vatel, tout va bien. Rien n'était plus beau que ce dîner. »

Vatel répondit : « Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais que le rôti a manqué à deux tables ! — Point du tout, reprit Condé, ne vous désolez pas, tout va bien ! »

Vatel ne ferma pas l'œil de la nuit. A quatre heures du matin, il se lève et va aux cuisines. Là, il trouve les domestiques qui lui apportaient seulement deux petits paniers de poisson.

« Est-ce tout ? » demande le cuisinier en frémissant.

« Oui, monsieur, c'est tout ce que nous avons pu nous procurer. »

Vatel s'écrie :

« Pour le coup, je ne survivrai point à un pareil affront ! »

Il monte à sa chambre, appuie une épée contre la porte, se la passe au travers du corps et tombe mort. Voilà ce que fit le célèbre Vatel.

— Eh bien, dit Suzanne avec son petit bon sens habituel, c'était un cuisinier joliment susceptible !

Cette réflexion mit tout le monde en joie et l'on passa prendre le café au salon.

Paul aurait bien voulu s'esquiver pour aller fumer un cigare dans son cabinet de travail, mais Suzanne, qui ne le perdait pas de vue, alla se mettre devant lui.



— Monsieur mon grand frère, dit-elle, nous avons encore à causer. Vous irez fumer tout à l'heure.

Et Paul, qui cédait toujours aux volontés de sa petite Suzanne, se résigna de bon cœur à continuer l'explication interrompue par l'histoire du cuisinier Vatel.





CHAPITRE VI.

UNE LETTRE QUI VIENT DE LOIN.



Mais, à peine était-on assis dans le salon, qu'un domestique entra qui apportait une lettre.

A la vue de l'enveloppe surchargée de timbres, M^{me} de Sannois eut une exclamation de bonheur.

— C'est de votre père ! dit-elle à Paul et à Suzanne.

Ceux-ci s'approchèrent, très émus.

M^{me} de Sannois rompit l'enveloppe.

M. de Sannois écrivait :

« Ma chère femme,

« J'apprends à l'instant que ma mission est terminée et que je vais enfin être rappelé auprès de toi, auprès de mes chers enfants.

« Je n'ai pas besoin de vous dire quelle est ma joie. Vous la comprenez et certainement vous la partagez.

« Au moment où vous recevrez cette lettre, je serai, sans doute, au milieu de l'Océan... »

A ces mots, M^{me} de Sannois s'arrêta.

Elle se souvenait de ce que son esprit avait entrevu, tout à l'heure, du vaisseau battu par une effroyable tempête !

Est-ce que ce pressentiment néfaste allait se réaliser ? Est-ce qu'à cette heure même M. de Sannois n'avait pas à lutter contre la fureur de l'ouragan et la colère des flots ? Et sortirait-il vainqueur de ce terrible combat ?

Suzanne avait compris la pensée de sa mère.

Elle vint l'embrasser en disant :

— Mais, petite mère, il n'y a pas de danger. C'est toi-même qui me l'as dit.

Le grand papa et Paul firent bonne contenance en affectant une sécurité qu'ils n'avaient point, et s'efforcèrent d'écarter de l'esprit de M^{me} de Sannois ces sombres présages.

M^{me} de Sannois reprit sa lecture :

« J'espère être à Paris à la fin de janvier ou dans les premiers jours de février. Si un retard se produisait, qu'il ne vous donne pas d'inquiétude. Mon vaisseau a fait ses preuves ; il est à l'abri des surprises des éléments et il me ramènera sain et sauf dans ma chère France.

« Qu'il me tarde de revoir ma petite Suzanne, toujours curieuse, n'est-ce pas ? et mon brave savant de Paul et le digne M. de Beaucourt !

« Embrasse tout ce cher monde, ma bien-aimée femme, je te donne pour cela un crédit illimité de baisers. »

On suppose que M^{me} de Sannois s'acquitta avec bonheur de cette tendre commission envoyée de si loin. Chacun avait les yeux humides, et cependant M^{lle} Suzanne aperçut tout de même plusieurs lignes ajoutées au bas de la lettre.

— Il y a encore quelque chose ! dit-elle.

— En effet, dit M^{me} de Sannois, je n'ai pas encore lu le post-scriptum.

Les quelques lignes ajoutées par M. de Sannois disaient :

« Paul me parle longuement dans sa dernière lettre d'une demoiselle Thérèse de Montlaur. Je crois deviner le doux projet qu'il forme, mais il est très important que je sache si M^{lle} de Montlaur appartient à une famille du même nom dont un des membres était enseigne de vaisseau en 1855. »

Le mot « très important » était souligné.

Ce post-scriptum causa un grand étonnement dans la famille.

M. de Sannois connaissait donc les Montlaur ? Quel intérêt urgent avait-il à faire prendre ce enseignement ?

Le père de Suzanne n'agissait jamais à la légère. Il fallait donc que les détails qu'il demandait à connaître eussent à ses yeux une réelle gravité.

Paul avait aussitôt été envahi par l'inquiétude.

Il voyait déjà un obstacle insurmontable s'élever devant l'union qu'il rêvait.

L'été précédent, M^{me} de Sannois, Suzanne et M. de Beaucourt avaient été passer la saison à Dieppe.

Paul allait chaque semaine, du samedi au lundi, retrouver sa famille, et chaque fois son départ lui semblait plus pénible.



C'est qu'en effet, en quittant Dieppe, il s'éloignait de la présence d'une jeune fille de seize à dix-sept ans, jolie à ravir, avec ses superbes cheveux blonds, ses yeux pleins de douceur, son nez fin aux ailes mobiles et ses lèvres roses, qui lui disaient si aimablement bonjour quand il arrivait là-bas.

Mme de Sannois avait rencontré sur la plage une de ses anciennes amies de pension qu'elle avait, depuis de longues années, perdue de vue.

On s'était reconnu et on avait bien vite retrouvé les traces de l'amitié d'autrefois.

L'amie de M^{me} de Sannois était la mère de M^{lle} Thérèse de Montlaur. Elle était veuve depuis plusieurs années.

En voyant les sentiments de respectueuse affection que Paul éprouvait pour Thérèse, les deux mères s'étaient regardées, comme deux augures, car elles avaient souri ! Ne devaient-elles point sourire à l'idée du mariage de ces chers enfants qui semblaient si bien faits l'un pour l'autre ?

Suzanne, qui avait adoré tout de suite sa nouvelle grande amie, n'avait pas peu contribué à l'échange de cette sympathie naissante.

Elle avait remarqué bientôt, la petite rusée, de quel air son frère Paul regardait Thérèse, et elle avait bien deviné que cet air-là ne déplaisait point à la personne intéressée.

Chaque lundi, elle voyait son frère partir de plus en plus triste, et cette tristesse lui faisait de la peine.

Un jour que Paul s'en allait prendre le premier train, il trouva Suzanne déjà levée.

Il l'embrassa en la chargeant d'embrasser pour lui leur mère et leur grand-père.

Suzanne lui dit d'un petit ton malicieux :

— Tu n'oublies personne ?

— Que veux-tu dire ? demanda Paul très étonné ; non, je n'oublie personne.

— Ah ! dit Suzanne, et tout tranquillement, sans paraître y prendre garde, elle ajouta : — Eh bien, moi, j'embrasserai aussi Thérèse.

Paul fit semblant de ne pas comprendre et s'en alla vite pour n'avoir pas à répondre.

Mais Suzanne savait ce qui lui restait à faire.





CHAPITRE VII.

CE QUE M^{LLE} THÉRÈSE EN PENSAIT.

Au déjeuner, Suzanne entendit justement sa petite mère et son bon papa parler de Paul et de M^{lle} de Montlaur.

Une phrase, qui échappa à M. de Beaucourt, ne fut pas perdue pour Suzanne.

En se levant de table, M. de Beaucourt avait dit en forme de péroration :

— Avant tout, il faudrait savoir ce qu'Elle en pense !

Elle, c'était évidemment Thérèse.

Cela ne faisait point de doute pour Suzanne :

— Eh bien, se dit-elle à elle-même, moi, je le saurai, ce qu'Elle en pense !

Dans la journée, pendant que M^{me} de Sannois et M^{me} de Montlaur étaient assises sur la plage, Suzanne prit Thérèse par la main en demandant la permission de se promener.

On la lui accorda, à la condition qu'elle ne s'éloignerait pas.

Suzanne entraîna Thérèse. Quand elles furent à une certaine distance de leurs mères, Suzanne trouva une place si belle, d'où l'on voyait si bien l'horizon, qu'elle força sa grande amie à s'asseoir auprès d'elle :

— Tu sais, dit-elle à brûle-pourpoint, que Paul est parti ce matin ?

— Oui, répondit Thérèse avec étonnement, sans deviner où Suzanne voulait en venir.

Suzanne garda quelques instants le silence, puis elle dit :

— Il était bien triste, Paul, ce matin.

M^{lle} de Montlaur, voulant détourner la conversation, s'écria :

— Regarde donc ce bateau qui vient là-bas ! Est-il secoué par les vagues !

Suzanne ne se donna même pas la peine de regarder et, fidèle au plan qu'elle s'était tracé, elle continua très calme :

— Il t'aime bien, Paul, sais-tu ?

— Mais quelles sont ces questions ? dit Thérèse vivement. Je ne sais pourquoi vous me parlez ainsi de votre frère. Vous finissez par m'impatisser !

— Oh ! murmura Suzanne avec un accent de reproche, oh ! tu ne l'aimes donc pas, toi ?

Et, comme elle fixait ses yeux sur Thérèse, elle la vit rougir, en proie à une vive émotion.

— Allons-nous-en ! dit M^{lle} de Montlaur d'une voix brève ; on nous attend.

Suzanne se leva et suivit sa grande amie.



Elle était toute joyeuse, car le trouble de Thérèse était pour elle la meilleure des réponses.

Suzanne croyait en savoir assez maintenant.

Pourtant, avant d'atteindre l'endroit où se tenaient les deux mamans, elle s'approcha de Thérèse et lui prit la main. Puis, à voix basse, elle dit :

— Alors, tu ne veux pas être ma belle-sœur ?

Cette fois encore, Thérèse ne répondit pas ; mais Suzanne sentit sa main pressée d'un mouvement rapide et affectueux par la main de son amie.

Et Thérèse, regardant enfin Suzanne, ne put s'empêcher de murmurer :

— Chère petite !

— Ah ! s'écria Suzanne, il faut que je t'embrasse.

Elle lui sauta au cou, et dans le creux de son oreille rose elle lui glissa ce seul mot :

— Merci !

Au moment où, toutes deux, elles arrivaient auprès de leurs mères, celles-ci échangèrent un coup d'œil et cessèrent aussitôt de parler.

Cela n'échappa point à Suzanne, qui devinait bien le sujet de la conversation.

— Comme tu es animée, ma chère enfant ! dit M^{me} de Sannois ; tes yeux brillent d'une façon extraordinaire.

— C'est que je suis bien contente ! dit Suzanne en regardant Thérèse, qui lui faisait des signes pour qu'elle gardât le silence sur ce qui s'était passé.

Les gestes de Thérèse et la joie de Suzanne devaient forcément s'expliquer.

— Qu'as-tu donc, Thérèse ? demanda M^{me} de Montlaur.

— Et pourquoi es-tu si contente ? dit M^{me} de Sannois à sa fille.

Alors Suzanne s'approcha de sa mère et lui dit doucement, mais sans se cacher de M^{me} de Montlaur, et en montrant Thérèse :

— Parce que je sais ce qu'Elle en pense !

A ces mots, Thérèse devint plus rouge encore qu'elle ne l'était tout à l'heure, et M^{me} de Montlaur, ne comprenant pas encore, interrogea M^{me} de Sannois.

Celle-ci, un moment étonnée et indécise, finit par dire à Suzanne :

— Comment ? tu nous avais donc entendus ce matin, et tu avais deviné ce que bon papa voulait dire ?

Suzanne fit un signe de tête :

— Voyez-vous, la petite sournoise ! dit M^{me} de Montlaur en souriant.

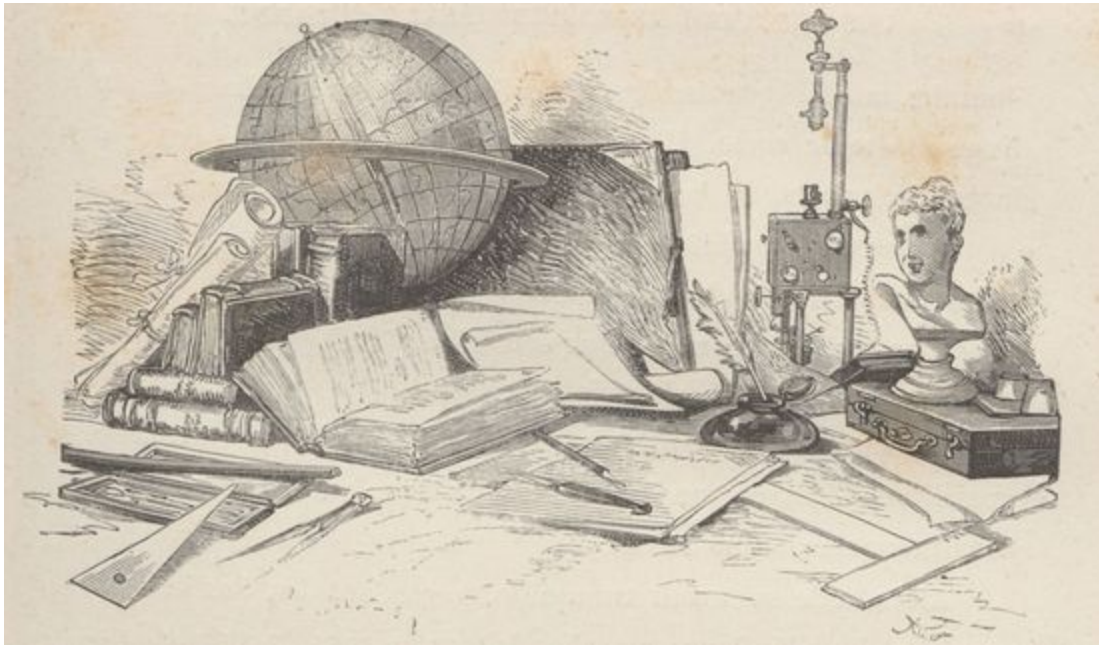
— Et la petite rusée ! ajouta M^{me} de Sannois en embrassant sa chère fillette. Alors, tu as découvert le secret de Thérèse ? C'est donc vrai, ma chère enfant, dit-elle en s'adressant à M^{lle} de Montlaur, mon fils ne vous est pas indifférent ?

Thérèse ne répondit qu'en se jetant au cou de sa mère.

Voilà de quelle façon M^{lle} Suzanne avait fiancé sa grande amie Thérèse avec son grand frère Paul.

Tout le monde se trouvait donc heureux, et on n'attendait plus que le retour de M. de Sannois pour lui demander un consentement qui semblait assuré, lorsque sa lettre arriva, jetant l'inquiétude dans l'esprit de M^{me} de Sannois, de M. de Beaucourt et naturellement aussi de Suzanne.

Paul était trop ému pour ne pas prendre sur l'heure le renseignement que son père considérait comme très important ; et il quitta aussitôt le salon pour se rendre chez M^{me} de Montlaur.



CHAPITRE VIII.

LE CABINET DE TRAVAIL DE M. PAUL ET LA MAISON DE PLATRE.



M^{lle} Suzanne, restée seule après le départ de son frère, alla se mettre à ses devoirs.

A quatre heures, prenant sa récréation ordinaire, elle eut l'idée de voir si son frère était rentré.

Elle se dirigea vers son cabinet de travail et frappa à la porte.

Comme on ne répondait pas, elle se décida à tourner le bouton et, bientôt, elle se trouva au milieu d'une grande pièce dont les murs disparaissaient sous des tablettes surchargées de livres de toute sorte. Il y en avait de gros, de minces, de larges, de courts, de dorés, de brochés, de vieux et de neufs.

Un escalier mobile permettait d'atteindre ceux qui reposaient sur les rayons les plus élevés.

Suzanne, bien certaine que son frère n'était pas là, allait se retirer quand une réflexion vint l'arrêter.

Là-haut, tout là-haut, sur la dernière tablette, il y avait un gros livre d'images que Paul lui donnait quelquefois, quand elle venait tourner autour de lui.

Alors, elle se tenait tranquille, regardant les dessins qui représentaient des fleurs superbes de tous les pays du monde dans des paysages très jolis et très pittoresques.

Elle leva les yeux vers le livre, qui se montrait nettement au milieu des autres et qui semblait lui dire : « Viens donc me prendre ! »

L'escalier était justement auprès, paraissant indiquer le chemin à gravir, tout disposé à prêter ses marches à M^{lle} Suzanne.

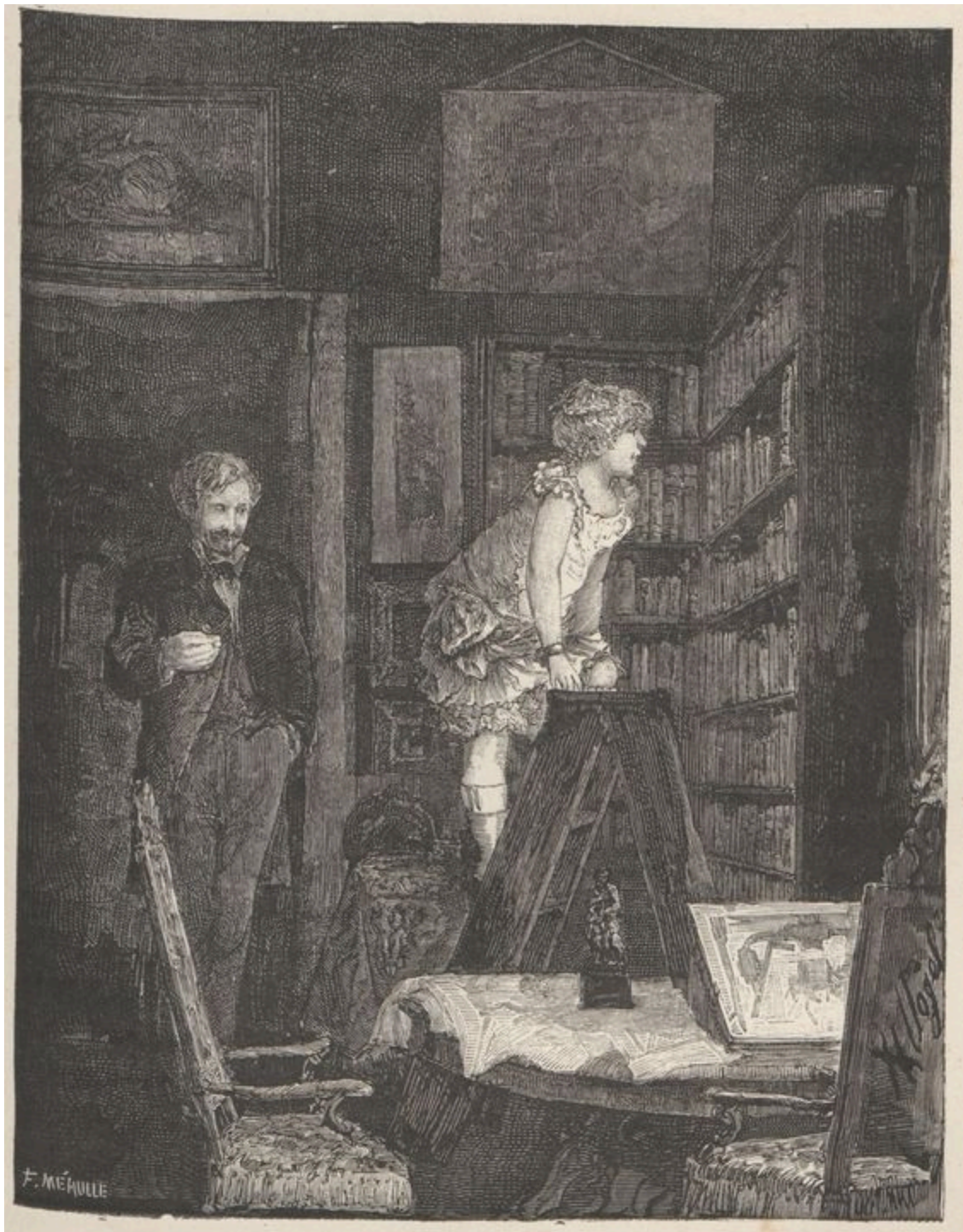
— Ma foi ! pensa Suzanne après un peu d'hésitation, je ne ferai point de mal en prenant ce livre, puisque Paul me le prêterait s'il était là !

Aussitôt pensé, aussitôt fait.

Elle monta avec soin les degrés, se tenant bien, prenant garde de tomber.

Déjà elle arrivait au but.

Encore une marche, et sa petite main allait s'emparer du volume, lorsque la porte s'ouvrit doucement.



Celui qui survenait ainsi n'était autre que M. Paul.
Il venait se mettre à l'étude, en tenue de travail, la cigarette à la bouche.
Le tapis avait étouffé le bruit de ses pas, la serrure n'avait pas grincé.
Aussi Suzanne ne pouvait-elle point se douter que son grand frère, appuyé

contre la porte, les mains dans les poches, l'observait tranquillement, très gentiment, content de la surprendre en flagrant délit de curiosité.

— Eh bien, c'est joli, mademoiselle, ce que vous faites là, dit-il enfin en prenant une voix sévère, mais sans pouvoir s'empêcher de sourire.

Et déjà il était au pied de l'escalier, prêt à retenir sa chère petite Suzanne, au cas où cette grosse voix inattendue lui aurait fait peur.

Mais Suzanne, sans paraître trop effrayée, se retourna :

— Ah ! c'est toi ! dit-elle cependant en rougissant un peu.

— Oui, mademoiselle, c'est moi. Et je suis très fâché. Ne vous ai-je pas défendu de toucher à mes livres ?

— C'est vrai, dit Suzanne ; mais celui-là, c'est presque le mien.

— Quand même il serait à vous, vous savez bien que je ne veux pas vous voir monter sur cet escalier.

— Mais, riposta Suzanne avec une logique indéniable, si tu n'étais pas rentré si tôt, tu ne m'aurais pas vue.

— Comment ! vous vous permettez encore de raisonner ? dit Paul gardant difficilement son sérieux, pendant que ce colloque s'échangeait toujours de haut en bas. Vous n'ignorez pas que vous auriez pu tomber et vous blesser en cherchant à atteindre ce volume.

— Tiens ! dit Suzanne, pourquoi le mets-tu si haut ?

Cette fois, Paul, ne trouvant point de « parce que » au « pourquoi » de M^{lle} Suzanne, s'avança, prit sa petite sœur sous les bras et la déposa à terre.

— Maintenant, prends-le toi-même, dit Suzanne sans se déconcerter, en étendant sa main vers la bibliothèque.

— Quoi ? dit Paul.

— Mais, le livre !

— Ah ! non, non. Tous ne l'aurez pas aujourd'hui. Cela vous apprendra !

— Ça m'apprendra ! ça m'apprendra ! répéta Suzanne à mi-voix. Puis, soudain, elle s'écria : — Au fait, c'est toi qui as quelque chose à m'apprendre.

— Quelle chose ?

— L'histoire du liquide rouge, tu sais bien.

Paul était heureusement de bonne humeur.

Il avait appris de M^{me} de Montlaur, qui était veuve comme on le sait, que son mari avait eu, en effet, un frère, Pierre de Montlaur ; mais ce frère, qui avait été enseigne de vaisseau, comme le disait M. de Sannois, était mort très jeune pendant la guerre de Crimée.

Paul n'avait rien vu d'inquiétant dans ces renseignements, qu'il avait rapportés aussitôt à sa mère et à son grand-père. Ceux-ci avaient été complètement de son avis, et voilà pourquoi le grand frère de Suzanne était, à ce moment-là, prêt à se laisser tyranniser par sa petite curieuse de sœur.

— Le liquide rouge ! dit-il enfin, tu veux savoir l'histoire du sang ; mais dis-moi d'abord si tu es bien sûre d'avoir compris ce que je t'ai raconté tantôt et si tu as retenu les quelques mots barbares dont j'ai été forcé d'émailler mon récit.

— Certainement, répondit Suzanne, et tu en es resté au moment où le chyle va passer dans le sang.

— Eh bien, puisque tu as si bonne mémoire, sache donc que le sang est un personnage d'une importance considérable. C'est lui qui nourrit tout notre corps ; c'est lui qui se charge d'y faire tout marcher, tout fonctionner ; c'est lui qui distribue à toutes les parties de notre corps, aussi bien aux ongles qu'aux dents et aux cheveux, les matériaux dont elles ont besoin pour se développer ou pour réparer les avaries qui y sont survenues.

Ainsi, c'est le sang qui va donner à tes petits os la matière nécessaire pour qu'ils puissent grossir et grandir, à tes petits muscles la matière qu'il leur faut pour devenir plus vigoureux.

Mais tu sais bien que tout s'use à la longue ; et le sang, lui-même, finirait par n'avoir plus de matériaux à distribuer à notre corps, si le chyle ne venait pas, après chacun de nos repas, lui rapporter ces matériaux si utiles.

— Voilà donc pourquoi il faut manger pour grandir ! s'écria Suzanne ; et, récapitulant la leçon sur ses doigts, elle se dit à elle-même : — Il faut manger pour produire du chyle, qui donne au sang de quoi nous faire grandir.

— Eh mais, ce n'est pas trop mal, dit Paul enchanté de l'intelligence de sa petite sœur. Pourtant le sang ne sert point seulement à cela. Lorsque nous avons atteint notre développement naturel, le sang a pour but de nous conserver en bonne santé, et de réparer sans cesse les usures de notre corps.

— Mais alors, puisque le sang nous répare sans cesse, pourquoi ne vit-on pas toujours ? dit M^{lle} Suzanne après quelques instants de réflexion et avec un raisonnement inattendu.

— Pourquoi, dis-tu ? Eh bien, je vais choisir une comparaison qui te fera aisément comprendre ce « pourquoi ».

Suppose que l'on construise devant toi une modeste maisonnette faite de bois et de plâtre.

On commencera par établir la charpente, puis on la recouvrira de plâtre.

C'est la base de la maison qui recevra d'abord ce plâtre, puis les murs qui s'élèveront...

— Qui grandiront, interrompit Suzanne pour montrer à Paul qu'elle devinait déjà le sens de la comparaison.

— Qui grandiront, comme tu le dis fort justement. Peu à peu, toujours à l'aide du plâtre, la maison montera, et un jour tu seras fort surprise de la voir déjà terminée.

— Elle aura atteint tout son développement.

— Oui, à l'aide du plâtre, que j'appellerai, pour la nécessité de la cause, le sang de cette maison.

La voilà donc terminée.

Pendant quelque temps, elle se tient solide, brillante, fraîche...

— Jeune, dit Suzanne.

— Jeune, c'est cela. Puis, un matin, tu apercevras une légère crevasse sur l'un de ses murs.

C'est un dégât sans importance. On va chercher un peu de plâtre qui se dépêche de boucher la crevasse.

Quelque temps après, une autre crevasse se produit, plus grande que la première. Le plâtre se charge encore de la faire disparaître.

Une autre fois, c'est un de ses murs qui s'écroule, et c'est toujours le plâtre qu'on appelle à l'aide.

Cependant les années se passent...

— La maison vieillit ?...

— Parfaitement, elle vieillit, comme nous aussi nous vieillissons. Ses crevasses se multiplient ; son plâtre, qui n'a plus de force, se détache par fragments, et, quand même on y remettrait du plâtre neuf, sa charpente, usée par le temps, ne pourrait pas le supporter, et à la suite d'une secousse, d'un orage, d'un coup de vent...



— D'un chaud et froid...

— D'un chaud et froid, continua Paul en souriant, ou par toute autre cause, la voilà qui tombe.

— Malade ?

— Non, par terre.

Et, cette fois. Paul ne put s'empêcher de rire de bon cœur, tant les interruptions, l'air attentif et l'accent convaincu de sa petite Suzanne l'avaient amusé.

Celle-ci se mit aussitôt à partager la gaieté de son frère. Mais elle s'arrêta pour dire :

— La pauvre maisonnette ! Elle est morte !

— Hélas ! dit Paul, et je vois que tu as compris : le sang se charge de nous remettre à neuf jusqu'au jour où notre charpente est si usée que...

— La maison s'écroule ! Et on n'a pas trouvé le moyen d'empêcher cela ? s'écria Suzanne.

— Ah ! non, répondit Paul avec un sourire, pas encore. Mais, ajouta-t-il sérieusement, il y a un moyen de faire durer la maison le plus longtemps possible, c'est de se procurer de bon plâtre, c'est-à-dire de bon sang, en mangeant des aliments sains, à des heures régulières, et en étant toujours bien sage afin d'avoir une bonne digestion.

— Oh ! pour être sage, s'écria Suzanne, tu sais bien que je le suis toujours. Mais est-ce de ma faute, si je n'ai pas faim à chaque repas ?

— Certainement ! tu ne sais pas te modérer ; et, quand tu as mangé à déjeuner plus qu'il ne faut, tu n'as plus faim au dîner. Et puis notre mère, qui est trop bonne, te laisse grignoter, dans la journée, un tas de friandises qui te coupent l'appétit. Enfin tu ne prends pas assez d'exercice.

— Ah ! par exemple, voilà qui n'est pas de ma faute ; tu oublies le temps qu'il fait, dit Suzanne en montrant les routes couvertes de neige. Est-ce que je puis sortir et aller jouer par un temps pareil ?

— Allons ! dit Paul, en reconnaissant que sa petite sœur n'avait point tout à fait tort, nous mettrons la moitié de la faute sur ton dos et l'autre moitié sur celui de M^{me} la Neige.



CHAPITRE IX.

LA VEILLE DU JOUR DE L'AN.

Au milieu d'un hiver affreux, on était parvenu au trente et un décembre.

Ce jour-là, M^{me} de Sannois fit atteler, et emmena sa chère Suzanne avec elle.

On alla faire de nombreux achats pour les grandes amies de Madame et les petites amies de Mademoiselle.

Parmi les magasins de toute sorte que l'on visita, magasins d'objets d'art, de curiosités, d'ameublements, d'étoffes, de jouets, ceux des confiseurs ne furent point oubliés.

Dans ces grandes boutiques, brillantes d'or et de cristaux, avec leurs comptoirs chargés de boîtes de verre pleines de bonbons de toutes formes et de toutes couleurs, leurs sacs de papier satinés attachés par des faveurs roses et bleues, leurs vases de fleurs naturelles entourant les caissières, au milieu du va-et-vient des garçons courant livrer les commandes, des dames

et des messieurs qui entraient, choisissaient, achetaient, donnaient des adresses, payaient et sortaient, Suzanne ne perdait pas son temps.

Les demoiselles de magasin s'approchaient d'elle à tour de rôle et lui offraient des bonbons, probablement exquis, car M^{lle} de Sannois ne semblait faire aucune difficulté pour les accepter et... les croquer.

M^{me} de Sannois, occupée à ses achats, ne pouvait accorder une trop grande attention à sa fille ; aussi la petite gourmande mangea-t-elle des friandises plus qu'il n'était sans doute raisonnable.

C'est à peine si elle s'arrêta une minute dans cette agréable opération pour murmurer :

— Pourquoi donc est-ce si bon que ça ?

On lui répondit

— Parce que c'est fait avec du sucre.

Et comme elle savait que le sucre était bon, elle jugea inutile d'insister sur cette question.

Cependant M^{me} de Sannois, ayant terminé ses commandes, revint prendre Suzanne et remonta en voiture.

A peine était-on arrivé au coin du boulevard des Capucines et de la place de l'Opéra que la pluie se mit tout à coup à tomber à torrents.

Suzanne, à l'abri dans le coupé capitonné, la boule d'eau chaude sous les pieds, voyait les passants qui se pressaient, se bousculaient, les uns cherchant à se cacher sous leurs parapluies, les autres se réfugiant sous les portes cochères ou dans les cafés ; les cochers trempés relevaient le collet de leurs lourds manteaux pendant que l'eau découlait en rigole des bords de leurs chapeaux cirés ; les voyageurs descendaient en hâte des impériales des omnibus ; un chien perdu courait au hasard sur la chaussée.



- Les pauvres gens ! dit Suzanne avec un réel sentiment de compassion.
Puis elle ajouta :
— Comment vont-ils faire pour se sécher ?
— Eh bien, répondit M^{me} de Sannois, ils se mettront auprès du feu.



- C'est vrai ; mais pourquoi le feu les séchera-t-il ?

— Parce qu'il transformera l'eau qui mouille leurs habits en une vapeur qui s'en ira loin d'eux.

— Elle ira faire des nuages ?

— Oui.

— Mais, s'ils n'ont pas de feu ?

— Alors l'air qui les entoure, étant plus chaud et plus sec que leurs vêtements, jouera le même rôle que le feu, mais avec une bien plus grande lenteur.

— Enfin cela n'empêchera pas beaucoup de ces pauvres gens d'être enrhumés. Au fait, petite mère, pourquoi s'enrhume-t-on, quand on a été mouillé ?

— Pourquoi ? parce que cette transformation d'eau en vapeur, en un mot cette évaporation enlève au corps une certaine quantité de la chaleur dont il a besoin, et cette perte de chaleur suffit à causer un rhume ou quelque autre indisposition.

Suzanne se tut pendant quelques instants, puis elle dit :

— Petite mère, pourquoi fête-t-on le jour de l'An ?

— Parce que les gens qui ont été malheureux l'année qui s'en va espèrent être heureux l'année qui vient ; parce que ceux qui ont été souffrants cette année-là comptent recouvrer la santé cette année-ci ; parce que les vieillards sont joyeux d'avoir atteint une année de plus et, enfin — ajouta M^{me} de Sannois en regardant sa petite fille, — parce que les enfants sont trop gâtés dans tous les pays du monde.

A ce moment, la voiture entra dans la cour de l'hôtel. Suzanne se rendit bien vite à sa chambre ; mais, en passant près de la fenêtre du salon, qui donnait sur un balcon, des voix bien connues frappent tout à coup son oreille.

Elle s'arrête.

A dire vrai, ces voix sont plutôt des cris, des gémissements et des plaintes qui n'ont rien d'humain.

Suzanne sait pourtant à qui appartiennent ces sons. Elle pâlit, écoute de quel côté ils viennent, marche vers la fenêtre, en soulève les rideaux et, à son tour, jette un cri de désolation.

Qu'a-t-elle donc aperçu ?

Deux pauvres petites bêtes, deux amies à elle, Blanchette, une mignonne chatte au museau rose, et Michka, une douce et jolie chienne qu'on lui a rapportée de Saint-Petersbourg.

Elles sont là oubliées, sans doute par un domestique qui a fermé la fenêtre du balcon sans les voir, et trempées, mouillées, ruisselantes et grelottantes !

Vers leur petite maîtresse qu'elles ont bientôt reconnue elles lèvent des yeux suppliants.

Au cri poussé par Suzanne, on est accouru. Les infortunées sont délivrées.

Suzanne les emmène dans sa chambre et les fait coucher devant le grand feu qui flambe dans la cheminée.

Michka secoue ses longs poils gris, et Blanchette passe sa patte sur ses oreilles. Elles se réchauffent.

Et Suzanne, qui ne perd jamais les leçons qu'on lui donne, murmure en voyant l'épaisse vapeur qui enveloppe ses petites bêtes :

— En voilà de l'évaporation !...





CHAPITRE X.

LE COEUR DE M^{LLE} SUZANNE.

On pourrait croire que l'histoire de la digestion, ainsi que l'histoire du sang, que Suzanne avait si bien comprises, l'avaient convaincue et qu'elle allait désormais ne pas gaspiller son appétit entre les heures habituelles des repas.

En effet, pendant quelque temps, elle déjeuna et dîna fort convenablement ; mais, le soir de cette visite chez les confiseurs, Suzanne, il faut l'avouer, n'avait aucun motif d'avoir faim.

Tous les bonbons qu'elle avait avalés dans la journée lui avaient enlevé l'appétit.

Aussi, au dîner, commença-t-elle par laisser sa soupe.

Elle refusa l'entrée, le rôti, ne toucha pas aux légumes et resta même indifférente devant l'entremets.

— Qu'as-tu donc, Suzanne ? lui dit son grand-père. Je parie que tu as encore aujourd'hui mangé des friandises.

— Et plus que de raison, répondit M^{me} de Sannois fâchée.

— Oh ! maman, je ne le ferai plus, dit Suzanne ; mais, vois-tu, j'ai un peu mal au cœur.

— Ah ! ah ! dit alors Paul en regardant sa petite sœur, et où placez-vous votre cœur, s'il vous plaît ?

— Là, répondit aussitôt Suzanne en mettant naïvement sa main sur son estomac.

— Je suis bien aise d'apprendre que votre cœur est à cet endroit-là. C'est un cas extraordinaire, dit Paul en riant. Et il ajouta :

— Alors, je ne vous demanderai plus rien ; car, si je vous priais de m'indiquer où se trouve le bout de votre petit nez, vous seriez capable de me montrer votre menton.

— Oh ! oh ! dit Suzanne en faisant gentiment la moue, tu te moques de moi.

— Assurément. Comment ! une grande fille comme toi ne sait pas encore où est son cœur ! Tu ne l'as donc jamais entendu battre ?

— Mais, dit Suzanne en hésitant, si ; je l'entends battre même maintenant. C'est ici qu'il bat.

En disant cela, elle avait porté sa main à son côté gauche.

— Fort bien, dit Paul ; mais comment, puisqu'il bat là-bas, peut-il être à la place que tu nous montrais tout à l'heure ?

Suzanne, qui réfléchissait toujours sérieusement à ce qu'on lui disait, répondit après quelques instants :

— C'est vrai ; mais alors, c'est à l'estomac que j'ai mal. Non que j'avais mal, ajouta-t-elle en se reprenant.

— Certainement, et tu employais tout à l'heure une de ces nombreuses expressions à côté de la vérité qu'il faut laisser aux petites filles ignorantes.

— Tu as raison. Quand j'ai mal au pied, je ne dis pas que j'ai mal à la tête.

Après cette repartie lancée par M^{lle} Suzanne avec une conviction qui amusa l'assistance, elle dit :

— Mais, le cœur, à quoi ça sert-il ?

— Mon Dieu, à la chose la plus simple du monde : à te faire vivre.

— Tiens, tu m'avais dit l'autre jour que c'était le sang qui servait à cela.

— Sans doute ; et je t'ai dit, en reprenant notre comparaison, que c'était le plâtre qui servait à construire et à réparer la maison. Mais est-ce que tu crois que le plâtre y vient tout seul, à cette maison ?

— Oh ! non, s'écria Suzanne, comme si elle trouvait la question trop facile, c'est un ouvrier qui l'apporte.

— Eh bien, ma chère Suzanne, le cœur est l'ouvrier qui apporte, porte et transporte le sang dans notre corps.

— Je croyais que le sang, se trouvant dans notre corps, n'avait pas besoin d'être apporté ni transporté.

— Ah ! tu pensais qu'il restait là, bien tranquille, comme cette eau rougie dans ton verre ?

— Dame !

— Eh bien, sache qu'il est, au contraire, dans un tel état d'activité, qu'il fait tout le tour de notre corps en vingt-deux secondes.

— Oh ! dit Suzanne, explique-moi comment.

Paul regarda sa mère et son grand-père, et, comme ceux-ci lui firent signe de continuer afin de distraire Suzanne de son fameux « mal au cœur », il reprit :

— Tu nous as vus jouer aux cartes avec bon papa, et tu connais la figure rouge qu'on nomme...

— L'as de carreau.

— Tu n'as pas de chance, ma chère petite Suzanne, dit Paul en embrassant sa mignonne sœur, c'est justement de l'autre que je veux parler.

— L'as de cœur, murmura M^{lle} de Sannois un peu confuse.

— Oui, l'as de cœur. Eh bien, cette figure représente à peu près la forme de notre cœur ; seulement le cœur est beaucoup, beaucoup plus gros, et il est creux. Suppose une sorte de ballon en caoutchouc qui pourrait se contracter à volonté et qui est divisé en quatre compartiments : deux au rez-de-chaussée, deux au premier étage.

Maintenant, le compartiment du rez-de-chaussée, qui est à gauche, est rempli de sang. Il se contracte et chasse le sang dans un long tuyau qu'on nomme artère et qui se divise bientôt en une multitude d'autres tuyaux de plus en plus petits, presque invisibles, qui pénètrent dans tous nos organes, dans toute notre chair.

Cette quantité de petits tuyaux ou de petites artères permet donc au sang de se porter dans toutes les parties du corps. C'est alors qu'il nourrit toutes ces parties, qu'il rend de la force à une charpente qui faiblissait, qu'il bouche une fissure qui s'était produite, qu'il restaure quelque coin qui se détériorait, en un mot...

— Qu’il répare la maison, se hâta d’ajouter Suzanne, avec un petit accent de satisfaction qui montrait qu’elle commençait à comprendre.

— Ce n’est pas tout, reprit Paul ; en faisant ses réparations, il se charge des vieux matériaux qui ne valent plus rien, il les emporte avec lui.



J’ai omis de te dire que le sang est rempli de petits globules qui ressemblent à des pièces de monnaie imperceptibles ; il y en a des milliers dans une goutte. Ils sont rouges, et ce sont eux qui donnent la coloration au sang.

Or, pour réparer, le sang se sert de ces globules, comme l’ouvrier se sert du plâtre.

Il en met ici, il en laisse là ; et, à la fin, il en a tant donné dans sa route qu’il perd sa couleur rouge pour prendre une couleur noire, produite par tous les vieux matériaux qu’il a bien voulu ramasser.

Il arrive un moment où il en est si chargé qu’il ne demande plus qu’à s’en débarrasser.

— Comment va-t-il faire ? dit Suzanne.

— Il va tout simplement les jeter au feu.

— Oh ! dit Suzanne, tu plaisantes !

— Nullement. Écoute bien. Il commence par se rendre, ce sang noir, dans le compartiment qui est au premier étage à droite ; de là, il ouvre une porte et descend dans le compartiment du rez-de-chaussée du même côté.

Alors le compartiment se contracte et envoie le sang dans un autre tuyau qui le conduit aux poumons.



— Les poumons ?

— Oui, c'est le fourneau où le sang vient brûler ses vieux matériaux.

— Il y a du feu au dedans de nous ? s'écria Suzanne.

— Rassure-toi. Cela brûle sans flamme, et je t'en parlerai plus longuement quand tu me demanderas, un jour ou l'autre, pourquoi l'on respire. Qu'il te suffise de savoir, pour le moment, que le sang, épais et noir, se trouvant dans nos poumons en présence de l'air, de cet air que nous aspirons sans cesse, redevient tout à coup fluide et vermeil.

Alors il se hâte de se rendre au compartiment qui est au premier étage, à gauche ; là, il ouvre une porte et descend dans le compartiment du rez-de-chaussée — du même côté d'où nous l'avons vu partir, — qui le renvoie de nouveau faire sa besogne réparatrice à travers notre corps.

— Il me semble, dit M^{lle} de Sannois, que ce pauvre sang a bien des portes à ouvrir. Et, sans doute, il n'a pas de concierge pour l'aider ?

— Assurément, reprit Paul avec un sourire, mais il s'en passe. Ces portes-là sont comme celles que tu connais. On n'a qu'à les pousser, elles se referment d'elles-mêmes.

— Et, tout cela, grâce au cœur, dit Suzanne en posant la main sur sa poitrine.

— Que fais-tu ? demanda M. de Beaucourt.

— Je sens mon cœur battre. Ces battements, dit-elle avec une gentille hésitation, ne viennent-ils pas des compartiments qui se contractent ?...

— Bravo ! s'écrièrent Paul et M. de Beaucourt en même temps que M^{me} de Sannois.

— Eh bien, dit le grand-papa en s'adressant à Paul, termine ton histoire en examinant si le sang de M^{lle} Suzanne circule d'une façon correcte.

— Comment va-t-il faire ? dit Suzanne étonnée.

Alors Paul prit le poignet gauche de Suzanne ; il y posa les doigts de sa main droite, tout en regardant sa montre qu'il tenait de l'autre main :

— Mais tu fais comme le docteur, dit Suzanne.

— Oui, je te tâte le pouls.

— Pour voir si mon sang circule bien ?

— Certainement.

— Et comment peux-tu savoir ça ?

— Tu viens de dire toi-même que les battements de ton cœur correspondaient à ses contractions.

— Oui, je l'ai dit.

— Eh bien, chaque fois que le cœur lance du sang, ce sang arrive dans les tubes plus ou moins gros dont je t'ai parlé. Justement tu as à ton poignet un petit tube qui s'appelle, s'il peut te faire plaisir de le savoir, l'artère radiale. Quand le sang arrive dans cette artère, mes doigts qui la pressent en ressentent le choc, car l'artère ainsi que mes doigts sont poussés par le sang qui veut passer à toute force. J'ajouterai que le mot pouls vient du latin pulsus, qui veut dire précisément, poussé.



— Combien a-t-elle de pulsations ? demanda le grand-père.

— Soixante-dix.

— Allons, notre petite fille se porte bien, dit gaiement M. de Beaucourt.

— Ah ! dit Suzanne, demandant à être convaincue davantage.

— En effet, reprit Paul, on a constaté que ce nombre de pulsations prouvait que le cœur battait convenablement. Quand le pouls bat plus faiblement, il indique l'anémie ; quand il bat plus fort, il indique la fièvre.

— C'est pour cela, dit M. de Beaucourt, que les médecins l'appellent leur boussole. C'est un guide aussi sûr que la boussole marine, que ton père

consulte peut-être en ce moment.

Ce souvenir ne jeta point la tristesse dans la famille, car des nouvelles étaient parvenues au Ministère, et l'on savait que le vaisseau de M. de Sannois faisait bonne route.



CHAPITRE XI.

LE PREMIER JANVIER.

Le lendemain matin, le premier soin de M^{lle} Suzanne de Sannois fut d'aller souhaiter la bonne année à sa mère, puis à son bon papa et enfin à son frère.

Elle ne revint pas les mains vides, comme on le pense, de ces trois petits voyages.

De nombreux cadeaux étaient à chaque instant apportés à l'hôtel à l'adresse de M^{lle} Suzanne, de la part de tous les amis de sa famille.

Elle avait réuni tout cela dans sa chambre, livres, jouets de toute sorte, aux inventions les plus nouvelles et les plus luxueuses, boîtes de bonbons, coffrets, objets de toilette, poupées parlant, marchant, gesticulant, habillées à la mode, roses, blondes, avec des cils exagérés et des yeux trop grands, mais si gentilles, si coquettes !

Suzanne se trouvait entourée de toutes ces choses quand, dans l'après-midi, après avoir tout regardé, tout examiné, tout touché, elle s'avisa de dire à la femme de chambre qui se trouvait alors auprès d'elle :

— Dis, Louissette, les petites filles sont bien contentes aujourd'hui.

Et, comme Louissette gardait le silence, Suzanne ajouta :

— N'est-ce pas, dis ? Mais pourquoi ne réponds-tu pas ? Est-ce que toutes les petites filles qui ont été bien sages ne sont pas heureuses au jour de l'an ?

Alors Louissette se décida à dire :

— Oh ! non, pas toutes, mademoiselle.

— Comment ! il y en a qui ont du chagrin un jour comme celui-ci ! Est-ce possible, avec toutes les étrennes que l'on reçoit ?

— C'est qu'il y a des petites filles, mademoiselle, qui ne reçoivent pas d'étrennes.

Suzanne laissa tomber un livre qu'elle feuilletait, et se tournant vers la femme de chambre :

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda-t-elle avec un véritable étonnement, il y a des petites filles qui ont été sages toute l'année et qui n'ont pas d'étrennes ?

— Oui, mademoiselle.

— Et pourquoi, dis ?

— Parce qu'elles sont pauvres.

— Ah ! dit seulement Suzanne, puis, après un temps de réflexion, elle ajouta : — C'est vrai !

Elle était debout au milieu de ses petits trésors, les regardant, immobile, et paraissant mûrir un grand projet.

— Est-ce que tu en connais, dit-elle enfin, de ces pauvres petites filles-là ?

— Oh ! oui, mademoiselle, répondit Louissette.

Il y eut un nouveau silence, puis, Suzanne, après avoir jeté un long regard sur toutes ses étrennes, comme pour leur dire adieu, les montra de la main à Louissette :

— Eh bien, dit-elle doucement, porte-leur celles-là !

La femme de chambre était si stupéfaite de la décision soudaine de sa petite maîtresse, qu'elle crut avoir mal compris.

— Tu m'as entendue, n'est-ce pas ? dit Suzanne.

— Quoi ! mademoiselle, vous voulez...

Suzanne répondit par un petit signe de tête affirmatif, qui montrait que sa volonté était bien arrêtée.

— Mais madame votre mère ? se hasarda à dire Louissette.

— Oh ! maman, quand elle saura ce que j'ai fait, elle me dira : « C'est bien ! » Et elle m'embrassera, j'en suis sûre. Emporte donc tout cela et va le donner aux petites filles qui sont pauvres. Va, Louissette, et dépêche-toi.

La femme de chambre sortit sous le prétexte d'aller chercher des paniers pour y mettre les étrennes, mais, en réalité, pour aller prévenir M^{me} de Sannois de ce qui se passait.

M^{me} de Sannois écouta attentivement Louissette.

Quand celle-ci eut terminé, M^{me} de Sannois lui dit :

— Vous connaissez bien les enfants dont vous parlez ?

— Oui, madame, j'en connais une dizaine au moins, dans le quartier ; ce sont les filles de pauvres petits marchands qui demeurent près d'ici.

— Faites donc ce que M^{lle} Suzanne désire, mais n'oubliez pas devenir me parler quand vous aurez accompli votre mission.

Alors, très satisfaite, Louissette revint auprès de Suzanne qui chargea elle-même les paniers avec le plus grand soin. Elle ne voulut garder pour elle que les livres.

On ne pourrait pas assurer que notre amie Suzanne n'eut point à étouffer quelque soupir de regrets en empaquetant deux ou trois cadeaux qui lui avaient causé un grand plaisir ; cependant, quand tout fut rangé, Louissette, ayant au bras deux vastes paniers pleins de richesses, dit à Suzanne :

— Ah ! mademoiselle, comme elles vont vous remercier, et comme elles vont être contentes !...

— Et moi, est-ce que tu crois que je ne suis pas contente ?

Et, cette fois, on peut assurer que Suzanne ne se trompait pas. Elle était réellement heureuse.

Elle souleva le rideau pour voir Louissette traverser la cour ; puis, quand la femme de chambre se fut éloignée, Suzanne alla trouver sa mère et lui raconta ce qu'elle venait de faire.

M^{me} de Sannois, très émue et charmée de posséder une telle enfant, lui dit simplement ces deux mots :

— C'est bien !

Mais, par exemple, elle l'embrassa longuement.

Et Suzanne avait alors un petit sourire qui signifiait : « J'étais bien sûre que ça se passerait de cette façon-là. »

Lorsque Louissette revint, elle s'empressa d'apprendre à M^{lle} Suzanne le bonheur qu'elle avait causé, et elle lui dit combien les pauvres petites filles la remerciaient. Les mamans avaient pleuré de joie, en voyant que leurs enfants auraient aussi des étrennes, et quelles étrennes !

Puis Louissette se rendit auprès de M^{me} de Sannois comme elle en avait reçu l'ordre.

Mme de Sannois fit fermer sa porte et causa mystérieusement pendant un grand quart d'heure avec la femme de chambre.

Cela fait, elle lui remit de l'argent en lui commandant d'exécuter ponctuellement les instructions secrètes qu'elle venait de lui donner.

Est-il utile de dire que M. de Beaucourt et M. Paul, quand ils apprirent l'action de leur chère petite Suzanne, la félicitèrent si fort que celle-ci éprouva un regret : celui de n'avoir pas eu plus d'étrennes à donner.





CHAPITRE XII.

CE QUE M^{LLE} SUZANNE AVAIT FAIT DE SES ÉTRENNES.

Le deux janvier est le jour consacré aux visites des amis et des amies. La famille a été fêtée la veille, et c'est maintenant le tour des habitués de la maison.

Aussi, vers trois heures, les amies de M^{me} de Sannois commencèrent-elles à se présenter à l'hôtel.

Celles qui étaient accompagnées de leurs petites filles restaient dans le salon pendant que les enfants étaient conduits à la chambre de Suzanne.

La première petite fille qui entra chez Suzanne était une jolie brunette, aux grands yeux marrons, frangés de longs cils noirs, et semblant toujours endormis ou rêveurs.

De fait, M^{lle} Adèle de Sucy avait constamment sommeil.

On l'appelait en riant la petite princesse Marmotte, et elle méritait son gentil surnom.

A peine arrivée chez Suzanne, elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit dans un fauteuil, et d'un air languissant :

— Montre-moi tes étrennes ! dit-elle.

Suzanne indiqua les livres sur la table.

— Ah ! tu n'as que cela, murmura la petite princesse Marmotte. Moi, j'en ai ! j'en ai... et le reste de sa phrase se perdit dans un léger bâillement, assez dédaigneux d'ailleurs.

Suzanne commença à être inquiète.

Toutes ses petites amies allaient évidemment lui adresser la même question.

Comment éviterait-elle la difficulté d'une réponse où elle sentait, malgré tout, son petit amour-propre en jeu ?

La princesse Marmotte n'était déjà plus à craindre, car, se trouvant bien sans doute sur le fauteuil, elle avait fermé ses beaux yeux et allait s'endormir ; mais les autres ?

Justement voici une petite fille qui fait irruption dans la chambre et, sans même dire bonjour à Suzanne, elle va, vient, regarde partout.

La petite princesse Marmotte n'était pas prête à faire de nouvelles questions.

Elle dormait déjà le plus joliment du monde.

Mais le petit démon qui était survenu, curieux, bavard, ne tenant pas en place, plutôt un petit garçon qu'une petite fille avec ses allures vives et brusques, était certes à redouter.

Marie Bonneuil avait aussi son surnom.

On l'appelait M^{lle} « Ça me gêne », parce que, toute petite encore, et voulant déjà avoir la liberté complète de ses mouvements, elle se sentait mal à l'aise dans ses habits. Le cordon d'un jupon, le lacet d'un corset, l'entournure d'une manche, les bords d'un chapeau, un nœud ici, le moindre pli d'autre part, tout cela la contrariait si fort qu'elle répétait presque incessamment, en faisant d'ailleurs une moue très gentille : « Ça me gêne ! ça me gêne ! »



Et elle écartait les épaules, levait les bras, se raidissait jusqu'à ce que la manche eût craqué, que le lacet eût cédé, et que toute gêne eût disparu.

On pense bien que M^{lle} « Ça me gêne », possédant une petite nature si en dehors, exigerait une réponse de son amie Suzanne.

Elle s'était plantée devant elle, les bras croisés, et, la regardant bien en face, elle lui répétait :

— Tu ne veux pas nous les montrer, tes étrennes ? Tu les as donc cachées ?

Suzanne était très embarrassée. Son amour-propre l'excitait à répondre : « J'en ai eu certainement plus que toi, des étrennes ! » Mais elle devinait qu'elle gênerait en partie sa bonne action si elle la racontait, et elle préférait se taire.

Cependant M^{lle} « Ça me gêne » secouait assez brusquement la douce princesse Marmotte, qui consentit à ouvrir ses grands yeux et à dire :

— Qu'y a-t-il ?

— As-tu vu les étrennes de Suzanne, toi ?

La petite princesse, sans même se donner le mal de répondre, étendit les bras vers la table chargée de volumes aux reliures dorées.

— Ce sont les livres, ça, dit Marie Bonneuil ; mais les jouets, les cadeaux, les bonbons, où sont-ils ?

Et, regardant de nouveau Suzanne avec un commencement de surprise :

— Tu n'en as donc pas reçu ? dit-elle.

A ce moment, un bruit de pas et de voix se fit entendre à la porte de la chambre, et cinq ou six petites filles entrèrent, toutes gaies, toutes rieuses.

Elles entourèrent d'abord Suzanne, puis elles explorèrent du regard les coins et les recoins de la pièce.

Les mêmes questions que Marie Bonneuil et Adèle de Sucy avaient adressées à M^{lle} de Sannois allaient donc recommencer.

Notre amie Suzanne se sentait très inquiète, très malheureuse.

Les petites filles la regardaient et attendaient qu'elle parlât.

Comme Suzanne ne disait rien, elles se tournèrent d'abord vers la princesse Marmotte, toujours blottie dans son fauteuil, puis vers M^{lle} « Ça me gêne ».

Celle-ci, fort étonnée et craignant maintenant de faire de la peine à Suzanne, prit une des petites filles à part et lui parla à voix basse. Ce qu'elle lui dit fut bien vite connu de toute l'assistance, et alors un léger murmure de « oh ! » et de « ah ! » commença à s'élever.

Enfin, l'une des dernières venues s'approcha de Suzanne qui, pour se donner une contenance, faisait semblant de ranger ses livres sur la table, et elle lui dit :

— Est-ce vrai, Suzanne ? Tu n'as pas eu d'étrennes ?...

Cette fois, Suzanne n'y tint plus ; elle se retourna, les paupières grosses de larmes, et elle cria plutôt qu'elle ne dit :

— Si ! si ! si !

Ce fut tout ce qu'elle put prononcer, se sentant fâchée de répondre et de montrer ainsi son chagrin.

— Eh bien, dis-nous ce que tu en as fait, demanda M^{lle} « Ça me gêne ».

Depuis quelques instants la porte s'était entr'ouverte, et M^{me} de Sannois avait été témoin de cette scène.

— Vous allez le savoir, mesdemoiselles, dit-elle sérieusement. Venez avec moi, et votre curiosité sera bientôt satisfaite.

Les petites filles, surprises et assez confuses, suivirent M^{me} de Sannois, qui les conduisit à la salle à manger, où une collation les attendait.

Les mamans étaient là.

Suzanne regardait sa mère, ne comprenant pas.

M^{me} de Sannois fit un signe à Louissette, qui s'empressa d'ouvrir une des portes de la salle à manger.

Et alors on vit apparaître une dizaine de petites filles, modestement habillées, mais très propres avec leurs robes neuves, leurs cols blancs, leurs cheveux soigneusement peignés et leurs joues rosées par le froid du dehors.

En tête marchait la plus grande, qui tenait un bouquet à la main.

Elle s'avança vers Suzanne :

— Mademoiselle, dit-elle, nous venons vous remercier de tout notre cœur... Nous sommes les petites filles à qui vous avez envoyé vos étrennes... ça nous a fait tant de plaisir !...

Elle s'arrêta, intimidée d'en avoir dit si long ; mais, poussée par celles qui étaient en arrière, elle reprit :



— Nos papas et nos mamans se sont cotisés pour que nous puissions vous offrir ce petit bouquet... C'est un faible remerciement, mais, si vous vouliez l'accepter, vous nous rendriez toutes bien heureuses...

— Oui ! oui ! murmurèrent les autres petites.

Suzanne était extrêmement émue.

Elle ne pouvait s'attendre à pareille chose, et, toute surprise, elle ne savait que faire.

— Eh bien, mon enfant, prends donc ce bouquet, dit enfin M^{me} de Sannois, tout heureuse de l'émotion charmante de sa chère fillette.

Suzanne alla vers la petite fille qui avait parlé. Elle l'embrassa en prenant le bouquet.

Mais alors toutes les autres voulurent aussi embrasser Suzanne et être embrassées par elle.

Et elles fêtèrent M^{lle} Suzanne avec une joie si vive, si vraie, si sincère, que les petites amies de M^{lle} de Sannois, voyant ce qu'elle avait fait de ses étrennes, comprirent qu'elle avait bien agi et se mirent à envier son sort.

Elles restaient pourtant silencieuses, attendant sans doute que l'une d'entre elles prît une résolution.

Enfin la petite princesse Marmotte se rapprocha de sa mère et, de sa voix tranquille, lui dit :

— Maman, si tu le veux, je ferai comme Suzanne.

M^{me} de Sucy répondit par un signe d'assentiment.

Alors les autres amies de Suzanne s'en allèrent chacune vers leur mère.

Comme celles-là parlèrent à voix basse, on ne sait trop ce qu'elles dirent, mais on peut supposer que l'exemple de Suzanne s'était trouvé contagieux.

M^{me} de Sannois avait eu l'idée de réunir ainsi les petites filles à qui Suzanne avait donné ses étrennes. Elle avait su par Louissette combien elles étaient désireuses de témoigner leur gratitude à leur petite bienfaitrice, et, pour contribuer à la joie de ces pauvres enfants, M^{me} de Sannois s'était chargée de les faire habiller à neuf. Pensant que la générosité de Suzanne était bonne à faire connaître à ses amies, elle avait pris conseil des mamans, et c'était avec leur approbation que la scène que nous venons de voir s'était passée.

La collation attendait toujours.

Suzanne avait invité ses anciennes amies et ses nouvelles. Il y eut bien quelque froideur en commençant, mais M^{lle} « Ça me gêne », avec sa gaieté turbulente et son entrain communicatif, eut bientôt fait de mettre chacune à l'aise, et la journée du deux janvier se trouva parfaitement heureuse pour tout ce petit monde.





CHAPITRE XIII.

POURQUOI CE N'EST PAS TOUS LES JOURS LE JOUR DE L'AN.

Le surlendemain, M^{lle} Suzanne, se souvenant des douces joies que le jour de l'an lui avait données, se trouvait dans le salon, le soir, au milieu de sa famille.

Elle songeait, et, tout à coup, elle s'adressa cette question à elle-même :

— Pourquoi n'est-ce pas tous les jours le jour de l'an ?

Suzanne croyait avoir dit cette phrase à voix basse et pour elle seule. Cependant elle l'avait prononcée plus haut qu'elle ne le voulait, et son grand-père l'avait entendue.

— Que demandes-tu là ? dit-il avec un sourire, faisant ainsi quitter à sa petite-fille les réflexions qui l'occupaient.

— Mais... rien, bon papa, dit-elle en rougissant un peu.

Puis elle ajouta assez vite :

— Je sais bien que j'ai dit une bêtise. Ce n'est pas tous les jours le jour de l'an, parce que... parce que...

Et, très étonnée, elle s'arrêta :

— Parce que ? continua M. de Beaucourt, voulant forcer sa petite Suzanne à se tirer d'affaire.

— Mais, parce que... au fait, je n'en sais rien.

Fort curieuse, elle regarda son bon papa pour voir s'il allait parler.

Comme M. de Beaucourt attendait toujours, elle dit d'un air de doute :

— Est-ce qu'on peut le savoir ?

— Assurément, dit Paul.

— Comment ? il y a des motifs pour que le premier janvier soit le premier janvier et non un autre jour ? dit Suzanne en regardant alternativement son grand frère et son bon papa.

M. de Beaucourt ayant répondu par un signe de tête affirmatif, Suzanne s'avança vers lui, et, de sa petite voix caressante, elle dit :

— Eh bien, explique-les-moi.

— Oh ! mais ils sont nombreux, et il est assez malaisé de te les exposer comme cela, à brûle-pourpoint. Je serais obligé de te parler tout de suite astronomie, et, dame !... sais-tu ce que c'est que l'astronomie ?

— Ça doit être l'étude des astres.

— Et les astres ?

— Ah ! voilà ! dit Suzanne arrêtée net dans son érudition.

— Tu ignores donc que les astres sont les corps répandus dans l'immensité de l'espace comme le Soleil, les étoiles, les comètes et les planètes ?

— Tu nous oublies, bon papa.

— Comment ? je vous oublie ?

— Oui, tu n'as pas parlé de notre monde : de la Terre.

— Ah ! voyez-vous mademoiselle qui me donne des leçons à présent ! Eh bien, puisque vous êtes plus savante que moi, je n'ai plus besoin de rien vous apprendre.

Et M. de Beaucourt fit mine de se lever.

Suzanne crut d'abord que son bon papa était fâché, mais elle s'aperçut que sa mère et son frère se regardaient en souriant. Bientôt rassurée, elle dit :

— Bon papa, je ne le ferai plus. Mais dis-moi tout de même pourquoi tu n'as pas parlé de la Terre.

— Je vous en ai parlé, mademoiselle, répondit M. de Beaucourt.

— Oh ! fit Suzanne n’osant pas démentir son bon papa, mais croyant bien qu’il se trompait.

M. de Beaucourt vit qu’il ne fallait pas laisser l’esprit de sa petite-fille s’embrouiller dans une vaine recherche, et il ajouta :

— Voyons ! ne t’ai-je point parlé des planètes ?

— Des planètes ? Ah, si ! si.

— Eh bien, la Terre étant une planète, tu dois comprendre maintenant que, sans avoir prononcé son nom, je t’ai parlé d’elle.

— En effet, murmura Suzanne sans grande conviction, car le mot planète ne signifiait rien pour elle.

Comme si le grand-papa eût deviné la pensée de Suzanne, il reprit :

— Ce que tu aurais dû me demander, c’est la définition des planètes.

— Ah ! oui, s’écria naïvement Suzanne.

— Sache alors que les planètes sont des astres, solides comme la Terre, qui tournent autour du Soleil. Leur nom vient d’un mot grec qui veut dire : errant.

— Comment ! s’écria Suzanne, mon Soleil sert à d’autres mondes qu’au nôtre ? Il les éclaire et les réchauffe ?...

Et un petit air très humilié accompagna cette exclamation.

M^{lle} Suzanne aurait, sans doute, voulu le Soleil pour elle toute seule.

— Mais oui, répondit le grand-papa, autour de ton Soleil tournent sept autres grandes planètes et une centaine de petites qu’on suppose être les fragments d’une planète qui a éclaté.

— Qu’est-ce que tu dis, bon papa ? Voilà maintenant que les planètes éclatent ? Mais alors la terre...

— Cette planète-là devait être de mauvaise qualité, tandis que la Terre et les autres promettent de durer encore quelque temps.

— Au moins la Terre est la plus belle, la plus grande ?

— Nullement, dit M. de Beaucourt.

Et, prenant à témoins M^{me} de Sannois et Paul, qui souriaient en entendant cette conversation :

— Voyez un peu, dit-il, où la petite vanité de M^{lle} Suzanne la conduit ! Non seulement elle désirerait accaparer le Soleil, mais elle voudrait encore que la Terre fût une planète favorisée au détriment des autres. Cela n’est pas juste. Le Soleil luit pour tout le monde... et pour tous les mondes.



— Eh bien, dit Suzanne un peu confuse, quels sont ces autres mondes et comment sont-ils faits ?

— Oh ! oh ! vous allez un peu loin dans vos questions, mademoiselle Suzanne. Tout ce que je puis vous dire pour l'instant, c'est ceci : Il y a deux planètes, qu'on appelle Mercure et Vénus, qui sont plus près que nous du Soleil. Mercure est plus petit que la Terre, et Vénus a les mêmes dimensions que notre globe. Les cinq autres sont plus loin de notre Soleil. On les nomme Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune. Mars est encore un peu plus petit que la Terre...

— Tant mieux ! murmura naïvement Suzanne.

— Mais attends donc ! tu vas voir comme ton petit orgueil d'habitante de la Terre sera confondu : Jupiter est douze cent trente fois plus gros que notre monde ; Saturne l'est sept cent trente-cinq fois ; Uranus quatre-vingt-deux fois, et Neptune cent onze fois !

— Oh ! fit Suzanne. Et la Terre à combien de distance est-elle du Soleil ?

— A trente-huit millions de lieues.

— C'est beaucoup, ça !

— Je crois bien, et pourtant Neptune se trouve à plus de onze cents millions de lieues ; c'est la planète la plus éloignée du Soleil.

— Et Mercure ? dit Suzanne se souvenant que cette planète était au contraire la plus rapprochée.

— Mercure ! oh ! ce n'est pas la peine d'en parler ; il n'est qu'à une petite douzaine de millions de lieues du Soleil.

— C'est bien mesquin, en effet, murmura Suzanne.

— Le royaume de notre Soleil se compose donc des huit planètes dont je viens de te parler ; il commence à Mercure et finit à Neptune.

— Mais, bon papa, voilà plusieurs fois que tu dis « notre Soleil » ; il y a donc d'autres soleils qui ne sont pas à nous ?

— Assurément.

— Où sont-ils ?

M. de Beaucourt s'approcha de la croisée. Le ciel, ce soir-là, était sans nuages. Il ouvrit la fenêtre, et, après avoir enveloppé d'un châle sa mignonne petite-fille, il lui dit :

— Regarde là-haut ; qu'est-ce que tu vois ?

— Des étoiles.

— Oui, mais ce que tu appelles des étoiles, ce sont des soleils.

— Des soleils ! s'écria Suzanne, des soleils comme le nôtre ? des soleils qui ont aussi des planètes ?

— Mais oui, ce sont des soleils semblables à notre Soleil ; ils éclairent, sans aucun doute, de nombreuses planètes ; mais tout cela est si loin, si loin, si loin qu'on ne peut pas distinguer ces planètes.

— Pourquoi ne peut-on pas les voir puisqu'on voit bien leurs soleils ? demanda M^{lle} de Sannois.

— Parce que les planètes n'émettent pas de lumière par elles-mêmes ; elles ne font que refléter celle de leur soleil. Or, cette réflexion, cette réverbération est trop faible pour que les plus ingénieux télescopes la puissent découvrir.

Suzanne, après s'être tue quelques instants, dit tout à coup :

— Mais la lumière du Soleil, du nôtre, d'où vient-elle ?

— Elle vient assurément de lui-même ; il ne la fait pas fabriquer, je te l'assure. Le Soleil est une énorme masse gazeuse incandescente dont la température excessive arrive jusqu'à nous, sous forme de superbes rayons pleins de chaleur et de clarté. Quand il se refroidira, la vie disparaîtra de notre monde. Mais le danger n'est pas imminent — s'empressa d'ajouter le

grand-père en voyant un petit mouvement d'effroi échapper à Suzanne — car on a pu calculer qu'il ne se refroidissait que d'un seul degré en quatre mille ans. Or, sa chaleur s'évaluant par des milliers de degrés, nous avons encore un peu de temps devant nous.

Et, comme Suzanne, toujours insatiable dans ses questions, se préparait à ouvrir la bouche, M. de Beaucourt regarda sa montre et dit :

— Il est l'heure d'aller se coucher, mademoiselle ; vous m'avez fait assez bavarder ce soir. Voyez où vous m'avez entraîné en me demandant pourquoi le jour de l'an n'a pas lieu tous les jours, et pourtant je ne vous l'ai pas encore expliqué. Ce sera pour demain si vous m'en faites souvenir ?

— Oh ! pour cela, bon papa, je ne l'oublierai pas, tu peux en être certain, dit Suzanne, qui, après avoir embrassé tout le monde, alla suivre le conseil de M. de Beaucourt.





CHAPITRE XIV

LA TERRE ET L'ORANGE. — LE SOLEIL ET LA LAMPE.

Dans ces jours d'hiver, où la lumière du soleil se fait si rare, on allume les lampes vers les trois ou quatre heures de l'après-midi. L'huile, à la flamme jaune, est chargée de remplacer les éclatants rayons solaires, et elle s'acquitte, comme elle peut, de son rôle infime de doublure.

Suzanne était venue dans le salon ; elle avait apporté ses cahiers et ses livres, et travaillait sur la grande table, sous la lueur de la lampe tamisée par un globe de cristal.

Son grand-père était seul auprès d'elle, assis au coin de la cheminée, et sommeillant avec un journal tombé sur ses genoux.

Tout à coup il s'éveilla et regarda d'abord sa chère petite Suzanne, très absorbée dans son travail.

Celle-ci s'aperçut bientôt cependant que son grand-père ne dormait plus.

Alors elle posa sa plume et dit :

— Ah ! bon papa, j'ai bien travaillé aujourd'hui.

Puis elle ajouta aussitôt :

— Et j'ai bien soif ! que pourrais-je donc boire ?

Elle tourna les yeux autour d'elle et aperçut sur une console une coupe pleine d'oranges.

— Si j'en mangeais une ? dit-elle à M. de Beaucourt.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit le grand-père.

Et, comme Suzanne avait apporté la coupe sur la table, une idée traversa l'esprit du bon papa.

Il s'approcha, prit d'une main une orange, et, de l'autre, un des fins crayons de Suzanne.

Avec le crayon, il transperça l'orange qu'il approcha ensuite du globe de la lampe.

Il fit tourner entre ses doigts le crayon, dans le sens inverse du mouvement des aiguilles d'une montre, et, par suite, l'orange maintenue sur le crayon, tourna également.

Suzanne regardait son grand-père avec une surprise toujours croissante.

— Qu'est-ce que bon papa veut faire ?— se disait-elle, et, sans comprendre, elle attendait.

Mais bon papa attendait aussi ; content d'exciter à un si haut point la curiosité de sa petite Suzanne, il attendait un « pourquoi ? »

Ce pourquoi désiré vint enfin sur les lèvres roses de M^{lle} de Sannois.

— Pourquoi fais-tu cela, bon papa ? dit-elle enfin presque avec timidité.

Mais M. de Beaucourt, semblant malignement n'avoir pas entendu, continuait à faire tourner l'orange entre ses doigts tout en la promenant autour du globe, si bien qu'il était déjà revenu au point de départ quand Suzanne, qui avait suivi ces deux mouvements divers avec la plus grande attention, s'écria :



— Mais, bon papa, que fais-tu donc ?

Alors M. de Beaucourt répondit tranquillement :

— Je fais d'abord le jour et la nuit.

Puis, il se tut.

Suzanne était plus embarrassée que si le grand-père n'avait pas parlé.

Pourtant, comme il avait prononcé le mot « d'abord » elle se hasarda à dire :

— Et ensuite ? pensant que ce « ensuite » la renseignerait davantage.

— Ensuite, dit M. de Beaucourt sur le même ton que précédemment, ensuite je fais l'hiver, le printemps, l'été et l'automne.

— Quoi ? bon papa, qu'est-ce que tu dis ?... Mais je ne comprends pas du tout ! s'écria Suzanne d'un petit air désolé.

M. de Beaucourt, voyant que la curiosité de sa petite fille était assez excitée pour qu'elle l'écoutât avec le plus grand soin et pour qu'elle s'ingénîât à comprendre, dit enfin :

— Je t'ai parlé de la Terre, je t'ai parlé du Soleil et tu sais que la Terre tourne autour du Soleil ; mais n'es-tu pas curieuse de savoir comment elle accomplit ce voyage ?

— Oh ! si, bon papa ! dit Suzanne.

— Eh bien, regarde. Le globe lumineux de la lampe te représente le Soleil et cette orange, c'est la Terre.

— Bon ! dit Suzanne.

— Je mets l'orange devant le globe. Que remarques-tu sur l'orange ?

Suzanne regarda, puis elle dit naïvement :

— Rien.

— Oh ! fit M. de Beaucourt. Tu ne vois pas que la moitié de l'orange qui est du côté du globe est éclairée et que l'autre moitié est toute sombre ?

— Ah ! c'est vrai ! dit Suzanne un peu honteuse. L'autre moitié est dans la nuit.

— C'est précisément ce que je voulais te faire dire : l'autre moitié est dans la nuit. Or, puisque cette orange nous représente la Terre, et ce globe, le Soleil, tu vois qu'il n'y a qu'une moitié de la Terre éclairée, pour le moment, par le Soleil.

Donc, il y a de la lumière sur cette moitié de la Terre ; et autrement dit, il y fait jour, car le mot « jour » et le mot « lumière » ont la même signification.

— Oui, dit Suzanne en montrant l'orange du doigt, il fait jour sur cette moitié-ci et il fait nuit sur celle-là.

— Parfaitement ! J'avais donc raison tout à l'heure quand je te disais que je faisais le jour et la nuit en mettant simplement l'orange devant les rayons de la lampe.

— Oui, bon papa.

— Tu penses bien que si la Terre restait constamment dans cette situation vis-à-vis du Soleil, il ferait éternellement nuit sur cette moitié-là. Il y aurait donc la moitié de la Terre qui, ne recevant jamais la lumière et la chaleur du Soleil, serait si sombre et si froide que personne ne pourrait y vivre.

— C'est une moitié qui ne servirait à rien.

— Voilà une réflexion très juste ! dit le grand-père avec contentement. Une moitié de la Terre qui ne servirait à rien ! ce serait absurde ! c'est comme s'il n'y avait que la moitié de cette orange qui fût bonne et que l'autre moitié ne fût pas mangeable !

Aussi la Terre ne reste-t-elle pas sans cesse dans cette position. Elle tourne sur elle-même comme je fais tourner cette orange.

Et, M. de Beaucourt joignant le geste à la parole, Suzanne put voir qu'au fur et à mesure que l'orange tournait, la moitié qui était éclairée tout à l'heure s'enfonçait dans la nuit, tandis que l'autre moitié arrivait au jour.

— Tu vois, dit le grand-père, il fait jour maintenant sur la moitié où il faisait nuit et, réciproquement, il fait nuit sur la moitié où il faisait jour.

— Comme ça, dit Suzanne, il n'y a pas de jalouse !

— En effet, répondit M. de Beaucourt que cette exclamation avait fait sourire.

— Maintenant, reprit notre petite curieuse, montre-moi comment tu fais l'hiver, le printemps, l'été et l'automne ?

— Cela est plus difficile, mais nous allons essayer... Tout en tournant sur elle-même pour faire les jours et les nuits, la Terre tourne autour du Soleil pour faire les saisons.

— Comment s’y prend-elle ?

— A peu près comme ceci, dit M. de Beaucourt en promenant autour du globe de la lampe l’orange qu’il avait enfilée dans le crayon ; mais, pour que tu comprennes plus aisément, il faut que je fasse sous tes yeux un dessin explicatif.

Suzanne avait là du papier, des plumes, des crayons, et M. de Beaucourt n’eut qu’à aller chercher une boîte de compas dans le cabinet de Paul.

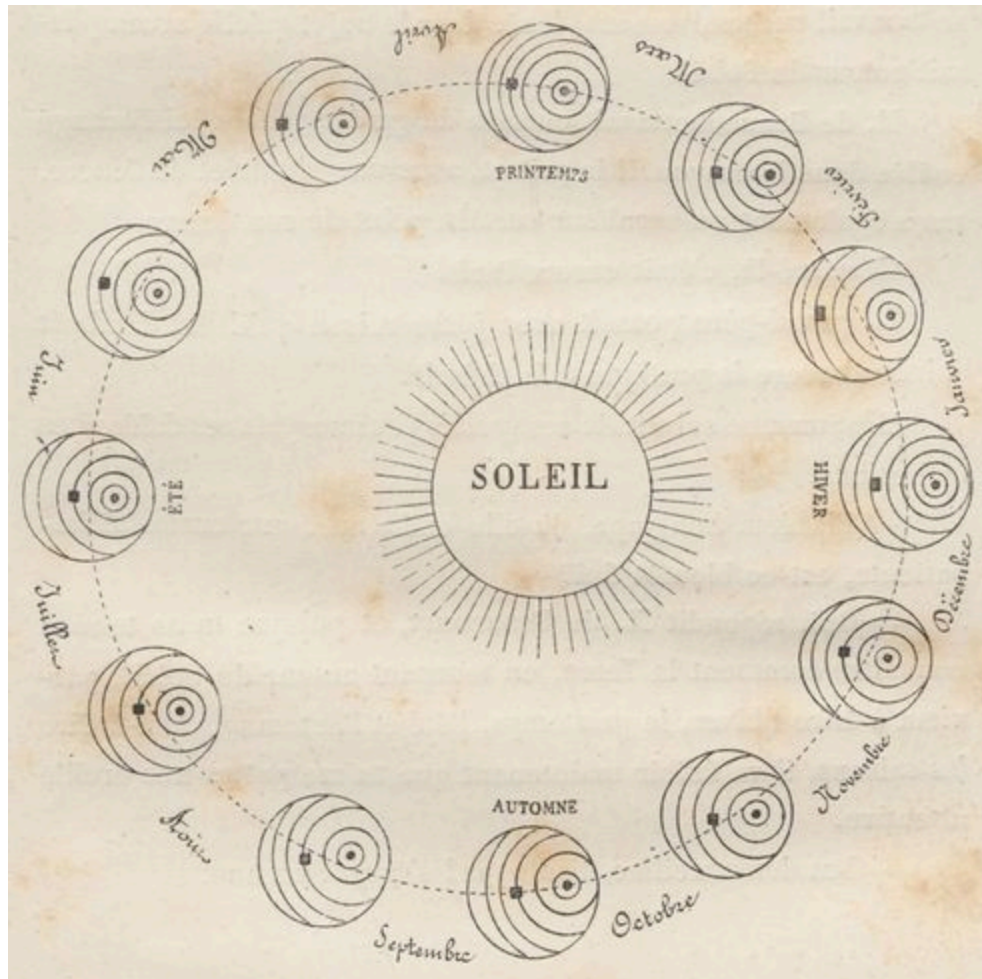
A l’aide de deux pointes fichées dans le papier et reliées par un fil, il décrivit avec un crayon le cercle imparfait qu’on nomme ellipse et qui est la route aérienne suivie par la Terre.

Sur la ligne de ce cercle son compas dessina douze petits ronds chargés de représenter notre globe.

Entre chacun de ces ronds, M. de Beaucourt écrivit les mots : janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre et décembre.

Dans l’intérieur du cercle, à une place voulue, il fit un rond plus grand que les autres.

Celui-là avait la mission importante de représenter le Soleil.



Le grand-père tâcha d'indiquer par des lignes concentriques que la Terre avait la forme d'une boule et marqua d'un point noir la place du pôle nord.

Puis, afin de préciser le but de son dessin et de donner plus de valeur à sa démonstration, il fit un petit carré sur chacun des douze ronds qui avaient la prétention de représenter notre Terre.

Ce petit carré c'était Paris, c'était l'endroit où la grande ville se trouvait successivement placée dans le trajet qu'elle accomplissait autour du Soleil.

M. de Beaucourt avait eu soin de garder près de lui l'orange enfilée dans le crayon. Il la prit et, avec une plume et de l'encre, traça également un carré sur certain point de son écorce.

Ce carré-là, c'était encore Paris.

Le grand-père pensait avec juste raison qu'il lui faudrait joindre encore la pratique à la théorie.

M^{lle} Suzanne suivait de ses grands yeux surpris ces différentes opérations.

— Eh bien, bon papa, dit-elle enfin avec une curiosité impatiente, est-ce bientôt fini ?

— Oui, répondit M. de Beaucourt, et puisque tu as tenu à connaître comment la Terre, en tournant autour du Soleil, parvient à faire l'hiver, le printemps, l'été et l'automne, c'est-à-dire les saisons, il va falloir maintenant que tu me prêtes une oreille attentive.

— Les deux oreilles, bon papa ! s'écria Suzanne.





CHAPITRE XV

LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ, L'AUTOMNE ET L'HIVER.

Le grand-père avait souri à l'exclamation enthousiaste de M^{lle} Suzanne.

— Eh bien, dit-il, écoute-moi donc avec tes deux oreilles et regarde surtout avec tes deux grands yeux.



Tu vois, dans ce dessin, l'endroit où j'ai écrit le mot Hiver. La Terre se trouve alors ici.

— C'est de là qu'elle part ? demanda Suzanne.

— Non. Tu dois comprendre que, voyageant sans cesse et dans le même cercle, il n'y a point pour la Terre de gare d'arrivée ni de gare de départ. Elle ne part donc pas plus d'ici que de là. Mais il fallait aux hommes un moyen d'indiquer et de diviser le temps, on avait besoin, en un mot, d'un calendrier ; aussi a-t-on décidé que le temps employé par la Terre à faire le tour du Soleil s'appellerait une année, et qu'on ferait commencer l'année au moment où la Terre est le plus rapprochée du Soleil, car, comme tu le vois

sur ce dessin, le cercle dans lequel elle tourne autour du Soleil n'est pas parfait ; je te dirai même, en passant, que ce genre de cercle se nomme une ellipse.

— C'est vrai ! dit Suzanne qui regardait attentivement le dessin. Mais alors quand la Terre est le plus près du Soleil, c'est alors qu'il devrait faire le plus chaud ?

— Voilà une réflexion qui ne manque pas de justesse, dit M. de Beaucourt, et je suis fort aise de te l'entendre émettre. Mais pour que tu comprennes bien, ne quitte pas des yeux ce petit carré noir que j'ai tracé sur la Terre dans notre dessin et sur l'orange. Ce petit carré t'indique la place de Paris. Voyons donc ce qui se passe à Paris, c'est-à-dire à l'endroit où nous demeurons.

La Terre est, lorsque l'hiver règne à Paris, plus rapprochée du Soleil que lorsque Paris est en été. Ce fait est vrai. Tu l'as constaté toi-même, en t'étonnant de ce que, étant plus près du feu, nous ayons plus froid que lorsque nous en sommes plus éloignés.

— Oui, dit Suzanne.

— Mais il faut te rendre compte de la position que Paris, et naturellement toute la région qui l'entoure, occupent à ce moment sur la Terre. Paris est alors plus près du Soleil, mais il n'est, pour ainsi dire, pas en face de lui, et les rayons solaires, au lieu de tomber en plein sur lui, glissent obliquement sur sa surface en l'échauffant à peine. Paris attrape, par ci par là, et avec beaucoup de mal quelques rayons de ce bon Soleil qui ne font que l'effleurer et cela pendant quelques heures seulement. C'est pourquoi, d'ailleurs, les jours sont alors très courts et les nuits très longues.

Et le grand-père, pour rendre sa démonstration plus visible, éleva l'orange devant le globe de la lampe, dans la position semblable à celle de la Terre dans son dessin, et il fit voir à Suzanne que le petit carré noir, représentant Paris, était à peine caressé par la lumière.

— As-tu compris ? dit-il.

Il faut le reconnaître, Suzanne ne semblait pas très convaincue.

Elle plissait son petit front sous l'impression d'une attention profonde, mais elle ne saisissait pas encore très bien pourquoi il faisait plus froid, alors qu'on était plus rapproché du Soleil.

— Diable ! s'écria le bon papa un peu désappointé envoyant la mine significative de sa petite Suzanne. Comment vais-je m'y prendre pour que tu comprennes ?

Et, très embarrassé, il chercha machinalement des yeux parmi les objets du salon.

Un feu ardent flambait dans le foyer.

A côté de la cheminée se trouvait encore le fauteuil où M. de Beaucourt reposait précédemment.

Cette vue lui suggéra, sans doute, une excellente idée, car il se mit à sourire et murmura :

—r Je crois avoir trouvé.

Suzanne regarda son grand-père.

Celui-ci avait quitté la table et était allé tranquillement s'asseoir dans le fauteuil.

— Eh bien ? dit Suzanne étonnée, tu m'abandonnes, bon papa ?

— Au contraire ! Et, cette fois, tu vas comprendre.

Le grand-père s'installa du côté droit de la cheminée, un peu en arrière du feu, et placé comme s'il parlait à un visiteur assis en face de lui de l'autre côté de la cheminée.



Dans cette position les rayons de la flamme arrivaient obliquement sur lui et ne faisaient que glisser sur ses habits.

— Tu vois, dit-il, je pourrais rester là longtemps, car je sens à peine la chaleur du feu et cependant j'en suis fort rapproché.

— Tu es en hiver ? dit Suzanne avec hésitation.

— Très bien ! s'écria M. de Beaucourt, je suis certain maintenant que cette démonstration, par à-peu-près, servira à te faire comprendre. Je suis en

hiver, comme tu le dis ; regarde à présent où je vais me trouver.

Et M. de Beaucourt éloigna son fauteuil de la cheminée tout en se tournant un peu plus vers le feu.

Il recevait ainsi la chaleur de trois quarts et plus directement.

— J'ai plus chaud à cette place, dit-il, en regardant Suzanne.

— C'est le printemps ? dit-elle avec timidité.

— C'est le printemps ! répondit le grand-père, et, continuant à éloigner son fauteuil de la cheminée tout en se retournant de plus en plus vers le foyer, et en décrivant un arc de cercle, il arriva un moment où il se trouva juste en face du feu.

— Oh ! dit-il, il fait bien chaud ici !

— Je crois bien, riposta aussitôt Suzanne, tu es en été :

— Bravo ! s'écria le grand-père, et quoique ma démonstration ne soit pas absolument parfaite, je le reconnais, puisque mon fauteuil et moi nous ne pouvons que difficilement représenter Paris, je suis parvenu à te faire voir qu'on avait plus chaud, loin du feu mais bien en face de lui, que près du feu mais dans une position oblique.

— Oui, bon papa.

— Tu ne t'étonneras donc plus désormais si Paris a froid juste à l'époque où il est le plus près du feu, c'est-à-dire du Soleil ?

— Non, bon papa.

Alors M. de Beaucourt reprit l'orange qu'il replaça devant le globe de la lampe. Suzanne regarda attentivement le carré noir qui indiquait Paris et comprit cette fois. Mais voyant qu'une moitié de l'orange recevait en plein les rayons lumineux, elle dit en la montrant du doigt :

— Mais, dans cette partie-là de la Terre, on est donc en été pendant que, nous, nous sommes en hiver ?

— En effet ; mais regarde le dessin et tu verras que, réciproquement, quand la moitié de la Terre où nous habitons sera en été l'autre moitié sera en hiver.

— Alors, dit Suzanne, si la Terre ne tournait pas sur elle-même tout en tournant autour du Soleil, elle aurait l'une de ses moitiés toujours en été et l'autre toujours en hiver.

— Ce qui serait bien gênant pour les habitants de cette dernière ! dit le grand-père en souriant, et comme tu l'as reconnu déjà à propos du jour et de la nuit, ce serait fort injuste.

Suzanne avait reporté ses regards sur le dessin :

— Ainsi, dit-elle, Paris, emporté par la Terre, se trouve ici au mois de janvier, puis il s'en va. Le voici en février, puis en mars, puis en avril et c'est le printemps ; en mai, en juin, en juillet et c'est l'été ; en août, septembre, octobre et c'est l'automne ; enfin en novembre et décembre jusqu'à ce qu'il revienne en janvier. Je conçois maintenant, ajouta-t-elle, pourquoi le jour de l'an ne peut pas avoir lieu tous les jours.

— Et pendant cet immense voyage que la Terre accomplit autour du Soleil elle tourne 365 fois sur elle-même, c'est pour cela qu'on a divisé l'année en 365 jours. Et encore me trompé-je, ajouta M. de Beaucourt, car ce n'est pas 365 jours exacts, mais 365 jours et un quart de jour. Il en résulte que pour avoir un compte rond, on est obligé de faire tous les quatre ans, avec les quatre quarts de jour que la Terre nous donne par-dessus le marché, un jour entier qu'on ajoute à l'année qui devient alors de 366 jours. C'est ce qu'on appelle une année bissextile.

— Bissextile ! répéta Suzanne. Quel vilain nom !

— En effet, dit en riant M. de Beaucourt, il nous vient du latin ; mais il n'en est pas plus joli pour cela !





CHAPITRE XVI

UN MILLION POUR LES HABITANTS DE LA LUNE.

— Tu disais, bon papa, reprit M^{lle} Suzanne de Sannois, que c'est un immense voyage que la Terre accomplit autour du Soleil. Combien donc fait-elle de lieues dans son année ?

— De lieues, tu veux dire, de millions de lieues ! s'écria M. de Beaucourt. La Terre fait 235 millions de lieues dans son année en tournant autour du Soleil.

— Eli bien, dit Suzanne, il faut qu'elle se dépêche !

— Aussi n'y manque-t-elle pas ! Elle parcourt plus de 640,000 lieues par jour. En une seconde, c'est-à-dire dans le temps que tu mets à compter « un », la Terre nous emporte sept lieues plus loin dans sa route autour du Soleil !

Suzanne restait positivement ébahie.

Elle écoutait son bon papa comme s'il lui racontait un conte des fées. Elle se demandait si elle ne rêvait pas et si tout cela était possible.

Enfin, elle chercha, dans son petit cerveau, à se rendre compte de cette vitesse effrayante, et elle dit :

— Alors, elle va plus vite qu'un train de chemin de fer ?

— Elle court, mon enfant, avec une vitesse treize cents fois plus grande que celle d'un train lancé à toute vapeur !

— Comme un boulet de canon ?

— Elle va encore soixante-quinze fois plus vite que lui, et tandis que le boulet de canon finit par s'arrêter, la terre marche toujours.

— C'est le Juif errant du ciel ! murmura Suzanne.

Puis elle dit :

— Mais comment se fait-il que nous ne sentions pas ce mouvement de la Terre ? Quand on regarde le ciel on croirait plutôt que ce sont les astres qui nous font l'honneur de tourner autour de nous !

— En effet ! répondit le grand-père, mais quand tu as voyagé en chemin de fer ne t'est-il pas arrivé de croire, à un moment donné, quand le train filait, rapide et sans secousse, que tu restais en place et que c'étaient, au contraire, les arbres ou les maisons du bord de la route qui s'enfuyaient au plus vite ?

— Oui, bon papa, j'ai remarqué cela.

— Eh bien, si tu oublies alors le mouvement de ton wagon, n'est-il pas naturel que tu ne sentes pas celui de la Terre qui est un wagon autrement construit, autrement suspendu, où nul choc, nul chaos ne vient t'avertir que tu roules, que tu tournes et que tu vogues dans l'espace, emportée par une vitesse vertigineuse ?

Suzanne réfléchissait.

— Mais, dit-elle, au bout d'un instant, puisque la Terre est ronde, il doit venir un moment où nous avons la tête en bas. Alors pourquoi ne tombons-nous pas ?

— Ton expression « avoir la tête en bas » ne signifie rien pour nous, puisque la Terre est ronde et que nos pieds sont toujours dirigés vers son centre. Mais, en supposant que nous ayons la tête en bas, à certains moments, nous ne tomberions pas parce que la Terre nous retient à elle par une force qui s'appelle la pesanteur. Tout ce qui est sur la Terre se rapporte à la Terre. As-tu jamais vu, par hasard, quelque chose tomber... en l'air ?

— Non, dit Suzanne. Mais dis-moi, grand-père, ce qui force la Terre à tourner toujours comme ça autour du Soleil. Est-ce qu'un beau jour il ne pourrait pas lui prendre fantaisie de dire adieu au Soleil et de s'en aller plus loin ?

— Non, de même qu'il y a pour nous la force de la pesanteur, il y a pour la Terre et les planètes une autre force qui les oblige à tourner autour du Soleil et toujours aux mêmes distances.

— Mais cette force-là, s'écria M^{lle} de Sannois, c'est de la tyrannie !

— De la tyrannie bien comprise, ajouta M. de Beaucourt, car si la Terre avait l'idée de s'en aller faire l'école buissonnière loin du Soleil et qu'elle pût mettre à exécution cette idée, elle nous priverait de la chaleur bienfaisante qui nous donne la vie, ou elle se cognerait à quelque planète rencontrée dans sa route et se briserait infailliblement. Dans tous les cas, ce serait la fin de notre monde, auquel nous attachons une si haute importance, et qui est si infime au milieu de l'univers infini.

— Alors, tout ce qui vit sur la Terre ne vivrait plus, même les animaux ? Et il y en a beaucoup d'animaux ! dit Suzanne.

— Oui, il y en a beaucoup. La quantité d'êtres vivants sur notre monde est incommensurable. Dans les forêts, à l'ombre des chênes altiers comme à l'abri des humbles champignons, tout un peuple d'insectes vit, mange, court, se promène, se bat, jouit, souffre et meurt.

Et Suzanne, dans son esprit, évoquait cette population d'insectes invisibles ; elle les revêtait de nos costumes, leur prêtait nos mœurs, nos joies et nos douleurs, et semblait deviner cette multiplicité des existences.

Puis, elle écarta cette idée et revint à ses questions.

— Dis donc, bon papa, dit-elle, si le Soleil attire la Terre, il est donc plus fort qu'elle ? Il est donc plus grand, plus gros ?

— Il n'est, dit tranquillement M. de Beaucourt, que douze cent mille fois plus volumineux que la Terre.

— Douze cent mille fois ! répéta Suzanne. Décidément nous ne comptons pas pour beaucoup !

A ce moment, M. Paul entra dans le salon. Il avait entendu la fin de la conversation de son grand-père et de sa petite sœur, et pour consoler cette dernière, il lui dit :

— Il faut reconnaître pourtant que si la Terre est l'humble sujette du Soleil, elle exerce son pouvoir sur un autre monde.



— Lequel ? demanda Suzanne.

— La Lune.

— La Lune est à nous ?

— Du moins, elle est forcée d'abord de tourner autour de nous, et ensuite de nous éclairer pendant la nuit. C'est comme une veilleuse que nous donne le Soleil quand nous cessons de le voir.

— Alors, c'est un Soleil en plus petit ?

— Non pas ! La Lune n'est pas un Soleil. C'est une planète, c'est un astre solide qui ne brûle pas, qui n'est pas à l'état incandescent comme le Soleil.

— Mais alors comment peut-elle nous donner de la lumière ?

— En nous renvoyant celle du Soleil.

— Je ne comprends pas bien, dit Suzanne.

— Écoute alors. La Lune, tournant autour de nous, reçoit comme nous les rayons du Soleil, et, ces rayons se réfléchissent sur sa surface comme sur celle d'un miroir. Ils sont ainsi renvoyés jusqu'à nous.

— Bon ! dit Suzanne, mais pourquoi ne voyons-nous pas la Lune pendant le jour ?

— Par la même raison que nous ne voyons pas les étoiles. Quand le Soleil daigne nous prodiguer ses rayons, leur lumière est si éclatante, si considérable, si intense qu'elle efface celle des étoiles aussi bien que celle de la Lune. C'est comme si tu plaçais derrière un puissant foyer électrique une pauvre petite allumette-bougie ! Tu ne verrais pas la modeste lueur de cette dernière.

— Et, elle n'est pas loin de nous, la Lune ?

— Oh ! très près.

— A combien de lieues ?

— A quatre-vingt-seize mille, seulement.

— Oh ! s'écria Suzanne, tu disais « très près ! »

— Je voulais dire très près relativement au Soleil et aux autres astres.

— A la bonne heure !

— Mais tu vois que, même à cette petite distance, il serait difficile, selon le vieux proverbe, de prendre la Lune avec les dents.

— En effet, dit Suzanne en riant, d'autant plus qu'elle doit être encore assez grosse ?

— Peuh ! dit M. de Beaucourt, elle est quarante-neuf fois plus petite que la Terre.

— C'est encore beaucoup ! fit observer avec une certaine justesse M^{lle} de Sannois, puis elle ajouta : — Elle est ronde, la Lune ?

— Oui.

— Et elle est toujours tout entière ?

— Évidemment ! Mais que signifie ta question ?

— Dame ! si elle est toujours tout entière, comment se fait-il qu'on ne l'aperçoive quelquefois que par moitié, par quartiers, et même sous forme de croissant ?

— Voilà une question fort raisonnable et je vais tâcher d'y répondre. Quand la Lune, en tournant autour de nous, arrive juste entre le Soleil et la Terre, sa moitié qui regarde le Soleil est naturellement la seule éclairée, et sa moitié qui nous regarde ne recevant pas de rayons solaires reste obscure et invisible pour nous.

Il y a donc un jour par mois, car la Lune met à peu près ce temps à tourner autour de la Terre, où nous sommes sans Lune.

Mais, dès le lendemain, elle s'éloigne du Soleil et celui-ci vient l'effleurer en partie. C'est cette partie éclairée qui se montre à nos yeux sous l'aspect d'un croissant.

Elle continue, toujours en faisant son chemin, à présenter aux rayons solaires une surface de plus en plus grande. Bientôt nous en voyons le quart, c'est ce qu'on nomme le premier Quartier, puis davantage ; enfin, toute sa moitié, qui nous regarde, se trouve éclairée et c'est la pleine Lune. A partir de ce moment, elle repasse par les mêmes gradations jusqu'à ce qu'elle se retrouve entre le Soleil et nous, jour où elle semble ne pas exister, et où l'on croirait qu'elle a disparu pour faire place dès le lendemain à une nouvelle Lune.



C'est pourquoi l'on se demandait jadis, avec naïveté, ce que pouvaient bien devenir les vieilles lunes !

— On croyait qu'elles étaient usées ? dit Suzanne.

— Oui, mais on sait heureusement que toutes ces lunes n'en font qu'une seule.

— Et elle nous suffit.

— Elle nous suffit, reprit Paul, parce que nous ne pouvons pas en fabriquer d'autres. Mais si nous en possédions plusieurs, nous y verrions plus clair la nuit, que dis-je ? il n'y aurait plus de nuit, et nos lunes remplaceraient fort avantageusement le gaz ou l'électricité.

— Ne médisons pas de ces derniers, dit doucement le grand-père ; si nous ne les avons pas, comment y verrions-nous pendant les nuits où le Ciel est couvert de nuages ?

— C'est juste, grand-père ! répondit en souriant M. Paul.

Mais Suzanne, qui venait de réfléchir aux lunes, reprit la parole :

— Est-ce qu'il y a des planètes qui ont plusieurs lunes ?

— Mais oui. Jupiter en a quatre grandes pour sa part.

— Quatre lunes ! et nous qui n'en avons qu'une petite !

Décidément M^{lle} Suzanne commençait à être prise d'un assez profond dédain pour la Terre.

Pourtant ce sujet lunaire semblait la préoccuper.

Elle avait souvent contemplé cet astre de la nuit, l'été, à la campagne, et elle avait cru remarquer à sa surface comme l'image d'un cheval lancé au galop.

Elle fit part de cette observation à son bon papa et à son frère.

— Les figures que tes grands yeux croient apercevoir dans la Lune, ma chère Suzanne, dit M. de Beaucourt, sont formées par les ombres de ses montagnes.

— Les montagnes ! il y a des montagnes dans la Lune ! s'écria Suzanne avec stupéfaction.

— Certainement !

— Et comment peut-on le savoir ?

— Cet astre étant le plus rapproché de nous, on a pu l'examiner avec soin à l'aide de télescopes.

— Télescopes ? répéta Suzanne.

— Oui, les télescopes sont d'énormes lunettes, de gigantesques longues-vues qui grossissent les objets éloignés. Leur nom signifie, d'ailleurs, « voir

loin ».

— Et alors, on a vu des montagnes ? dit Suzanne encore toute étonnée.

— On les a vues, oui, ma chère petite sœur, dit Paul à son tour, et on les voit toujours et si bien qu'on les a dessinées, comptées, mesurées, et qu'on leur a même donné des noms !



— Vrai ? dit naïvement Suzanne.

— Oui, vrai ! répéta le grand-père en imitant l'intonation admirative de sa petite fille.

— Et, dit-elle en hésitant, est-ce qu'il y a du monde dans la Lune ?... Est-ce qu'il y a des villes, des maisons, des animaux ?...

— Ah ! cela est encore inconnu. Les meilleurs télescopes actuels ne rapprochent la Lune qu'à quarante lieues de nous, et, dame ! à cette distance, il est impossible de distinguer ses maisons — si elle en a — et ses habitants — si elle en possède !

— Oh ! s'écria Suzanne extrêmement désappointée. Quel dommage !



Puis elle sembla chercher une idée que son fertile petit cerveau trouva bien vite :

— Et pourquoi, dit-elle, ne ferait-on pas un télescope encore meilleur que ces meilleurs-là ?

— Eh ! mais, dit Paul, voilà une réflexion qui est loin d'être déraisonnable. Un de nos savants astronomes affirme être en mesure de découvrir si la Lune est habitée. Il ne demande pour cela qu'une chose, c'est qu'on lui fournisse les moyens de construire le fameux télescope, dont vient de parler Suzanne. Ce serait une dépense d'un million.

— Un million ! murmura Suzanne.

Puis elle eut un geste involontaire pour porter la main à sa poche.

Il est évident que le million ne s'y trouvait pas, mais, s'y fût-il trouvé, il est non moins évident que M^{lle} Suzanne de Sannois l'aurait donné de bon cœur pour savoir s'il y avait des habitants dans la Lune !





CHAPITRE XVII.

MAINS CHAUDES ET MAINS FROIDES.

Cet hiver-là ne voulait pas finir.

M. de Sannois n'était pas encore de retour. Les dernières nouvelles qu'on avait reçues de lui venaient d'Aden, à l'entrée de la mer Rouge. Ces nouvelles étaient bonnes.

Encore une douzaine de jours et, si nul obstacle imprévu ne s'opposait à la marche du vaisseau, M^{lle} Suzanne pourrait embrasser son cher petit père.

La Terre, dans son voyage autour du Soleil, marquait les premiers jours du mois de février.

Suzanne, en s'éveillant, allait chaque matin regarder à la fenêtre si le vilain temps était disparu. Hélas ! le vilain temps s'acharnait à plaisir sur ce pauvre Paris.

Depuis plusieurs matins, Suzanne ne pouvait plus, d'ailleurs, distinguer à travers les vitres les objets extérieurs.

Ces vitres, couvertes de cristaux de glace formant mille dessins, offrant surtout des aspects d'arbres, de plantes, de végétaux aplatis en une surface

mince, étaient devenues opaques et ne laissaient point passer le rayon visuel.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? avait demandé Suzanne à la femme de chambre.

— C'est de la glace, avait répondu Louissette.

Suzanne, grattant de ses petits doigts la couche glacée qui s'enfonçait sous ses ongles :

— Comment se fait-il, avait-elle répliqué, qu'il y ait de la glace dans ma chambre où il fait si chaud ?

Sur ce, Louissette avait jugé qu'il valait mieux se taire que de faire une réponse maladroite.

La curiosité de M^{lle} de Sannois n'était donc pas satisfaite. Elle attendait l'occasion d'apprendre la cause de ce phénomène qui lui semblait inexplicable.

Un matin elle guetta son frère, et, au moment où celui-ci allait sortir, elle l'appela :

— Viens donc, dit-elle, voir quelque chose !

— Quelle est cette chose ? dit Paul en entrant dans la chambre de sa petite sœur.

— Regarde !

Et Suzanne s'approchant de la fenêtre montra les capricieux dessins que présentaient les carreaux.

— Eh bien ? dit Paul.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est de la glace.

— Tu me réponds encore comme Louissette, s'écria Suzanne en prenant un petit air contrarié. C'est de la glace, je le veux bien ; mais pourquoi se trouve-t-il de la glace dans une chambre chauffée comme la mienne ? Voilà ce que je ne comprends pas !

— Sais-tu, en premier lieu, ce que c'est que la glace et comment elle se forme ? répondit Paul tranquillement.

Suzanne allait répondre, mais comme elle était loin d'être étourdie, elle s'arrêta, réfléchit, et regarda enfin son grand frère avec des yeux qui signifiaient : « Ma foi ! je n'en sais rien ! »

— Je devine ta réponse, dit Paul avec un sourire : tu n'en sais rien.

Suzanne baissa la tête.

— Eh bien, je t'apprendrai cela une autre fois, car aujourd'hui, tu me mettrais en retard.

— Oh non ! dit Suzanne en insistant, une autre fois je n'y penserai plus. Explique-toi tout de suite, je t'en prie.

Paul regarda à sa montre et vit, sans doute, qu'il pouvait consacrer quelques moments à sa petite sœur, car il dit :

— Quand un corps liquide perd de sa chaleur, un moment vient où il passe à l'état solide. C'est une des lois de la nature. Donc, quand l'eau perd de sa chaleur, il arrive un moment où elle passe à l'état solide, c'est-à-dire, où elle se transforme en glace.

Cette explication ne parut pas très persuasive à M^{lle} Suzanne, car elle répliqua :

— L'eau est donc chaude puisqu'elle peut perdre de sa chaleur ?

— Oui, elle est chaude, non pas chaude dans le sens qu'on attache à ce mot quand on parle de l'eau mise sur le feu, mais elle est naturellement chaude. Cela dépend de la température extérieure. Tu sais bien que lorsque tu te débarbouilles en été, tu ne fais pas la grimace comme tu le fais en hiver.

— C'est vrai ! L'eau est plus chaude alors.

— Elle suit la règle de tous les objets qui se trouvent sur la Terre. Suivant les saisons, ils sont plus ou moins chauds. En été, ils font des provisions de soleil ; ils emmagasinent, pour ainsi dire, ses rayons jusqu'à ce que le froid de l'hiver vienne les leur reprendre.

— Mais comment fait-il, le froid, pour reprendre cette chaleur ?

— As-tu eu froid aux mains ?

— Oh ! oui !

— Et n'est-il pas arrivé que petite mère ait pris tes menottes entre ses mains et les ait réchauffées ?

— Oui.

— Eh bien, voilà un exemple de froid qui retire de la chaleur.

— Comment cela ?

— Dame ! pourquoi tes menottes glacées se sont-elles réchauffées ? parce qu'elles ont pris de la chaleur aux mains de petite mère.

— Quoi ! s'écria Suzanne, en réchauffant ainsi mes mains je prends de la chaleur aux mains de maman ? Alors, au fur et à mesure que les miennes se réchauffent, les siennes se refroidissent.

— Naturellement ! Il y a un échange tacite, selon toute évidence, dit Paul en souriant. « Donnez-moi du chaud, disent tes menottes aux mains de ta mère, je vous donnerai du froid. »

— Mais c'est très mal de la part de mes mains ! dit Suzanne en regardant ses menottes comme si elle voulait leur faire des reproches.

— Ce n'est pas si mal que tu te l'imagines, répondit Paul charmé de cette naïve réflexion, parce que les mains de notre mère ont été bien contentes de partager leur chaleur avec les tiennes. Mais cela te démontre qu'il y a toujours échange de chaleur et de froid entre un objet chaud et un objet froid. Ainsi, l'atmosphère, c'est-à-dire la masse d'air qui entoure la Terre, se trouve-t-elle échauffée par les rayons du Soleil, elle cherche à se refroidir avec tout ce qu'elle rencontre. Se trouve-t-elle refroidie, elle cherche à se réchauffer.

— C'est bien naturel ! dit posément Suzanne.

— Tu comprends donc que l'air rencontrant de l'eau plus chaude que lui s'empare de sa chaleur. Or, dans les grands froids de l'hiver, il lui prend tant de chaleur qu'il la fait passer à l'état solide.

— Il en fait de la glace ?

— Oui.

— Mais la glace que j'ai vue sur la Seine, dans les lacs du bois de Boulogne et du parc Monceaux, dans les ruisseaux, dans les fontaines, est une masse transparente qui ne fait pas des dessins comme ceux de cette vitre ?

— Ma chère petite sœur, répondit Paul en affectant une profonde gravité, je vous demande mille fois pardon de vous contre-dire, mais la glace que vous avez vue présente les mêmes dessins que celle-ci ; seulement.,.



— Seulement ? dit Suzanne en interrompant son frère.

— Seulement on ne les voit pas.

— Ah ! je pensais bien...

— Ils sont invisibles à l'œil nu, parce qu'ils sont enchevêtrés les uns dans les autres, mais cela ne les empêche pas d'être. On les voit très bien avec une loupe, avec un verre grossissant. Et ce que tu appelles des dessins, se nomme en réalité des cristaux. Ils s'aperçoivent fort bien dans ces vapeurs glacées qui forment la neige. Là, ils ne sont pas assez serrés les uns contre les autres pour se confondre. Tu les a bien vus déjà, je pense ?

— Oui, dit Suzanne.

Mais, revenant au sujet qui la préoccupait, elle ajouta en montrant les dessins de la vitre :

— Alors, voilà des cristaux de glace.

— En effet.

— Pourquoi donc les voit-on ?

— Parce qu'il n'y a qu'une très mince couche d'eau qui a été gelée, et que les cristaux n'ont pu se confondre dans une grande épaisseur.

— A mon tour de te demander pardon, mon petit frère, dit Suzanne avec une aimable finesse, mais j'en reviens toujours à ma question : Pourquoi y a-t-il de la glace dans ma chambre qui est chaude ?

— Tu y tiens décidément ! Eh bien, voici pourquoi.

— J'écoute.

— C'est par l'effet de la condensation.

Ce mot disgracieux ne devait rien apprendre à M^{lle} de Sannois. Paul s'en doutait bien ; mais, voyant les regards désolés que sa petite sœur lui jetait, il ajouta :

— Il faut pourtant que tu saches ce que c'est que la condensation si tu veux comprendre l'état actuel des carreaux de ta fenêtre. Mais je ne tiens pas à te l'apprendre et si cela t'ennuie...

Et M. Paul de Sannois fit mine de prendre son chapeau pour s'en aller.

— Mais non, non, dit vivement Suzanne en retenant son frère, dis-moi ce que c'est. Il me semble, du reste, que bon papa m'en a un peu parlé en me racontant la formation des nuages ; il m'a dit, en effet, que les nuages étaient des vapeurs qui se resserraient, qui se condensaient...

— A la bonne heure ! s'écria Paul gaiement, tu sais presque déjà ce que je croyais avoir à t'apprendre. On emploie le mot condensation pour désigner le retour d'une vapeur à l'état liquide. Or, il y a dans ta chambre de la vapeur d'eau ; elle provient de ta carafe, de ta toilette et de ta respiration, car tu sauras plus tard, qu'en respirant nous émettons de la vapeur d'eau.

Cette vapeur est chaude puisqu'elle est à la température de ta chambre. Qui donc va lui demander un peu de sa chaleur ? L'air extérieur, l'air qui est là, derrière ta fenêtre, ce pauvre air qui a bien froid. Cet air-là vient se frotter à tes carreaux ; il voudrait bien entrer, mais il n'y a pas moyen. Que fait-il ? Il caresse tes vitres et, au fur et à mesure que le feu de ta cheminée les chauffe, il leur prend leur chaleur, le traître ! Les malheureuses vitres n'ont donc pas le temps de rester chaudes, elles sont constamment plus froides que l'air de la chambre. Or, quand une vapeur chaude rencontre un corps froid, elle se dirige involontairement vers lui ; elle tombe sur lui, s'y resserre, s'y dépose sous forme de gouttelettes liquides, en un mot, s'y condense.

Voilà ce que la vapeur d'eau de ta chambre fait sur tes vitres. Elle commence par s'y déposer en minces gouttes liquides.

Puis si le corps froid se refroidit encore, si l'air du dehors abaisse encore la température de tes vitres, la couche d'eau liquide étendue sur elles va passer à l'état solide, elle va se congeler, elle va devenir glace. Et, c'est pourquoi, mademoiselle ma sœur, vous avez de la glace à vos fenêtres quoique votre chambrette soit bien close et bien chauffée.

— J'ai compris ! s'écria Suzanne.

Paul, malgré la confiance qu'il avait dans l'esprit de sa petite sœur, ne put s'empêcher de faire un léger signe de doute.

Suzanne s'en aperçut.

— Oh ! je vais t'en donner une preuve, dit-elle aussitôt. Lorsqu'en été on monte des bouteilles de la cave, le verre de ces bouteilles se ternit et devient humide, n'est-ce pas ?

— Oui, mais où veux-tu en venir ?

— A ceci, que ce phénomène est causé par les vapeurs chaudes de l'air qui se précipitent et se condensent sur la bouteille qui est froide. Est-ce cela ?

— Ah ! c'est très bien ! très bien ! dit Paul réellement content, et je ne regrette pas, chère petite curieuse, que tu m'aies mis fort en retard ce matin.

Et le grand frère, ayant embrassé sa petite sœur, prit cette fois son chapeau pour de bon et s'en alla à ses affaires.



CHAPITRE XVIII.

LE FEU !

M^{lle} Suzanne est dans sa chambre en train de lire. Tout à coup, dans la cheminée, le feu se met à ronfler d'une façon étrange.

Suzanne se retourne vivement. De longues flammes s'élèvent du foyer, dépassant le manteau de la cheminée et s'engouffrant dans le tuyau où se font entendre de sourds grondements semblables aux roulements d'un tonnerre lointain.

— Qu'est-ce que cela ? pense Suzanne avec frayeur. Elle ouvre la porte et court vers l'appartement de M^{me} de Sannois.

— Que se passe-t-il, ma chère enfant ? dit M^{me} de Sannois.

— Petite mère ! petite mère ! s'écrie-t-elle.

— Comme tu parais émue !

— Viens voir ! répond Suzanne en entraînant sa mère.

Dès qu'elle pénètre dans la chambre, M^{me} de Sannois se rend compte de l'effroi de sa fille. Elle s'empresse de sonner.

— C'est le feu ! dit-elle.

— Le feu ! répète Suzanne en reculant.

— Oui, mais ne crains rien. Ce n'est pas grave ! dit M^{me} de Sannois pour rassurer Suzanne. Ce n'est qu'un feu de cheminée.

Cependant les domestiques sont accourus.

— Qu'on aille chercher les pompiers ! dit M^{me} de Sannois.

Un domestique s'empresse d'aller exécuter cet ordre. Les autres écartent de la cheminée les meubles que les flammes pourraient atteindre. La fumée envahit la jolie chambre rose et fait venir, par ses picotements, les larmes aux yeux de M^{lle} de Sannois.

Elle va s'éloigner, lorsque les pompiers apparaissent, et la curiosité la retient. Sa mère ne lui a-t-elle pas dit qu'on ne courait aucun danger ?

Alors elle regarde la manœuvre des pompiers. Ceux-ci ont commencé par fermer toutes les portes et par retirer du foyer les bûches enflammées, qu'ils éteignent en les jetant dans des seaux pleins d'eau. Puis ils ont demandé qu'on leur apportât un drap mouillé.

Deux domestiques sont chargés d'étendre ce drap humide devant la cheminée en le maintenant avec force de chaque côté et en l'appuyant sur les jambages de marbre de droite et de gauche.

Un pompier applique et retient sur la tablette le troisième côté du drap pendant que le dernier côté traîne à terre.



Enfin un autre pompier s'agenouille sur cette partie du drap qui pose à terre et il la tend à son tour.

De cette manière l'ouverture de la cheminée se trouve hermétiquement bouchée.

Alors le pompier qui est à genoux saisit le drap au milieu, l'enfonce profondément dans la cheminée et le retire par un mouvement brusque et rapide.

Aussitôt une pluie de feu, qui semble dégringoler du ciel, tombe sur le foyer.

C'est la suie embrasée qui s'est détachée du tuyau par le mouvement du drap mouillé.

Ce drap est retiré et trempé de nouveau dans l'eau pendant qu'on éteint la suie qui vient de tomber.

La même manœuvre recommence, et, cette fois, plus rien ne tombe.

C'est l'indice qu'il ne reste plus de suie embrasée dans le tuyau de la cheminée et que, par conséquent, le feu est éteint.

M^{me} de Sannois avait d'abord eu l'idée de faire retirer Suzanne, mais voyant l'attention qu'elle prêtait à ces différents travaux, elle pensa qu'elle en prendrait quelque profit pour son instruction et la laissa auprès d'elle.

Tout un monde de questions s'agitait déjà dans la petite cervelle de M^{lle} Suzanne.

Quand tout fut remis en ordre, M^{me} de Sannois regardant sa chère fillette qui réfléchissait, silencieuse, lui dit avec un sourire :

— Je crois que bon papa et Paul vont avoir aujourd'hui fort à faire !

— Oh ! oui, maman, j'en ai, des pourquoi, à leur demander !

Comme Suzanne finissait sa phrase, le timbre de l'hôtel retentit. M^{lle} de Sannois regarda à la fenêtre et vit son grand-père et son frère qui rentraient ensemble.

Elle alla au-devant d'eux.

— Vous ne savez pas ? leur cria-t-elle du plus loin qu'elle les aperçut, il y a eu le feu à l'hôtel !

— Le feu ! où cela ?

— Dans ma chambre.

— Dans ta chambre !

Et Paul et M. de Beaucourt laissèrent échapper un geste d'inquiétude.

— Oh ! ce n'était pas grave, s'empessa d'ajouter Suzanne. Un simple petit feu de cheminée.

— Mais ce petit feu aurait pu devenir grand. Voyons cela ! dit M. de Beaucourt.

Ils se rendirent à la chambre de Suzanne où ils trouvèrent M^{me} de Sannois qui les eut vite rassurés.

Les domestiques terminaient d'épousseter la poussière de suie qui couvrait les meubles, mais nul des objets formant le coquet mobilier de M^{lle} Suzanne n'avait été détérioré.

— Le plus à plaindre en cette affaire, dit M^{me} de Sannois en souriant, ce n'est point Suzanne ; ce sera Paul ou grand-père.

— Pourquoi ? dirent ensemble M. de Beaucourt et son petit-fils.

— Pourquoi ! Vous avez dit le mot juste. Écoutez plutôt Suzanne

— Oui, dit aussitôt M^{lle} de Sannois qui n’attendait que le moment de prendre la parole, pourquoi les pompiers sont-ils parvenus à éteindre le feu à l’aide d’un drap mouillé et en faisant comme ils ont fait ?

Et elle raconta ce qu’elle avait vu.

M. de Beaucourt laissa parler sa petite-fille, et quand elle eut terminé, il regarda Paul en lui disant :

— Voilà un pourquoi qui, en effet, nous mènerait loin !

— Oui, répondit Paul sur le même ton, il faudrait demander d’abord à Suzanne si elle sait ce que c’est que le feu...

— Le feu... le feu, c’est le feu ! dit Suzanne en interrompant et sans se douter que le feu pouvait être une chose explicable.

— Évidemment, c’est le feu, comme la viande, c’est la viande. Mais tu sais d’où elle vient, la viande ?

— Des animaux.

— Et le feu, d’où vient-il ?

— Ah ! voilà ! fit Suzanne devenue fort embarrassée.

— Eh bien, en quelques mots je vais tâcher de te l’apprendre, sans entrer toutefois dans des détails trop arides.

Sache seulement, ma chère Suzanne, que dans l’air qui nous entoure et que nous respirons, il y a un gaz qu’on appelle l’oxygène, et que dans le bois il y a un corps qui se nomme le carbone...

— Le carbone et l’oxygène, répéta Suzanne, ce n’est pas encore trop difficile à retenir.

— Or quand on parvient à réunir l’oxygène au carbone, à les associer, à les mélanger d’une façon spéciale, ils se transforment aussitôt en une chose qui est...

— Qui est ?

— Qui est le feu.

— Ah ! dit Suzanne. Et comment obtient-on la réunion de cet oxygène avec ce carbone ?

— En élevant leur température, c’est-à-dire en les chauffant. Car tu pourrais laisser tout l’hiver des bûches dans ta cheminée sans que l’oxygène qui est là, autour d’elles, s’unisse au carbone qu’elles renferment et te fasse du feu, si tu n’as eu le soin d’élever leur température.

— Mais comment donc fait-on pour élever leur température ?

— Voyons ! Quand les bûches sont disposées dans la cheminée, n’as-tu pas vu en approcher une allumette enflammée ?

— Certainement !

— Que fait cette allumette ? Elle chauffe le carbone jusqu'à ce qu'il veuille bien prendre la peine de s'associer avec l'oxygène pour te donner du feu.

— Oui, dit Suzanne, mais d'où vient déjà le feu de cette allumette ?

A cette nouvelle question, si pleine de logique, M. de Beaucourt ne put s'empêcher d'échanger avec M^{me} de Sannois un regard qui faisait grandement l'éloge de leur petite fille.

— Ta demande est très juste, reprit Paul ; quelle est l'origine de ce premier feu ? Son origine est dans le phosphore qui se trouve au bout de l'allumette. Le phosphore est un corps dont le nom signifie porte-lumière. Tu vois qu'il est bien baptisé.

— Oh ! le phosphore, je connais cela, dit tranquillement Suzanne.

— Eh bien, dit Paul en souriant, puisque tu as l'honneur de connaître le phosphore, tu dois savoir qu'il suffit de le frotter légèrement pour qu'il s'enflamme, c'est-à-dire pour qu'il s'unisse — l'expression scientifique est : pour qu'il se combine — avec l'oxygène de l'air.

Ce serait en vain que tu frotterais tes bûches les unes contre les autres, elles ne s'échaufferaient pas assez pour atteindre la température qui est nécessaire à leur carbone afin qu'il puisse s'associer avec l'oxygène de l'air, tandis qu'en se servant du phosphore, il suffit pour cela d'un coup d'ongle.

— C'est un drôle de corps ! murmura Suzanne.

— Oui, mais il est bien commode, avoue-le, car maintenant tu as du feu, et tu sais comment ce feu s'est produit. M'as-tu compris ?

Suzanne avait soigneusement écouté son grand frère, cependant elle hésitait à répondre ; enfin elle inclina la tête :

— Oui, dit-elle.

— L'hésitation que Suzanne vient de faire paraître se conçoit, dit M^{me} de Sannois à son fils. Ces grands mots, ces combinaisons, les qualités de ces corps ne sont point choses aisées à comprendre, il faut l'avouer.

— Je l'avoue, ma chère mère, répondit gaiement Paul tout en se penchant vers sa petite sœur qui voulait l'embrasser, mais réellement je n'en suis pas la cause, ce n'est pas moi qui les ai inventés !



CHAPITRE XIX.

LA PRESSION DE L'AIR EXTÉRIEUR ET LA PRESSION DE M^{lle} « ÇA ME GÊNE ».

M. de Beaucourt se prit à sourire devant la très raisonnable excuse invoquée par Paul.

— Si Suzanne déclare qu'elle a compris, dit-il, c'est qu'elle a compris. N'est-il pas vrai, mademoiselle ?

— Mais oui, bon papa, et je n'attends plus qu'une chose, c'est qu'on m'explique la manœuvre des pompiers !

— C'est juste, répliqua Paul, j'allais oublier notre point de départ.

Pourquoi d'abord ces braves pompiers ont-ils mouillé le drap de toile qu'on leur a donné ? pour que l'eau bouche tous les interstices du tissu et empêche l'air de passer à travers, et aussi pour que cette humidité préserve le drap de prendre feu.

Une fois qu'il est tendu de tous les côtés devant la cheminée, ainsi que tu l'as vu faire, il sépare l'appartement, et l'air qui s'y trouve, de la cheminée et de son tuyau.

— C'est une cloison.

— Mais une cloison élastique, car le pompier a pu enfoncer le drap au milieu de la cheminée et l'en retirer rapidement.

— Oui, et c'est alors que le feu qui brûlait dans le tuyau est tombé. Mais pourquoi est-il tombé ?

— Parce que le pompier a, par son mouvement, fait le vide dans le tuyau de la cheminée.

— Le vide ? répéta Suzanne pour qui ce mot était encore « vide de sens » selon l'expression de M. de Beaucourt. Qu'est-ce que le vide ?

— N'as-tu pas quelquefois aspiré fortement dans un flacon ou dans un verre qui s'est aussitôt collé contre tes lèvres ?

— Oui.

— Eh bien, en aspirant ainsi, tu as fait, évidemment sans le savoir, le vide dans le flacon ou dans le verre.

— Comment cela ?

— En avalant, en aspirant l'air contenu dans le flacon, n'en as-tu pas vidé ce dernier ?

— C'est juste. J'ai vidé l'air du flacon. Mais pourquoi le flacon s'est-il collé à mes lèvres ?

— A cause de la pesanteur de l'air qui nous entoure.

— Ah ! dit franchement Suzanne, je n'y suis pas du tout ! L'air qui nous entoure a donc du poids ?

— Je crois bien, et beaucoup ! La couche d'air qui entoure la Terre, et que nous appelons atmosphère, est épaisse de quatre-vingts kilomètres, et elle pèse, sur ton petit corps, environ six mille kilogrammes.

— Que dis-tu ? s'écria M^{lle} Suzanne avec une mine fort inquiète. J'ai six mille kilos sur les épaules ? Comment se fait-il que je n'en sois pas écrasée ?

— Parce que ce n'est pas seulement sur tes épaules que tu supportes cette charge considérable, mais sur tout toi-même. Ton corps est pressé dans tous les sens, au dehors et au dedans, par ce même poids, et c'est la raison qui fait que tu ne t'aperçois pas de cette pression.

— Est-ce qu'il y a un motif pour que l'air nous presse aussi fort que ça ?

— Mais oui, car si, par malheur, il oubliait, pendant une seconde, de nous presser de cette façon-là, notre sang s'échapperait par tous les pores.

— Oh ! murmura Suzanne avec un étonnement où perçait une nuance d'incrédulité.

— Il est bien facile de t'en convaincre.

— Que faut-il faire ?

— Appuie tes lèvres sur le dos de ta main et aspire.

Suzanne, tout en regardant du coin de l'œil sa maman et son bon papa pour s'assurer qu'on ne se moquait point d'elle, exécuta la petite opération conseillée par son frère.

— La ! regarde à présent, dit Paul en lui prenant sa menotte, qui se détacha de ses lèvres avec un bruit sec. Que vois-tu ?

— Je vois un petit rond très rouge.

— Eh bien, cette rougeur est causée par le sang qui est venu à la surface de la peau. Car tu as agi comme avec le flacon dont nous parlions tout à l'heure. Quand tu as appliqué tes lèvres sur ta main, il y avait encore l'air de ta bouche qui exerçait sa pression sur la peau, mais quand tu as aspiré cet air, il s'en est allé dans tes poumons ; il n'y a plus eu d'air à la surface de ta main, et aussitôt le sang y est apparu. Si tu continuais à aspirer longuement et fortement à cette même place, tu pourrais y voir perler des gouttelettes de sang. Mais c'est une expérience inutile et dangereuse, se hâta d'ajouter Paul en voyant sa mignonne sœur s'apprêter à poursuivre l'opération.

Elle s'arrêta et dit :

— Alors j'ai fait le vide, moi ; mais le pompier comment a-t-il fait, lui ?

— Eh bien son drap, son fameux drap mouillé a fait pour ainsi dire l'office de tes lèvres. En se retirant du fond de la cheminée où il avait été enfoncé, il a aspiré l'air qui se trouvait dans le tuyau.

Un vide momentané s'est fait dans le tuyau, et l'air qui pèse là-haut, sur le toit, celui qui passe au-dessus de la cheminée, s'est précipité aussitôt dans ce tuyau pour remplir le vide qui venait d'avoir lieu.

En se précipitant ainsi brusquement, il a détaché et entraîné la suie qui brûlait dans le tuyau, et cette suie est venue tomber à la place du foyer où on l'a éteinte.

As-tu compris ?

— Presque ! dit Suzanne.

— Comment ? presque !

— Oui, j'ai bien compris que l'air de là-haut était aspiré dans le tuyau et détachait la suie, mais pourquoi est-il aspiré ?

— Oh ! pour le coup, s'écria M^{me} de Sannois, Suzanne en demande trop long !

— Mais non ! mais non ! répondit tranquillement M. de Beaucourt. Suzanne est dans son droit. Tant pis pour Paul !

Celui-ci regarda son grand-père avec des yeux souriants qui l'approuvaient, et il dit à Suzanne :

— Le poids de l'air lui permet et l'oblige même de s'introduire partout. Il y a de l'air, en effet, dans nous-mêmes, dans les plantes, dans la terre, dans tous les objets qui nous entourent. Or, quand on parvient à faire le vide, en d'autres termes, à enlever d'une certaine place l'air qui s'y trouvait, d'autre air accourt au galop le remplacer.

Si tu inspires dans un tube ouvert aux deux bouts, par exemple, tu fais le vide, mais tu ne t'en aperçois pas, parce qu'au fur et à mesure que tu avales l'air contenu dans ce tube, l'air extérieur s'y présente...

— Comme dans la cheminée, fit Suzanne pour montrer qu'elle comprenait.

— Parfaitement ! il s'y précipite et remplace l'air disparu. Pour te rendre compte que le vide s'opère, il faut prendre un tube fermé par un seul bout ou un flacon. Alors tu sens bien, quand tu as pleinement aspiré, qu'il n'y a plus d'air dans le flacon puisqu'il se colle à tes lèvres, et voici pourquoi il s'y colle.

— J'allais te le demander.

— Oh ! je m'en doute bien ! L'air extérieur exerce sa pression sur le flacon comme il l'exerce sur toute chose, mais il ne l'exerce naturellement que sur les parois extérieures de ce flacon. Avant que tu n'aies fait le vide, il y avait de l'air dans le flacon, et cet air intérieur exerçait aussi sa pression sur les parois intérieures. Le flacon étant soumis à deux pressions égales, ne se doutait probablement pas plus que nous qu'il était pressé.

Mais qu'une de ces pressions disparaisse, l'autre va aussitôt faire éprouver sa force.

En effet, tu inspires l'air intérieur du flacon, dès lors il n'y reste plus de pression, et instantanément celle de l'air extérieur se fait sentir. Le poids de cet air extérieur enveloppe le flacon et l'appuie contre tes lèvres. Il l'appuie, entends-tu bien, il l'appuie comme je le ferais avec ma main.

— Tiens, Zazanne, dit M. de Beaucourt en prenant la parole pour maintenir l'attention de sa petite-fille, je viens de trouver une comparaison qui te fera concevoir les deux pressions dont te parle ton frère.

Suppose que toi et ton amie M^{lle} « Ça me gêne » — je ne choisis pas la petite princesse Marmotte et pour cause — vous vous aperceviez que cette porte est ouverte. Il prend fantaisie à M^{lle} « Ça me gêne » de la fermer. Toi, tu as dans l'esprit de la laisser ouverte. Vous vous obstinez chacune dans

votre idée, et voici M^{lle} « Ça me gêne » qui va pour la pousser. Tu te mets aussitôt de l'autre côté et tu la pousse dans l'autre sens pour empêcher qu'elle ne se ferme. Vous êtes toutes deux de même force, vous exercez la même pression de chaque côté de la porte, qui ne bouge pas et qui ne semble pas s'apercevoir qu'elle est autant pressée.



Tout à coup tu te retires...

— Je fais le vide, hasarda Suzanne.

— Parfait ! s'écria le bon papa, tu te retires, ta pression n'existe plus, il ne reste que celle de M^{lle} « Ça me gêne » et la porte vient brusquement s'appliquer contre le mur et se fermer.

— Et c'est M^{lle} « Ça me gêne », s'écria Suzanne, qui a joué le rôle de l'air extérieur !

Il était évident, cette fois, que Suzanne de Sannois avait compris et les explications de son frère Paul et la comparaison de son bon papa.

Aussi fut-elle beaucoup et bien embrassée par l'un et par l'autre, et, sans l'oublier, par sa chère petite mère.





CHAPITRE XX.

DE MARSEILLE A PARIS. — LE TÉLEGRAMME ET L'ÉLECTRICITÉ.



Le 15 février, Suzanne entrant, au matin, dans la chambre de sa mère, y trouva réunis son bon papa et son grand frère.

Tous les yeux qui se tournèrent du côté de Suzanne étaient clairs de joie. Chacun semblait heureux.

Il était évident qu'une bonne nouvelle était arrivée. On regardait Suzanne, et on attendait qu'elle parlât. On voulait lui laisser deviner le motif de cette joie commune.

Suzanne, avant de parler, réfléchit une minute. Qu'est-ce qui pouvait causer un bonheur si apparent ? Le retour de M. de Sannois. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Aussi, ouvrant ses grands yeux et s'approchant rapidement de sa mère :

— Papa est arrivé ? s'écria-t-elle.

— Non, mon enfant, répondit avec un doux sourire M^{me} de Sannois, ton père n'est pas encore arrivé, mais il est en France, et ce soir...

— Il sera ici ?

— Oui.

— Oh ! quel bonheur ! dit Suzanne.

— Tiens ! lis ce télégramme que j'ai reçu hier soir à minuit, alors que tu dormais depuis longtemps.

Suzanne lut ceci :

« Paris de Marseille 525 19 14/2 9-50 SR.

« Je prends express de 10 h. Serai à Paris demain 5 h. 40 soir.

« DE SANNOIS. »

— Papa sera à Paris à cinq heures quarante ! s'écria Suzanne, nous irons le chercher à la gare, n'est-ce pas, petite mère ?

— Assurément !

M^{me} de Sannois quitta sa petite fille sur ce mot afin de préparer tout ce qui était nécessaire au chef de la famille, et Paul s'en alla expédier ses travaux en passant par la demeure de M^{me} de Montlaur et de M^{lle} Thérèse, auxquelles il annonça le retour de son père, retour qui était impatientement attendu pour la grande raison que l'on sait. Suzanne était donc restée seule avec son bon papa.

Elle tenait toujours entre ses doigts le morceau de papier bleu que sa mère lui avait confié, et qui n'était autre que le télégramme de M. de Sannois.

Elle le regardait, le tournait, le retournait, le relisait, et enfin elle finit par dire :

— A quelle heure, bon papa, est-il arrivé, ce télégramme ?

— A minuit.

— Et il est parti de Marseille ?

— Dix minutes avant que ton père ne prenne le train de dix heures ; à neuf heures cinquante minutes, comme tu peux le voir indiqué sur le papier.

Suzanne calcula sur ses doigts :

— Alors il a mis deux heures dix minutes à venir ici ?

— Précisément.

— Et petit père, combien de temps mettra-t-il ?

— Il arrive à cinq heures quarante minutes en étant parti à dix heures. Il restera donc en chemin dix-sept heures quarante minutes.

— C'est bien long !

— Mais la distance qui sépare Marseille de Paris est grande aussi. Songe qu'il faut compter huit cent soixante-trois kilomètres.

— Huit cent soixante-trois kilomètres, répéta Suzanne avec une petite moue assez dédaigneuse.

Qu'était-ce, en effet, que cette distance pour Suzanne qui venait d'apprendre celle du Soleil et des planètes ?

Elle garda quelque temps le silence, puis elle dit :

— C'est par le télégraphe qu'est venue cette nouvelle ?

— Oui.

— Eh bien, pourquoi petit père n'est-il pas venu aussi par le télégraphe ?

M. de Beaucourt sourit à ce nouveau pourquoi qui se présentait cependant d'une façon logique sur les lèvres de Suzanne.

— C'est, dit-il, qu'on n'a pas encore trouvé le moyen de voyager par l'électricité. Jusqu'ici nous devons nous contenter de voyager par la vapeur.

— Quel dommage ! dit Suzanne. Et le trouvera-t-on, ce moyen-là ?

— Cela n'est pas impossible.

— Mais qu'est-ce donc que cette électricité qui peut si rapidement envoyer un morceau de papier et qui ne peut pas nous envoyer petit père ?

Et M^{lle} de Sannois semblait penser, en disant cela, que l'électricité n'était pas bien forte.

— Oh ! tu commets une erreur grave, ma petite Zazanne, s'écria M. de Beaucourt, l'électricité n'a pas envoyé du tout ce morceau de papier, ce télégramme.

— Ah ! bah !

— Télégramme signifie : écriture qui vient de loin, et c'est l'écriture seule qui vient, ce n'est pas le papier. Sans cela nous n'enverrions pas nos lettres par la poste, mais par le télégraphe puisque ce dernier est plus rapide. Le télégramme, c'est une communication transmise à l'aide du télégraphe.



— Et télégraphe, cela veut dire ?

— Télégraphe est tiré, comme télégramme, de deux mots grecs ; il signifie : écrire loin.

— Oui, écrire loin au moyen de l'électricité. Mais qu'est-ce que c'est donc que l'électricité ?

— L'électricité est une des forces de la nature, mais cette force n'est encore connue que par ses effets. Les éclairs, la foudre, le tonnerre sont de ces effets-là. Tiens ! tu sais ce que c'est qu'un aimant ?

— Oh ! oui, c'est un morceau de fer qui jouit de la singulière propriété d'attirer du fer. Tu m'as donné toi-même, bon papa, des petits poissons japonais, en fer, que je pêchais dans une coupe pleine d'eau avec une petite ligne, tu t'en souviens ? Et tu m'as même dit que c'était un des passe-temps favoris des petites demoiselles japonaises de mon âge.

— Parfaitement, et l'hameçon de cette ligne était un aimant.

— Sans doute !

— Mais il n'y a pas que cette espèce de fer qui ait la faculté d'attirer à lui certaines choses. La plupart des corps peuvent agir de même sous certaines

influences, et le premier où on a remarqué cette propriété c'était l'ambre.

— L'ambre ?

— Cette matière jaune qui sert de porte-cigares à ton frère.

— Ah ! attends, bon papa, attends !

Et Suzanne, laissant son grand-père fort surpris de ce départ soudain, courut au cabinet de travail de son frère. Elle aperçut tout de suite sur le bureau ce qu'elle voulait, car elle revint aussitôt en montrant à M. de Beaucourt le bout d'ambre dans lequel Paul fumait ses cigares.



— L'ambre, dit alors le grand-père, devient un aimant sous l'influence du frottement ainsi que je vais te le montrer. Déchire sur la table de très petits morceaux de papier.

Suzanne obéit. M. de Beaucourt frotta vivement sur la manche de sa redingote le bout d'ambre, qu'il approcha ensuite des petits morceaux de papier.

Ceux-ci vinrent aussitôt, attirés comme des papillons par la lumière, se fixer à sa surface.

— Tu viens d'assister, dit M. de Beaucourt à sa petite-fille, à un phénomène d'électricité.

— Électricité ! répéta Suzanne, tu m'as appris ce que voulaient dire télégramme et télégraphe, et tu ne m'as pas dit d'où venait le mot électricité.

— Ta question tombe à propos, car ce nom vient justement de ce bout d'ambre.

— Comment cela ?

— Le premier qui découvrit cette propriété de l'ambre était un habitant de la Grèce qui vivait il y a plus de deux mille ans. Or, l'ambre, dans sa langue, s'appelait électron ; d'électron nous avons fait...

— Électricité !

— Parfaitement.

— Mais, reprit notre petite curieuse de Suzanne, tout cela ne m'enseigne pas comment le télégraphe peut envoyer un télégramme.

— Vous êtes bien impatiente, mademoiselle, dit en souriant le bon papa ; modérez-vous, nous touchons au but.

— Bien ! j'attends.

— Si j'entrais dans les mille détails du mécanisme du télégraphe, tu n'y comprendrais rien...

— Oh ! fit Suzanne avec un petit accent humilié.

— Je suis fâché de te le répéter, ma chère mignonne, tu n'y comprendrais rien ; mais rassure-toi, tu ne serais pas la seule personne dans ce cas. Les appareils télégraphiques sont nombreux et de différents genres ; et encore les perfectionne-t-on tous les jours. Aussi vais-je tout bonnement t'expliquer en quelques mots le principe du télégraphe, et tu vas avoir la preuve que ce principe est, comme celui de toutes les grandes inventions modernes, moins compliqué qu'il n'en a l'air.

Peux-tu maintenant supposer qu'il y ait à Marseille un aimant d'une force si considérable qu'il puisse attirer un morceau de fer qui se trouve à Paris ?

— Oui, dit Suzanne en inclinant la tête pour montrer que cette supposition ne lui paraissait pas trop invraisemblable.

— Bien ! nous avons donc cet aimant à Marseille. Suppose à présent que le morceau de fer qu'il s'agit d'attirer et qui est à Paris, soit une grande aiguille placée au milieu d'un cadran. Sur ce cadran, à la place des heures d'une horloge, mets les vingt-cinq lettres de l'alphabet.

— Je suppose toujours.

— Eh bien, continue à supposer que ton petit père veuille te dire « bonjour » de Marseille. Que fait-il ? Il fait, à l'aide d'un mécanisme spécial, diriger l'aimant qu'il a à sa disposition de manière à attirer l'aiguille, qui est à Paris, sur la lettre B. Un employé suit le mouvement de l'aiguille, et quand il la voit venir se fixer sur le B, il écrit cette lettre sur un papier. Nous avons donc déjà le commencement du mot. Ensuite ton père fait diriger l'aimant vers la lettre o, où l'aiguille se trouve aussitôt attirée.

— L'employé écrit cet o à côté du B, et papa continue à faire diriger l'aiguille sur les lettres N|J|O|U|R, ce qui fait « bonjour ! » s'écria M^{lle} Suzanne.

— Allons ! ça n'est pas mal ! dit M. de Beaucourt très content.

— Et dans deux heures j'aurais reçu le bonjour de petit père ?

— Remarque que ces deux heures ne sont prises que par les employés de Marseille et de Paris pour transmettre, recevoir et t'apporter le télégramme, car la rapidité de l'électricité est telle qu'à peine une lettre est-elle désignée à Marseille qu'elle est enregistrée ici. C'est instantané ! On peut dire que l'électricité ne connaît pas la distance. Elle ferait aussi vite le tour du monde qu'elle irait de cette pièce dans ta chambre.

— Oh ! dit Suzanne très étonnée. Puis elle ajouta : — Mais l'aimant qui est à Marseille, il faut qu'il soit très fort et bien grand pour pouvoir faire remuer du fer qui se trouve à Paris ?

— Aussi n'est-ce pas un aimant tel que tu le conçois, mais une machine à électricité que les hommes ont inventée et qui est bien plus puissante que tous les aimants du monde. Cette machine se nomme une pile électrique.

— Il y a encore quelque chose que je ne comprends pas, dit Suzanne en fronçant les sourcils. Comment cet aimant ou cette pile n'attire-t-il que l'aiguille en question ? Il me semble qu'il devrait attirer aussi tous les morceaux de fer qu'il rencontre sur son chemin ?

— Il n'attire que cette aiguille parce qu'il n'est dirigé que sur cette aiguille.

— Comment cela se peut-il faire ?

— Cette force qui lui permet d'attirer, et qu'on nomme le courant électrique, est dirigée dans un fil de cuivre dont elle ne peut s'écarter, et qui arrive tout droit à Paris.

— Un fil de cuivre long de huit cent soixante-trois kilomètres ! s'écria Suzanne, qui se rappelait la distance de Marseille à Paris.

— Oui, mais il se compose de plusieurs fils soudés les uns aux autres.

— Où est-il ce fil ?

— N'as-tu pas vu le long des chemins de fer ces fils qui se suivent dans toute leur étendue et qui sont supportés par des poteaux de distance en distance ?

— Oui.

— Ce sont les fils télégraphiques. Tu en vois à Paris de tous côtés qui passent par-dessus les maisons. Il y en a sous terre également.

— Ah ! c'est par ceux-là que ma petite amie Adèle de Sucy m'a envoyé l'autre jour un télégramme pour me prévenir qu'elle ne pouvait pas venir dîner avec moi...

Tout à coup Suzanne s'interrompt, donnant les marques d'une vive contrariété.

— Ah ! bon papa ! dit-elle, décidément je n'ai pas compris !

— Qui te fait croire ?...

— Le télégramme de la petite princesse Marmotte était écrit de sa main, j'ai reconnu son écriture. Or, papa n'a pas pu écrire de sa main pourtant ! Tu vois, je n'y suis plus du tout !

— Console-toi, ma chère Zazanne, reprit doucement M. de Beaucourt, heureux en lui-même de cette marque de contrariété de sa petite-fille, qui prouvait combien son petit cerveau était logique dans ses déductions ; rassure-toi ! c'est bien ton amie qui a écrit son télégramme, seulement il n'est pas venu par le télégraphe, celui-là, mais par les tubes atmosphériques, tubes qui sillonnent les dessous de Paris. Son télégramme a été enfermé avec d'autres dans une boîte qu'on a mise à l'entrée du tube qui devait l'amener ici, puis une machine spéciale a fait le vide et...

— La boîte a été aspirée ! Cette fois, j'ai compris, bon papa !





CHAPITRE XXI.

LA VAPEUR EN PRISON.

Tout le reste de la journée, Suzanne fut si impatiente d'aller attendre son petit père à la gare que M^{me} de Sannois dut donner l'ordre d'atteler bien avant l'heure fixée pour l'arrivée du train.

M^{me} de Sannois et son fils, M. de Beaucourt et sa petite-fille arrivèrent donc à la gare de Lyon beaucoup plus tôt qu'il n'était nécessaire.

Mais Suzanne avait si peur de manquer son père !

Paul obtint l'autorisation de passer sur le quai de la gare, d'où l'on pourrait voir arriver le train de Marseille. On serait ainsi à même d'embrasser M. de Sannois à la sortie du wagon.

Suzanne, une fois arrivée sur le quai, ouvrit de grands yeux devant les locomotives qui allaient et venaient, devant les wagons qu'on poussait, qu'on faisait tourner, qu'on enchaînait les uns aux autres ou qu'on garait. Les sifflements aigus d'une locomotive qui faisait une manœuvre forcèrent Suzanne à se boucher les oreilles, et le bruit qu'elle fit en passant, le courant d'air qu'elle établit, obligèrent M^{lle} de Sannois à se reculer, assez peu rassurée.

Suzanne avait été souvent en chemin de fer, mais elle était montée dans les wagons sans même regarder la locomotive. Maintenant elle voyait cette puissante machine, elle l'examinait, la considérait et se demandait comment elle pouvait marcher toute seule d'abord, et entraîner ensuite de nombreux wagons avec elle.

Elle leva les yeux sur son grand frère, mais celui-ci regardait au loin et il ne fit pas attention à sa sœur.

Alors Suzanne pensa à avoir recours à sa mère. Celle-ci était dans la fièvre de l'attente, un peu émue, un peu inquiète, et Suzanne pensa qu'il ne fallait pas la troubler.

Restait le bon papa. Ce dernier, plus aguerri aux émotions, s'était approché d'une locomotive en repos qui stationnait au bout du quai. C'était une machine nouvellement construite, et M. de Beaucourt l'étudiait avec intérêt.

Suzanne, voyant qu'elle ne pouvait compter ni sur sa maman ni sur son frère pour répondre à la question qui lui trottait par la cervelle, s'avança vers son bon papa. Elle mit sa menotte dans la main de M. de Beaucourt, et celui-ci la serra d'un mouvement naturel sans se déranger, sachant bien à quelle menotte il avait affaire.

Mais ce n'était pas ce que Suzanne désirait. Elle attendit quelques instants, puis elle s'appuya assez fortement sur la main de son bon papa pour que celui-ci, sentant l'impulsion qu'on lui transmettait, se retournât vers sa petite-fille.

— Que veux-tu donc ? lui dit-il.

— Ça, dit Suzanne, c'est une locomotive, n'est-ce pas ?

— Oui.

— C'est ça qui traîne les wagons ?

— Oui, répondit brièvement M. de Beaucourt qui continuait à examiner le mécanisme de la nouvelle machine.

— Une locomotive, ça marche tout seul ?

— Oui, dit encore M. de Beaucourt.

Alors Suzanne en arrivant à son but :

— Pourquoi ? dit-elle.

— Ah ! bon ! murmura le grand-père, voilà encore une question. Que demandes-tu, voyons !

— Je demande pourquoi une locomotive marche toute seule.

— Cette fois, je trouve ta demande singulière. Elle marche toute seule parce qu'elle marche toute seule. Est-ce qu'un cheval ne marche pas tout seul ?

— Ah ! oui, mais un cheval c'est vivant, tandis qu'une locomotive...

— Allons ! je vois bien qu'il faut encore que je te réponde ! dit en riant le grand-père.

— Certainement, bon papa, certainement !

— Eh bien, la locomotive marche toute seule, comme tu le dis, parce qu'elle renferme de la vapeur.

— Ah ! dit Suzanne à qui cette réponse ne suffisait pas. Que fait donc la vapeur qui est enfermée dans la locomotive ?

— Elle fait tourner ses roues, et, dame ! une fois que les roues tournent la locomotive marche. Cela se comprend !

— Oui, cela se comprend pour toi ! mais ce que ne comprend pas ta petite-fille, dit Suzanne, très câline, à son grand-père, c'est pourquoi la vapeur fait tourner les roues ?

— Il faut toujours faire vos volontés, mademoiselle, et toujours répondre à vos questions ! dit le grand-père en soupirant, comme si la tâche que Suzanne lui imposait lui était fort désagréable, mais, au fond de lui-même, très heureux de satisfaire à la curiosité de sa mignonne petite-fille.

— Dis, bon papa, dis donc ! reprit Suzanne sur laquelle ces sortes de soupirs ne faisaient plus, il faut l'avouer, un bien grand effet.

Elle ajouta pour décider tout à fait son bon papa :

— La vapeur fait tourner les roues, mais elle a donc de la force, la vapeur ?

— Une force considérable !

— Comment cela peut-il être ?

— Quand nous avons parlé des nuages, te rappelles-tu que j'ai commencé par te demander si tu avais vu de l'eau sur le feu ?

— Oui, bon papa, et tu es parti de là pour me faire remarquer les vapeurs qui s'en échappaient.

— Justement. Tu as dû voir alors quelquefois le couvercle de la bouillotte se soulever à plusieurs reprises lorsque l'eau se mettait à bouillir, c'est-à-dire lorsqu'elle donnait de la vapeur ?

— Oui, le couvercle avait l'air d'être poussé, mais il retombait tout de suite.

— Eh bien, par quoi pouvait-il être poussé, ce couvercle ? J'attends que tu le dises toi-même.

Suzanne réfléchit quelques secondes.

— Dame ! par la vapeur qui s'échappait de l'eau et qui voulait monter.

— Assurément par la vapeur, et tu vois bien que si la vapeur soulève le couvercle c'est qu'elle a de la force.

— Oh ! mais, entre soulever le couvercle d'une bouillotte et faire tourner des roues aussi lourdes que celles d'une locomotive, il y a une grande différence.

— Je te l'accorde, mais si la petite quantité de vapeur qui s'élève de la bouillotte possède déjà une petite force, pourquoi une grande quantité de vapeur ne jouirait-elle pas d'une grande force ?

— Je n'avais pas pensé à cela ! s'écria naïvement M^{lle} Suzanne. Alors dans une locomotive, il y a beaucoup, beaucoup de vapeur d'eau. Eh bien, explique-moi comment c'est fait, une locomotive ?

— Oh ! non ! voilà qui serait trop long, et, malgré ton intelligence, tu n'y comprendrais pas grand' chose si je voulais entrer dans les détails.

— Eh bien, n'entre pas dans les détails, répondit Suzanne sans se déconcerter.

M. de Beaucourt ne put s'empêcher de sourire à cette réponse.

— Tu y tiens absolument ? demanda-t-il à sa petite-fille.

— Oui, grand-père, répondit Suzanne avec décision.

Alors M. de Beaucourt montrant à sa petite Zazanne la locomotive qu'il était en train d'examiner :

— Que faut-il pour produire de la vapeur ? dit-il.

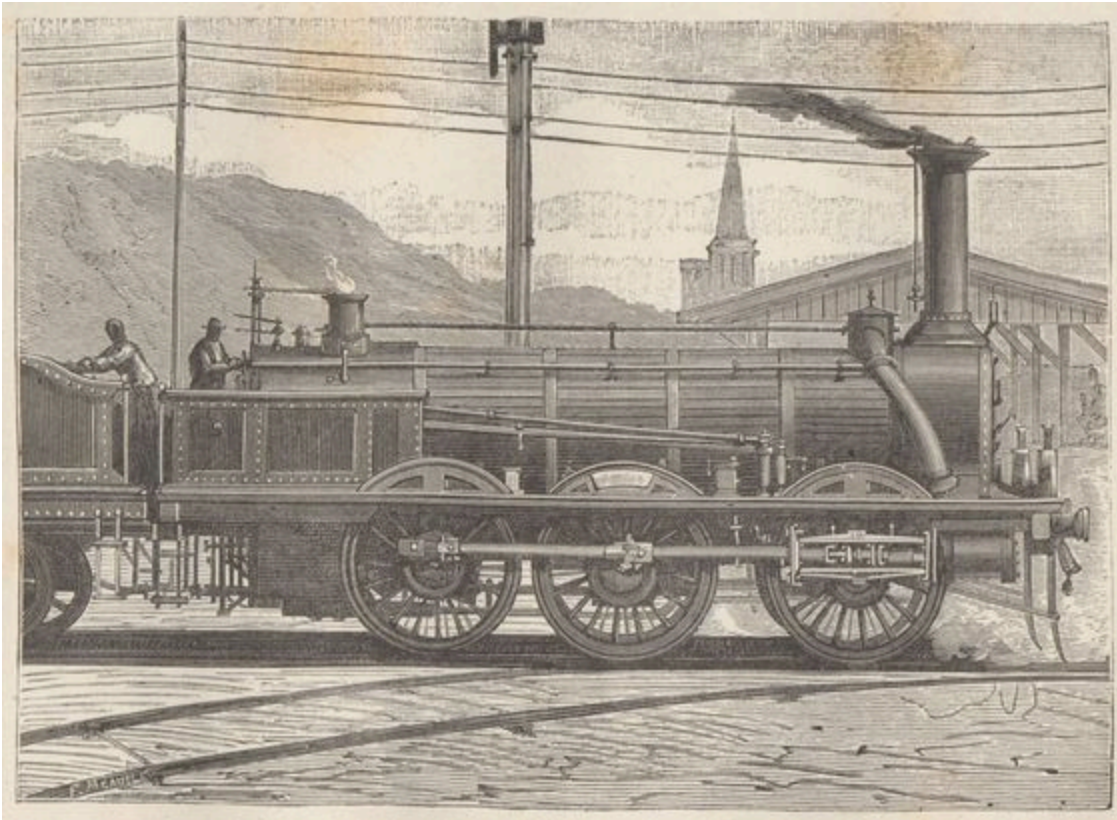
— De l'eau et du feu.

— J'ai donc à t'indiquer, d'abord, où on met l'eau et où on fait le feu dans la locomotive. On met l'eau dans ce gros corps cylindrique que tu as devant les yeux et qui forme la masse de la machine. Ce gros corps cylindrique, c'est la bouillotte, une immense bouillotte. Le feu se fait à l'arrière, dans un large fourneau placé au bas de cette partie qui se termine en dôme, et devant laquelle se tiennent le chauffeur, c'est-à-dire l'homme chargé de mettre du charbon de terre dans le fourneau pour que le feu ne s'éteigne pas en route, et le mécanicien, qui est chargé de régler la marche de la locomotive.

Nous avons donc déjà l'eau et le feu. Le feu du fourneau chauffant l'eau de la bouillotte va la forcer à émettre de la vapeur...

— Et la vapeur poussera un couvercle ? dit Suzanne en interrompant son grand-père.

— Non, elle poussera quelque chose, mais ce ne sera pas un couvercle. Si elle soulevait un couvercle elle s'échapperait comme la vapeur de notre bouillotte, et ne servirait à rien ; ce serait de la vapeur perdue, tandis qu'au contraire il faut qu'elle soit utile.



— Que poussera-t-elle donc ?

— Écoute-moi et tu le sauras. Assurément elle ne demanderait qu'à soulever le couvercle dont tu parlais tout à l'heure, et à monter dans l'air, mais on ne lui permet pas de prendre ainsi la liberté. Elle est pour le moment emprisonnée dans cette immense et solide bouillotte, aussi cherche-t-elle, comme tous les prisonniers, une issue pour s'évader. Elle se jette contre les murs de sa prison. Elle voudrait les démolir, les briser, les renverser afin de prendre la fuite. Heureusement les murs de la prison, c'est à-dire les parois de la bouillotte, sont solides et ils résistent. Enfin elle découvre une issue dans un tube qui se trouve en avant, là, juste sous le tuyau de la cheminée. Elle se précipite dans ce tube. Elle croit trouver, au

bout, le grand air et la liberté. Elle n'est pas au terme de ses peines. En effet, à l'extrémité de ce tube que rencontre-t-elle ?

— Un gardien qui l'empêche de sortir ! dit Suzanne, qui suivait la comparaison de son bon papa.

— C'est presque cela ! Elle rencontre ce gros tuyau court que tu vois distinctement ici, au bas de la cheminée et à la hauteur des roues.

Naturellement elle se jette dans ce tuyau, espérant être bientôt libre, mais...

— Il y a encore un obstacle ! s'écria Suzanne ; eh bien, on lui fait chèrement payer sa liberté, à cette pauvre vapeur !

— Tu as prononcé le mot juste. On lui fait payer sa liberté avant de la lui rendre. Ainsi, au milieu du tuyau que tu as sous les yeux, elle vient se heurter contre une petite pièce de fonte qu'on appelle le piston.

— Le piston ? qu'est-ce que c'est ?

— Je ne vais pas t'en donner la définition ; je me contenterai de reprendre ma première comparaison, et je te prierai de considérer, cette fois, le piston comme le couvercle de la bouillotte.

Voilà donc notre vapeur devant un couvercle. Que va-t-elle faire ?

— Le pousser probablement.

— Eh ! sans doute. Et, comme ce couvercle est relié par un mécanisme aux roues de la locomotive, en poussant le couvercle...

— Elle pousse les roues ! tu l'avais bien dit, grand-père ! s'écria Suzanne toute contente.

Puis elle ajouta :

— Et après ?

— Quoi ?

— La pauvre vapeur, que devient-elle ?

— On lui donne la liberté.

— Et elle l'a bien gagnée !

— Lorsqu'elle a poussé le couvercle, c'est-à-dire le piston, on la laisse revenir dans le tuyau de cette cheminée, d'où elle se hâte de s'échapper, comme tu as pu le voir. Je ne t'expliquerai point par quel ingénieux système on parvient à envoyer la vapeur tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche du piston afin de lui permettre de faire tourner les roues, ni de quelle façon chaque détail du mécanisme est admirablement réglé. Il te suffit d'être convaincue que la vapeur fait tourner les roues ; et, dame ! quand les roues

tournent, la locomotive s'élance dans l'espace, entraînant derrière elle les lourds wagons qui lui sont confiés.

A ce moment, M^{me} de Sannois, au bras de son fils, s'avancait rapidement vers M. de Beaucourt et Suzanne :

— Le train de Marseille est signalé ! dit-elle très émue.

Ils revinrent, tous les quatre, vers le milieu du quai et attendirent, silencieux.

Et bientôt on vit apparaître au loin, au milieu de la fumée, avec des sifflements sonores, le train qui ramenait à sa famille le capitaine de vaisseau, M. de Sannois.





CHAPITRE XXII.

LE RETOUR DE M. DE SANOIS.

Au moment où le train s'arrêta, une profonde émotion envahit les quatre personnes qui attendaient sur le quai de la gare.

Si un retard soudain avait empêché M. de Sannois de quitter Marseille ? Si la longue absence du chef de la famille allait encore s'augmenter de quelques jours, quelle déception pour tout le monde !

Déjà quelques portières s'ouvraient, et des voyageurs, debout sur les premières marches, retiraient des wagons leurs couvertures de voyage, leurs sacs, leurs valises.

M. de Sannois ne paraissait pas encore.

Ce furent les yeux perçants de Suzanne qui l'aperçurent les premiers.

— Voici papa ! s'écria-t-elle avec un accent si plein de joie que des voyageurs se retournèrent pour regarder cette charmante petite fille.

Mais Suzanne s'était déjà échappée des mains de sa maman et était allée se jeter au cou de son père, qui l'embrassait en tremblant de bonheur.

— Mon enfant ! murmurait-il, ma Suzanne ! comme te voilà grande et belle !

Et, tout en tenant sa fillette dans ses bras, M. de Sannois embrassait sa femme, son fils et M. de Beaucourt.

Les bagages furent transportés dans un omnibus qui suivit la voiture où prirent place ces quatre personnes.

Le trajet fut silencieux.

Le capitaine de vaisseau regardait les êtres chers dont il avait été si longtemps séparé. Ses yeux disaient la joie qu'il éprouvait, ses lèvres ne trouvaient pas d'expression pour la dépeindre.

Ce fut un soir de fête à l'hôtel du parc Monceaux.

Les amis de M. de Sannois, qui avaient appris son arrivée, vinrent tour à tour lui serrer la main et le féliciter de son heureux voyage.

Ces démonstrations amicales contrariaient cependant M^{lle} Suzanne, qui eût voulu avoir son petit père pour elle toute seule. Elle faisait une moue assez significative pour que M. de Sannois s'en aperçût et en comprît le sens.

Il lui fit signe d'approcher et lui dit tout bas :

— Demain, je ferai consigner ma porte et nous passerons la soirée entre nous. Est-ce cela que tu voulais ?

— Oui, papa, répondit Suzanne, c'est cela !

M. de Sannois tint parole à sa petite fille, et, le lendemain après dîner, il donna l'ordre aux domestiques de ne recevoir personne, et il s'installa, dans le grand salon, au milieu de toute sa famille.

M^{me} de Sannois interrogea longuement son mari sur les péripéties de sa mission et sur les difficultés de son voyage. M. de Beaucourt et Paul lui posèrent aussi de nombreuses questions auxquelles M. de Sannois répondit avec des détails circonstanciés qui intéressaient sans doute vivement M^{lle} Suzanne, car elle se contenta d'écouter sans interrompre.

Quand M. de Sannois eut fini de satisfaire à la curiosité des siens, il s'écria :

— Mais si vous me parliez un peu de vous à présent ? Il me semble que votre tour est venu de me renseigner sur votre compte ! Je sais déjà, d'ailleurs, beaucoup de choses. Ainsi, je n'ignore pas que M^{lle} Suzanne tourmente bien souvent son bon papa et son frère pour obtenir des « parce que » à ses « pourquoi ». En cela elle n'a pas changé, et j'en suis, du reste, bien heureux. Puisqu'elle n'a qu'à se donner la peine de demander pour savoir, elle apprendra tout ce qu'il faut connaître, sans difficulté comme sans ennui.

Quant à toi, mon cher Paul, je sais que tu travailles toujours assidûment et que tes chefs sont fort contents de toi. Je suis certain que tu auras un avancement rapide, et je n'ai point d'inquiétude sur ton avenir de ce côté-là

; mais, sur ta vie privée, il est bien des détails qui m'échappent, et, si j'en crois les dernières lettres que j'ai reçues de toi, tu dois avoir quelque chose de sérieux à m'apprendre, n'est-il pas vrai ?

A ces paroles, Paul sentit un courant d'émotion l'agiter.

Il lui fallait parler du projet qu'il caressait depuis si longtemps : de son mariage avec M^{lle} Thérèse de Montlaur.

Mais, à ce moment, la fameuse phrase du post-scriptum se présentait à ses yeux comme un obstacle plus menaçant aujourd'hui que jadis.

Il se rappelait l'importance que son père attachait à savoir si M^{lle} de Montlaur appartenait à une famille de même nom dont un des membres était enseigne de vaisseau en 1855.

Les renseignements qu'il avait pris alors et qu'il n'avait pu encore transmettre à M. de Sannois l'avaient alors rassuré.

Maintenant il doutait de leur efficacité, et, sans comprendre pourquoi, un vague sentiment de crainte l'enveloppait.

— Eh bien, dit M. de Sannois avec un doux sourire, tu ne me réponds pas ? Tu as cependant bien deviné ce que je voulais dire, j'en suis certain !

— Oui, mon père, dit enfin Paul en faisant un effort sur lui-même, oui, je t'ai compris.

Et il ajouta :

— L'été dernier, ma mère a rencontré sur la plage de Dieppe une de ses anciennes amies avec laquelle elle a renoué connaissance. C'est une femme charmante qui a pour fille...

— Mon amie Thérèse ! s'écria Suzanne.

— Ah ! c'est ton amie ? dit M. de Sannois.

— Et ma grande amie !

— M^{me} de Montlaur est veuve, reprit Paul ; mais tout à coup il s'arrêta.

Au nom de Montlaur, M. de Sannois avait pâli.

Puis il avait passé la main sur son front comme pour en écarter un souvenir terrible.

Chacun avait les yeux fixés sur M. de Sannois.

On se demandait quelle redoutable signification pouvaient avoir cette pâleur et ce geste.

— Continue, dit M. de Beaucourt après un instant de silence pénible.

— Je n'ai pu voir M^{lle} Thérèse, reprit Paul, sans ressentir pour elle une affection profonde que mon grand-père et ma mère ont, du reste, approuvée.

M^{me} de Montlaur et ma mère ont déjà esquissé le projet d'un mariage que je désire vivement et que, je l'espère, M^{lle} de Montlaur ne repoussera pas.

— Je crois bien ! murmura Suzanne, qui savait à quoi s'en tenir sur les idées de sa grande amie.

M. de Sannois s'était levé et marchait dans le salon, la tête baissée, en proie à de sombres pensées.

Paul, douloureusement ému, prévoyant une catastrophe irréparable, n'osait reprendre la parole.

Il attendait que des lèvres de son père sortît un mot d'espoir.

M. de Sannois s'arrêta enfin.

Puis il s'approcha de son fils.

— Mon cher enfant, dit-il, je vais peut-être te faire une grande joie ou une grande peine. Avant que je parle, donne-moi des renseignements plus complets sur cette famille de Montlaur. Te rappelles-tu ceux que je t'avais demandés dans ma lettre dernière ? Réponds-moi.

— Oui, mon père, dit Paul ; tu voulais savoir si cette famille avait eu un de ses membres enseigne de vaisseau en 1855.

— Eh bien ? dit vivement M. de Sannois.

— M^{me} de Montlaur, qui est veuve comme tu le sais, m'a appris que son mari avait eu, en effet, un frère qu'elle n'a jamais connu...

— Et ce frère, il était ?...

— Enseigne de vaisseau à l'époque désignée.

M. de Sannois tomba plutôt qu'il ne s'assit dans un fauteuil ; il cherchait à dissimuler le frisson qui parcourait son corps.

Au bout de quelques instants, cherchant à reprendre courage, il murmura :

— Son nom ? sais-tu son nom ?...

— Il s'appelait Pierre de Montlaur.

— C'est lui ! c'est bien lui ! dit M. de Sannois accablé.

Les assistants de cette scène pénible restaient immobiles, pénétrés, sans en soupçonner la cause, de la grandeur du chagrin de l'honnête homme qu'ils avaient devant eux.

M. de Sannois reprit la parole, et, d'une voix tremblante, il demanda :

— Et... qu'est-il... devenu ?...

— Pierre de Montlaur, répondit Paul d'un ton grave et profondément triste, sentant que son dernier espoir allait s'échapper, Pierre de Montlaur est mort pendant la guerre de Crimée.

— Oui... murmura M. de Sannois ; oui... c'est bien cela !... en 1855 !... Quelle fatalité !...

Et, sans plus parler, il resta longtemps les regards fixés à terre, absorbé dans de mystérieux souvenirs.

Quand cet homme énergique, ce marin qui avait cent fois vu la mort en face, releva les yeux, ils étaient pleins de larmes.

Il alla vers Paul, lui prit les mains et, dans une étreinte d'une affection profonde, il lui dit :

— Mon pauvre enfant ! mon pauvre enfant ! ce mariage est impossible !...

Hélas ! Paul ne s'attendait que trop à cette terrible réponse, mais il comprit qu'en laissant éclater sa douleur il aggraverait encore celle de son père.

Il fit appel à toutes ses forces, et, après avoir répondu respectueusement à l'étreinte paternelle, il sortit pour aller donner libre cours à son immense affliction.

M. de Sannois s'était remis à marcher, sans même voir ceux qui l'entouraient encore.

Un bruit de sanglots étouffés parvint pourtant à ses oreilles et le tira de ses réflexions.

Suzanne, réfugiée, serrée, enfouie dans les bras de sa mère, pleurait à chaudes larmes.

La pauvre petite avait entendu, avait compris, et son cœur partageait la douleur commune.

M. de Sannois eut un geste désolé.

— Comment ! dit-il, Suzanne était là ? A quoi ai-je songé en parlant ainsi devant elle ?... Ma chère Suzanne, ajouta-t-il en venant essuyer les yeux de sa fille, console-toi, et ne pleure pas ainsi ; j'ai déjà bien assez de peine pour ma part !...

M^{lle} Suzanne, quoiqu'elle eût encore le cœur bien gros, avait bien envie de demander :

« Mais pourquoi donc as-tu de la peine ?... »

Elle n'osa pas, et elle se laissa conduire à sa chambre à coucher par sa petite mère.

Au moment où M^{me} de Sannois allait s'éloigner, M. de Sannois lui dit à voix basse :

— Reviens ici, ma chère femme, j'ai de graves choses à t'apprendre, à toi et à M. de Beaucourt.

M. de Sannois était donc décidé à donner à sa femme et à son beau-père la clef de ce douloureux mystère.





CHAPITRE XXIII.

LE MYSTÈRE.

Lorsque la mère de Suzanne fut rentrée dans le salon, M. de Sannois se recueillit quelques instants, et prit enfin la parole en ces termes :

— La scène presque tragique qui vient de se passer devant toi, ma chère femme, et devant vous, mon cher monsieur de Beaucourt, a dû vous causer un bien triste étonnement. Je vous en dois l'explication. Il faut que vous sachiez pourquoi le mariage de Paul avec M^{lle} Thérèse de Montlaur est impossible et pourquoi j'ai été si fâcheusement impressionné lorsque Paul m'a donné le renseignement que je lui avais demandé.

Si l'obstacle à l'union que vous aviez projetée, en attendant et en espérant mon consentement, comme toutes les apparences vous y autorisaient, a été opposé par moi, c'est qu'il est d'une gravité extrême

Ce préambule avait fait une profonde impression sur M^{me} de Sannois et M. de Beaucourt.

Ils prévoyaient, tous deux, que M. de Sannois allait leur apprendre une chose terrible, dont les conséquences étaient sans doute ineffaçables.

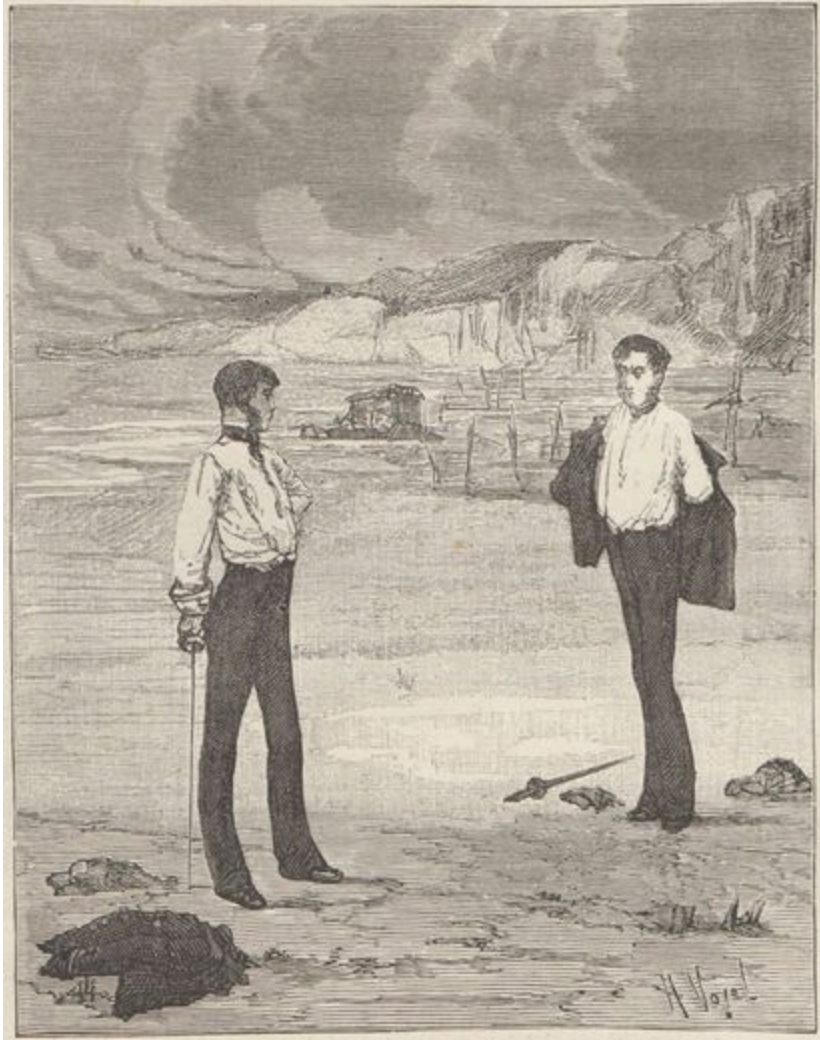
— C'est presque une confession que j'ai à vous faire, confession d'une faute pardonnable dans des cas nombreux, impardonnable dans le mien. Non que j'aie été volontairement coupable ! Vous me connaissez assez pour éloigner de vous un tel soupçon. Mais si ma culpabilité a été involontaire, elle n'en existe pas moins, et, par une fatalité déplorable, elle rejaillit aujourd'hui sur mon fils Paul, ainsi que vous venez d'en être les inconscients témoins.

Il faut que je remonte assez loin dans ma vie pour vous apprendre quelle fut cette faute dont vous ne connaissez encore que les résultats.

C'était au printemps de l'année 1855, j'arrivais en Crimée sur le vaisseau le Jean-Rart. Nous étions en mission ; nous apportions des ordres et nous devions en remporter d'autres. Notre séjour, là-bas, ne devait avoir que la durée strictement nécessaire.

Et cependant ce séjour fut encore trop long !

Un matin, le 20 mai 1855, date que je n'oublierai jamais ! un enseigne du vaisseau le La Peyrouse me chercha querelle pour un motif des plus futiles et m'insulta gravement.



J'étais son supérieur, j'aurais pu le punir avec toute la sévérité des règlements, mais un mouvement chevaleresque, hélas ! bien regrettable ! me poussa à lui demander raison de ses insultes, l'épée à la main.

Nous étions en temps de guerre. Le duel devait rester secret. Nous prîmes chacun deux témoins dévoués, et nous nous battîmes.

Dès la première passe, je le touchai en pleine poitrine.

Il tomba.

Mes témoins m'emmenèrent.

Le soir de cette journée fatale, nous reçûmes l'ordre d'appareiller.

Tout ce que je pus apprendre, ce fut que l'état de mon malheureux adversaire laissait peu d'espoir.

Je revins en France profondément affligé.

Pourtant, je m'efforçais de croire à la guérison de cet infortuné jeune homme, quand j'appris qu'il était mort quelques jours après mon départ !

M. de Sannois suspendit ce récit, qui le faisait souffrir.

Il évoquait cette scène funeste où, pour un motif qu'il se rappelait à peine, un homme avait trouvé la mort.

Enfin, il leva les yeux vers sa femme et vers M. de Beaucourt :

— Vous avez deviné, dit-il lentement, le nom de ce malheureux enseigne ?

M^{me} de Sannois et M. de Beaucourt inclinèrent la tête.

— C'était Pierre de Montlaur, continua M. de Sannois, c'était le frère du père de Thérèse, de Thérèse que Paul voulait épouser. Comprenez-vous maintenant pourquoi mon fils ne peut entrer dans cette famille dont un des membres a péri de ma main ? Comprenez-vous pourquoi toute alliance entre les de Montlaur et les de Sannois serait un sacrilège ?

M^{me} de Sannois et M. de Beaucourt restaient silencieux, mais leur silence était un acquiescement aux paroles de M. de Sannois.

Cependant M^{me} de Sannois s'approcha de son mari :

— Oui, dit-elle doucement, oui, mon digne et cher mari, nous avons compris et ta douleur ancienne et ta douleur récente, et nous te plaignons de tout notre cœur !

— Hélas ! répondit M. de Sannois. C'est Paul qu'il faut plaindre à présent ! Paul qui porte injustement le poids d'une des fautes de ma jeunesse !...

— Il faut plaindre Paul et aussi un peu Suzanne ! dit alors le grand-père, qui n'oubliait jamais sa petite-fille. Vous avez vu combien sa sensibilité a été atteinte ce soir. Elle adore sa grande, amie Thérèse ; et il serait peut-être bon de la tromper doucement demain matin, à son réveil, en ne lui disant pas que ce mariage est à jamais rompu, mais en lui laissant croire que des obstacles momentanés se sont seulement élevés.

— Vous avez raison, mon cher monsieur de Beaucourt. Voulez-vous vous charger de cette mission, et, surtout, voulez-vous me rendre le grand service d'aller annoncer cette rupture à M^{me} de Montlaur ?

M. de Beaucourt s'inclina en signe de consentement,

— Annoncer cette rupture à M^{me} de Montlaur ! s'écria M^{me} de Sannois. Mais comment feras-tu, mon père, et que vas-tu lui dire ?

— La vérité ! répondit avec calme et fermeté le bon papa de Suzanne.

— La vérité ? répéta M^{me} de Sannois, effrayée.

A la réponse de M. de Beaucourt, M. de Sannois avait eu un geste comme pour arrêter son beau-père, mais la réflexion vint à son aide. Et il dit en s'adressant à sa femme, qui attendait sa décision :

— M. de Beaucourt a raison. Il faut dire la vérité !

— Dire la vérité, reprit le bon papa en remuant la tête avec l'air d'un homme qui a eu le temps d'apprendre et de connaître la vie, c'est encore la meilleure des politiques ! La vérité, dans une circonstance semblable, est plus utile que le prétexte le plus ingénieux, et il est encore plus aisé de la dire que d'avancer un mensonge, même le plus futile.

On convint donc de rassurer Suzanne le lendemain sur les suites fâcheuses de l'entretien auquel elle avait assisté. Paul serait mis dans la confidence. Il comprendrait et serait le premier à détourner les craintes qui pourraient laisser dans le cerveau de sa chère petite sœur une impression dangereuse. Enfin M. de Beaucourt irait parler à M^{me} de Montlaur.

Le lendemain matin, M. de Beaucourt ne tarda pas à recevoir la visite de sa petite-fille.

Suzanne avait les yeux un peu rouges ; on voyait qu'elle avait pleuré. Elle n'embrassa pas son grand-père avec la vivacité joyeuse dont elle était coutumière. La tristesse était dans son petit cœur.

M. de Beaucourt, au contraire, affecta une contenance libre ; rien dans ses manières ne rappelait la scène de la veille. Du coin de l'œil il s'était rendu compte de l'état moral de sa petite-fille, et il jugeait prudent et sain de la ramener à des idées plus riantes.

Suzanne, très étonnée des manières de son bon papa, se demandait si elle avait rêvé. Il lui paraissait impossible que son grand-père fût aussi gai qu'à l'ordinaire après, les choses qui s'étaient passées la veille. Elle en vint à lui adresser cette question, après avoir hésité longuement d'ailleurs.

— Bon papa, dit-elle, c'est donc arrangé ?...

— Quoi ? demanda M. de Beaucourt avec insouciance, fidèle -au plan qu'il s'était tracé.

— Mais, tu sais bien... l'affaire d'hier soir... le mariage de Paul avec Thérèse ?...

— Ah ! c'est de cela que tu voulais parler ?

— Sans doute !

Et Suzanne se demandait si quelque autre fait pouvait, dans une telle occasion, préoccuper l'esprit de son bon papa. Cela lui semblait impossible.

Aussi attendait-elle sa réponse avec une impatiente anxiété.

— Oh ! répliqua négligemment le grand-père, si ce n'est pas encore arrangé, comme tu dis, cela s'arrangera, il faut l'espérer.

— Vrai ? s'écria Suzanne.

— Assurément ! Nous avons causé longtemps avec ton papa une fois que tu as été couchée, et nous avons lieu de croire que ses craintes étaient exagérées. Tous ces ennuis se dissiperont, tu verras.

— Alors Thérèse épousera Paul ?

Et Mlle Suzanne, qui sentait le terrain lui échapper et qui tenait à obtenir une réponse catégorique, regardait son grand-père dans le fond des yeux, afin d'être sûre qu'il ne la trompait pas.

M. de Beaucourt était fort embarrassé, on le conçoit. Il avait honnêtement réclamé la veille le droit de dire la vérité à M^{me} de Montlaur, mais cette même vérité, dite sans ménagements à une enfant aussi sensible que M^{lle} Suzanne, aurait pu lui faire grand mal. Il fallait l'amener à la connaissance exacte des faits par une gradation savamment réglée.

C'est pourquoi il répondit d'une façon évasive à la question si nette de sa petite-fille.

— Dame ! pourquoi Thérèse n'épouserait-elle pas ton frère si les obstacles que ton papa croyait exister hier s'aplanissent ou disparaissent ? Tu sais bien que tes parents veulent le bonheur de Paul, et qu'ils feront tout pour l'assurer. Aussi ne faut-il point se désoler et doit-on se contenter d'attendre !

— Attendre longtemps ? reprit Suzanne.

— Le moins longtemps possible !

— Alors on ne m'empêchera pas, en attendant, de voir mon amie Thérèse comme autrefois ? Dis, bon papa, dis ? et alors je croirai tout ce que tu voudras !

M. de Beaucourt sentit à la manière dont sa petite-fille venait de prononcer cette phrase qu'il était, cette fois, nécessaire de s'engager vis-à-vis d'elle et de lui promettre ce qu'elle demandait.

C'était l'unique moyen d'écarter les soupçons qu'il sentait continuera planer dans l'esprit de Suzanne.

— Mais certainement, dit-il, on ne t'empêchera pas de voir ta grande amie. Et pourquoi, s'il vous plaît, mettrait-on un obstacle à ces visites, mademoiselle ? Vous verrez Thérèse quand vous le voudrez.

— Ah ! bon papa, je te crois ! s'écria Suzanne, et, à nous deux, nous viendrons bien à bout d'écarter toutes ces vilaines difficultés. Toi, bon papa, tu me promets de faire de ton côté tous tes efforts dans ce but, n'est-il pas vrai ?

— Oui, ma chère enfant, je te le promets, murmura le grand-père en embrassant sa petite fille, et je vais dès aujourd'hui m'en occuper.

— Oh ! que tu es bon, grand-père ! dit Suzanne, très câline, et comme on a bien raison de t'appeler bon papa !





CHAPITRE XXIV.

LA MISSION DU GRAND-PÈRE ET LA VISITE DE SUZANNE.

Dans l'après-midi de ce jour-là, M. de Beaucourt se présentait chez M^{me} de Montlaur.

Thérèse, qui se trouvait dans le salon à côté de sa mère, se leva gaiement pour souhaiter la bienvenue au grand-père de Suzanne.

Mais l'air grave de M. de Beaucourt la frappa tout à coup ; elle remarqua que ses regards se fixaient sur elle avec tristesse, et que tout dans son allure révélait un embarras et un réel souci.

Thérèse se sentit prise d'inquiétude.

Ce n'était pas une visite banale que venait faire M. de Beaucourt. Mlle de Montlaur voyait dans sa présence l'indice d'un événement qui la toucherait bientôt. Et cet événement devait être funeste à en juger par l'air attristé et sérieux de M. de Beaucourt.

« Comment pourrait-il en être autrement ? » pensait Thérèse. M. de Sannois était de retour. Déjà prévenu des projets des deux familles, il avait

dû recevoir les confidences entières de Paul, et donner son consentement.

Mais tout indiquait le contraire.

Si M. de Sannois avait repoussé la demande de son fils ?...

La pauvre Thérèse attendait un mot qui lui apprît son sort quand M. de Beaucourt pria M^{me} de Montlaur de lui accorder un entretien particulier.

La mère de Thérèse avait, sans doute, éprouvé les mêmes soupçons que sa fille, car elle tourna vers celle-ci des yeux alarmés.

— Laisse-nous, ma chère enfant ! dit-elle doucement.

Thérèse s'inclina et sortit, très troublée, très émue.

Quand elle fut partie, M. de Beaucourt tendit la main à M^{me} de Montlaur, et lui dit avec tristesse :

— Je vois que Thérèse a déjà pressenti comme vous le but de ma démarche.

— Que dites-vous ? murmura M^{me} de Montlaur qui craignait, en effet, d'apprendre trop tôt l'affligeante vérité.

— Je dis, chère madame, qu'il faut, hélas ! renoncer aux projets que nous avions caressés sur le sort de nos enfants. Toute union est impossible entre nos deux familles.

— Impossible ! ah ! mon Dieu ! s'écria M^{me} de Montlaur. Mais quel est donc le motif terrible qui s'oppose au bonheur de ma fille ?...

— Un motif terrible, vous l'avez dit ! Et, pour en comprendre l'étrange puissance il faut avoir été témoin de la douleur de M. de Sannois quand il s'est vu forcé de repousser la demande de Paul.

— La douleur de M. de Sannois ? dit M^{me} de Montlaur avec étonnement. J'avoue que je ne puis la concevoir ! Comment ! ce père, qui refuse de faire le bonheur de son fils, est affligé par son propre refus ? Il y a, là, un mystère inconcevable !

— En effet, madame, et c'est ce mystère que je viens vous révéler au nom de M. de Sannois.

M^{me} de Montlaur, profondément troublée, fit signe à M. de Beaucourt qu'elle était prête à tout entendre. La vérité, fût-elle encore plus effrayante qu'elle ne l'était, était préférable aux craintes qui la torturaient.

Alors le grand-père de Suzanne s'acquitta de la mission dont il était chargé.

Il raconta à la malheureuse M^{me} de Montlaur l'événement que nous connaissons déjà et qui se dressait comme un obstacle insurmontable.

M^{me} de Montlaur laissa parler son interlocuteur, et longtemps après qu'il eut terminé, elle songeait encore.

M. de Beaucourt respecta ces silencieuses réflexions.

En ce moment, la mère de Thérèse se convainquait de l'impossibilité du mariage rêvé, et comprenait enfin quel devait être le chagrin de M. de Sannois, auteur involontaire d'une faute dont les conséquences imprévues venaient soudain rejaillir sur deux innocents.

Elle redressa le front et dit à M. de Beaucourt :

— Je vous remercie d'avoir eu le courage de m'apprendre la vérité. Vous avez, hélas ! trop raison. Paul ne peut épouser Thérèse.

Puis elle reprit, cherchant dans ses souvenirs :

— Cet infortuné Pierre de Montlaur, je ne l'ai jamais connu. Il y avait déjà plusieurs années qu'il était mort quand je me suis mariée.

Elle s'arrêta, et, tout à coup, comme si elle venait de rencontrer un moyen de salut inespéré :

— Mais, s'écria-t-elle, jamais mon mari ne m'a dit que son frère eût été tué en duel !...

— Ah ! reprit vivement M. de Beaucourt trop heureux, lui aussi, de trouver le moindre prétexte où se prendre, et que vous a-t-il dit ?

— Il m'a dit seulement que son frère, Pierre de Montlaur, était mort pendant la guerre de Crimée.

— Hélas ! murmura M. de Beaucourt revenu à la réalité, hélas ! chère madame, ne voyez-vous point que votre mari a voulu éviter de vous apprendre à quel triste genre de mort avait succombé son frère ? Il vous a dit que Pierre de Montlaur était mort en Crimée. Était-il besoin de vous en dire davantage ?

— C'est vrai ! soupira M^{me} de Montlaur, et vous avez assurément raison ! Mon Dieu ! le mal est donc irréparable ?

M. de Beaucourt ne répondit pas à cette question.

Mais son silence fut compris de M^{me} de Montlaur, car elle murmura en portant son mouchoir à ses yeux :

— Pauvre, pauvre Thérèse !...

Avant de partir, M. de Beaucourt ajouta :

— Ne vous étonnez pas, chère madame, si Suzanne vient, comme par le passé, voir sa grande amie Thérèse. Elle a été témoin involontaire d'une partie de la confidence de son père, et l'impression fâcheuse qu'elle en a éprouvée a été telle que nous avons dû chercher à la tromper ce matin, à son

réveil. Le seul moyen que j'aie eu à ma disposition pour détourner ses soupçons a été de lui promettre qu'elle viendrait voir son amie comme autrefois.

Prévenez donc M^{lle} Thérèse afin qu'elle s'attende à une prochaine visite de Suzanne, et n'oubliez pas que ma petite-fille ne sait qu'une chose, c'est que M. de Sannois a déclaré le mariage impossible en apprenant la mort de Pierre de Montlaur en Crimée.

Mais, comme je vous l'ai dit, Suzanne est persuadée maintenant qu'il n'y a, en cette circonstance, que de légères difficultés qui ne tarderont pas à disparaître.

— Hélas ! dit M^{me} de Montlaur, on sera bien forcé de lui apprendre un jour ou l'autre...

— Oui, mais laissons s'accomplir l'œuvre du temps !

— Oui, le temps qui efface tant de choses ! répéta Mme de Montlaur en songeant à sa fille.

Dès que le grand-père de Suzanne se fut retiré, Thérèse apparut, pâle, tremblante, ayant deviné le malheur qui la frappait.



Elle n'eut pas besoin de questionner sa mère, il lui suffit de regarder son visage éploré.

La mère et la fille s'étaient comprises.

M^{me} de Montlaur ouvrit ses bras, où la pauvre Thérèse se jeta, secouée par les sanglots qui l'étouffaient.

Elle pleura longtemps, silencieusement, et M^{me} de Montlaur la laissait ainsi soulager sa douleur.

Enfin, elle releva les yeux sur sa mère, et dit à voix basse :

— Pourquoi ne veut-il pas ?...

Elle parlait évidemment de M. de Sannois, ne pouvant deviner la cause de son refus.

Avec tous les ménagements possibles M^{me} de Montlaur dut apprendre la vérité à sa fille.

Thérèse, pas plus que sa mère, n'avait jamais entendu dire que Pierre de Montlaur eût été tué en duel. Elle fut aussi surprise de cette nouvelle que l'avait été M^{me} de Montlaur.

Elle apprit pourtant, avec une douce joie la part que sa petite amie Suzanne avait prise à la douleur qu'elle ressentait maintenant elle-même. Elle pensa trouver dans la présence de Suzanne quelque trace de consolation, et ces visites promises et convenues lui parurent, malgré toute vraisemblance, comme des présages heureux.

Elle disait cela à sa mère, qui se gardait bien d'enlever à sa chère enfant cette dernière illusion !

Pendant ce temps, on était fort triste également à l'hôtel de Sannois.

Quoiqu'on voulût écarter tout à fait les soupçons de Suzanne et qu'on parlât devant elle de choses et d'autres, on ne pouvait néanmoins affecter une gaieté qui était bien loin des esprits.

Suzanne était assez perspicace pour reconnaître que ses parents étaient encore sous le coup du refus de l'autre soir, mais elle croyait seulement aux difficultés momentanées dont lui avait parlé son bon papa.

Pourtant, afin d'en avoir le cœur net, elle demanda un jour à aller voir son amie Thérèse.

M. de Beaucourt avait promis, il fallait bien tenir.

La femme de chambre de M^{me} de Sannois conduisit Suzanne chez M^{me} de Montlaur, avec recommandation de ne faire qu'une courte visite.

Dès que Suzanne aperçut Thérèse, elle se jeta dans ses bras :

— O ma bonne Thérèse, s'écria-t-elle, que je suis contente de te voir ! Sais-tu qu'un moment j'ai cru que je ne te verrais plus jamais ! Oh ! cela n'était pas possible, n'est-ce pas ? Tu as pleuré ! oui, parce qu'il y a encore des obstacles à ce qu'il paraît. Mais tout s'arrangera ! sois tranquille ! tout s'arrangera ! D'abord bon papa me l'a promis à moi, et moi, je te le promets à toi ! tu verras !

La pauvre Thérèse ne pouvait répondre à ces paroles. Elle s'efforçait de sourire et embrassait sa jolie petite amie.

Pourtant les questions de Suzanne devenaient embarrassantes et Thérèse ne savait plus comment les éviter.

Heureusement pour elle, M^{me} de Montlaur arriva et parvint à détourner la conversation jusqu'à ce que la femme de chambre, se conformant aux ordres reçus, fit demander M^{lle} Suzanne pour la remmener.

Mais Suzanne ne partit pas sans avoir promis à Thérèse de revenir bientôt l'embrasser, et en lui répétant encore avec un bon sourire :
— Tout s'arrangera ! tout s'arrangera !...





CHAPITRE XXV.

LES RÊVES.

Quelques jours après ces événements, Suzanne s'éveilla un matin en sursaut, d'une façon tout à fait anormale.

Elle se dressa à moitié sur son lit.

Une expression de terreur se reflétait sur son visage.

Ses yeux étaient pleins de larmes.

Ses regards parcouraient l'étendue de sa chambre et semblaient ne pas reconnaître les objets habituels.

Suzanne avait peur.

Tout à coup, elle cria :

— Petite mère ! petite mère !...

M^{me} de Sannois, qui l'entendit, accourut aussitôt.

Elle ouvrit les rideaux de la fenêtre, et, s'approchant du lit elle aperçut la figure apeurée de sa chère fillette.

— Qu'as-tu donc, ma petite Suzanne ? demanda-t-elle, inquiète.

Suzanne ne répondait pas.

M^{me} de Sannois s'était assise au bord du lit et Suzanne s'était jetée dans ses bras comme pour y chercher protection contre un danger inconnu.

Enfin, les rayons d'un clair soleil ayant envahi la chambre, Suzanne revint à elle.

Elle regarda d'abord fixement sa mère, puis elle examina son lit, les murs, les meubles, et dit, en embrassant M^{me} de Sannois, avec un gros soupir de soulagement :

— Ah ! maman, c'était un rêve !... Mais quel vilain rêve !... C'est bien toi qui es là !... C'est bien dans ma chambre que je me trouve et dans mon lit que je suis couchée !... Quel bonheur !

— Qu'as-tu donc rêvé, mon enfant ? demanda M^{me} de Sannois.

— Une horrible chose !

— Quoi encore ?

— C'était tellement affreux que j'ai peur même en m'en souvenant !

— Allons ! calme-toi et confie-moi le sujet de ce rêve si effrayant. Je tâcherai de dissiper tes craintes.

— Eh bien, petite mère, figure-toi que je n'avais pas été sage. Je t'avais désobéi, mais je ne sais plus en quoi... alors, une sorcière, bien laide, bien vieille, bien méchante, descendait dans ma chambre par un trou qui se faisait là, dans le plafond...

Suzanne s'arrêta pour lever les yeux et s'assurer que le plafond était absolument intact.

Puis, elle reprit :

— Cette vilaine sorcière était à cheval sur un manche à balai. Elle s'approcha de mon lit et alors je tremblai, je tremblai !... Avec des yeux féroces, elle me regarda. Et, dans ces yeux, à la place de pupille, je voyais du charbon rouge ! C'était épouvantable !

Elle me mit un de ses grands doigts osseux, qui se terminait par une griffe pointue, au milieu de la poitrine, ici, près de l'estomac, et ça me pesait bien fort, puis elle me dit d'une voix caverneuse :

« Tu as désobéi et je viens te punir ! »

Et, comme j'essayais de me cacher sous ma couverture, elle ajouta :

« Tu ne pourras pas m'échapper ! Je vais t'emporter avec moi, comme j'emporte toutes les petites filles désobéissantes, et je te donnerai à Satan, qui te mettra dans sa grande marmite brûlante ! »

En même temps, je me sentis enlever de mon lit par la sorcière.

Elle me mit devant elle sur son manche à balai et nous nous envolâmes à travers la fenêtre, qui nous laissa passer, quoiqu'elle fût fermée comme à présent.

Nous traversions des nuages, des montagnes ; il n'y avait pas d'obstacle qui pût nous arrêter.

Je ne sais combien de temps dura cette course effrayante quand, soudain, je me sentis retomber sur mon lit, où je me réveillai.

Mais j'avais l'esprit si plein de ce rêve que je croyais être encore sous son influence.

Je ne savais pas me rendre compte si j'étais bien réveillée ou encore endormie, et j'avais si peur que je t'ai appelée, petite mère, à mon secours !

Et Suzanne embrassa de nouveau M^{me} de Sannois.

Celle-ci était restée grave et soucieuse en écoutant le récit de sa fille.

Elle paraissait extrêmement contrariée, et réfléchissait.

Suzanne, remarquant cette préoccupation de sa mère, lui dit, très câline :

— A mon tour de te demander, petite mère, ce que tu as ?

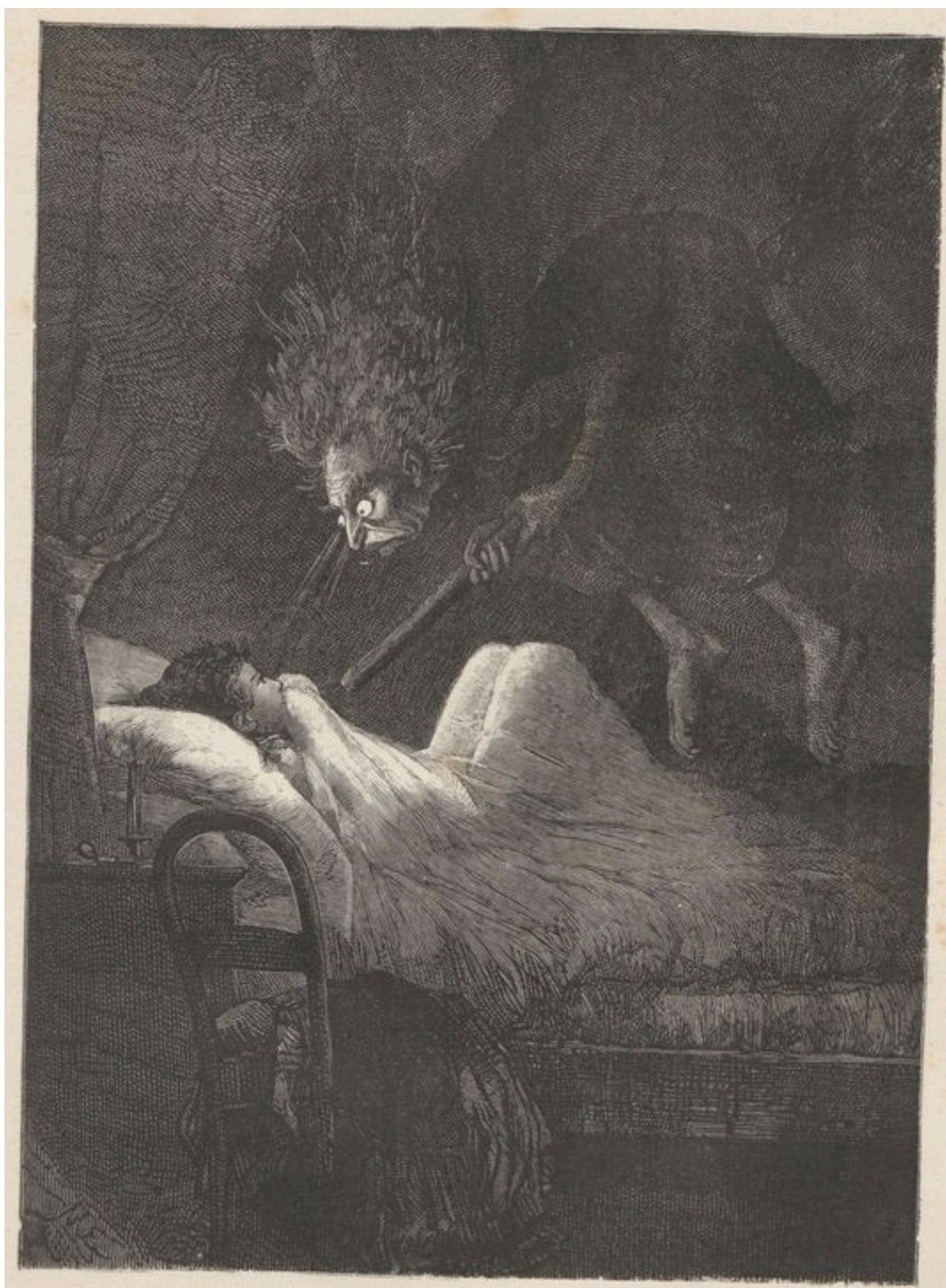
— Je t'expliquerai cela, mon enfant, en déjeunant quand ton père, ton bon papa et ton frère seront là. Maintenant, il faut te lever et je vais t'y aider.

A peine M^{me} de Sannois avait-elle écarté le couvre-pied, qu'un petit éternuement bizarre se fit entendre.

Fort étonnée, elle regarda Suzanne, qui rougit en murmurant :

— Je les avais oubliés !

— Qui donc ? dit M^{me} de Sannois en rejetant tout à fait le dessus de lit et en découvrant, sous ses replis, la mignonne chatte de Suzanne, Blanchette, que le froid avait saisie tout à coup et qui avait révélé sa présence en éternuant.



Et encore Blanchette n'était-elle point seule ! A ses côtés reposait mollement Michka, la petite chienne russe.

— Ah ! Suzanne, dit M^{me} de Sannois, ce que tu as fait là n'est pas gentil ! Ne t'ai-je pas défendu de faire coucher ces petites bêtes sur ton lit ?

— Oui, maman, c'est vrai ! répondit Suzanne un peu confuse, mais hier soir, Louise les a oubliées dans ma chambre, alors j'ai pensé...

— C'est une excuse insuffisante, et je veux que tu me promettes de ne pas recommencer.

— Oh ! oui, petite mère, je te le promets.

Et Suzanne accompagna sa promesse d'un si gentil baiser que M^{me} de Sannois ne put s'empêcher de sourire en signe de pardon.

L'heure du déjeuner sonna et toute la famille se trouva bientôt réunie.

Depuis les incidents que nous connaissons ces réunions n'étaient plus joyeuses comme autrefois.

La tristesse de Paul attristait tout le monde et surtout M. de Sannois, cause involontaire de ce chagrin.

Suzanne, seule, ayant toujours confiance dans son bon papa, n'avait pas perdu l'espoir que « tout s'arrangerait » et elle répandait un peu de gaîté par ses pourquoi intarissables et ses ingénieuses réflexions.

— Je dois vous faire part, dit M^{me} de Sannois à la fin du repas, d'une chose qui me contrarie beaucoup.

— Laquelle ? demanda-t-on aussitôt.

— Suzanne a fait cette nuit un rêve qui l'a fort effrayée. Elle m'a appelée ce matin tout en larmes et en proie à une véritable terreur. Elle avait rêvé ceci.

Et M^{me} de Sannois raconta le rêve de Suzanne.

— Il a été convenu entre nous, dit-elle ensuite, qu'on ne raconterait jamais à Suzanne ces histoires invraisemblables et stupides avec lesquelles on fausse trop souvent l'esprit des enfants.

Personne de vous ne lui a donc parlé de sorcières qui entrent dans les chambres par le plafond, passent à travers les fenêtres, emmènent les petites filles désobéissantes et chevauchent dans les airs sur un manche à balai ?

— Assurément non ! répondit-on d'une seule voix.

— Alors Suzanne va nous dire où elle a appris ces histoires-là !

Suzanne avait bien entendu, mais elle ne répondait pas.

— Voyons ! mon enfant, dit M^{me} de Sannois, serait-ce Louise ?

— Oh ! non ! se hâta de dire Suzanne.

— Louise a reçu mes recommandations sur ce point, et sa désobéissance m'aurait, en effet, surprise. Qui donc alors ?

— C'est Françoise, murmura Suzanne avec peine et devinant qu'elle allait être cause du renvoi de la cuisinière.

— Comment ! Françoise ?

— Oui, hier elle est venue demander quelque chose à Louissette, qui était dans ma chambre. Louissette m'a laissée seule avec elle pendant quelque temps, et elle m'a dit un conte de sorcière qui ressemble, en effet, à mon rêve de cette nuit.

— Eh bien, Françoise quittera la maison aujourd'hui même ; quant à Louissette, elle sera fortement réprimandée pour n'avoir pas veillé sur toi comme elle devait le faire.

— Et surtout, ma chère enfant, dit alors M. de Sannois, si on te raconte encore des histoires aussi sottes, montre-toi assez intelligente pour ne pas les écouter et, au besoin, pour te moquer des narrateurs !

— Oh ! oui, petit père. Je ne veux plus rêver de vilaines choses comme celles-là ! s'écria Suzanne.

Puis, après quelques instants de réflexion, elle dit en s'adressant à M. de Sannois :

— Au fait, pourquoi rêve-t-on ?

— Ah ! dit en souriant M. de Sannois, il fallait nous attendre à cette question !

Et, désireux de distraire Paul, il ajouta :

— Adresse-toi donc à ton frère. Il doit avoir un « parce que » tout prêt !

— Eh bien, dis, Paul. Pourquoi rêve-t-on ?

Paul regarda affectueusement sa petite curieuse de sœur, et lui dit :

— Et pourquoi dort-on ?

— Dame ! parce qu'on est fatigué !

— C'est juste. Nos muscles, nos membres fatigués par les exercices de la journée se reposent pendant la nuit, mais il est encore une partie de nous-mêmes à qui le repos est de toute nécessité. C'est le cerveau.

— Le cerveau ?

— Oui, le cerveau, une masse de tissu nerveux qui se trouve là derrière ton front et sous ton petit crâne, le cerveau qui est toute la journée en besogne, car c'est lui qui est chargé d'élaborer toutes tes pensées et de les faire exécuter, le cerveau qui, enfin, a grand besoin du sommeil, c'est-à-dire du repos. Or quand le cerveau sent qu'il a assez travaillé, il se met à se reposer. Et ce repos du cerveau est ce que nous appelons le sommeil.

Cependant tout ne se repose pas en nous quand nous dormons. Notre cœur continue à battre. Nos poumons ne cessent pas de respirer. Mais ce n'est pas le cerveau qui fait exécuter ces délicates opérations, c'est une autre masse de tissu nerveux, la moelle épinière, qui se trouve disposée tout le long de notre épine dorsale. Aussi la moelle épinière n'a-t-elle le droit de se reposer qu'à peine, en faisant battre notre cœur un peu moins fort que dans le jour et en faisant respirer nos poumons plus doucement.

— Alors, dit Suzanne, si elle se reposait tout à fait, on ne respirerait plus, le cœur ne battrait plus et...

— Nous passerions de vie à trépas fort promptement. Tu vois que la moelle épinière est de quelque utilité ?

— Je crois bien !

— Et pourtant, quelle que soit son importance, elle n'est que la très humble servante de monseigneur le cerveau.

— Comment cela ?

— Elle envoie, dans toutes les directions et dans toutes les parties de notre corps, de petits fils composés de la même substance que la sienne et qu'on appelle les nerfs. Ils affleurent à la peau et constituent les organes du toucher. Ce sont eux qui sont chargés d'apprécier la chaleur, le froid, la forme, la pesanteur des objets et voici comment les nerfs, la moelle épinière et le cerveau se conduisent réciproquement les uns envers les autres :

Suppose que tu sois dans l'obscurité et que tu veuilles passer d'une pièce dans une autre. Tout à coup, tu te cognes contre une porte fermée. Tu en cherches le bouton. Les nerfs qui sont au bout de tes doigts finissent par le sentir.

Que font-ils alors ? Ils avertissent immédiatement la moelle épinière qu'ils touchent le bouton.

Non moins immédiatement la moelle épinière avertit le cerveau que les nerfs touchent, en ce moment, le bouton de la porte et elle lui demande ce qu'il faut faire.

Le cerveau répond qu'il faut ouvrir la porte.

La moelle transmet aux nerfs cet ordre sans réplique et les nerfs ordonnent alors aux muscles de ta main et de ton bras de tourner le bouton, et... la porte est ouverte.

— Oh ! s'écria Suzanne, je ne me doutais pas qu'il fallût tant de choses pour ouvrir une porte !

— Je le pense bien ! répondit Paul avec un sourire devant cette exclamation de sa petite sœur. Arrivons maintenant au rêve et prenons ton exemple.

Quand tu t'es couchée tu avais envie de dormir, autrement dit ton cerveau voulait se reposer. Mais lui non plus, il ne se repose pas d'une façon absolue. Il reste toujours en lui quelque chose d'éveillé, et les sensations qui l'ont le plus frappé pendant le jour demeurent pour lui encore assez vivaces pendant son repos.

Or l'histoire de la sorcière avait fait assurément une grande impression sur lui.

— Oh ! oui ! murmura M^{lle} Suzanne.

— Eh bien, cette impression a continué pendant le sommeil. En outre, tu savais, en t'endormant, que tu désobéissais à ta mère...

— Pourquoi ? dit Suzanne en cherchant.

— Pour avoir gardé Blanchette et Michka !

— C'est vrai ! dit Suzanne en rougissant et en regardant sa maman.

— Cette idée de désobéissance te contrariait parce que tu es une bonne petite fille. Tu as donc fermé les yeux en pensant que tu avais désobéi. Voilà deux points entendus.

Pendant la nuit, ton cerveau s'est bien reposé, mais le matin le sommeil n'est plus complet comme la nuit ; le cerveau rafraîchi se réveille à moitié ; c'est une sorte de demi-sommeil. Il s'est alors à moitié souvenu et de ta désobéissance et de la sorcière, et tu as fait ton vilain rêve.

Ce n'est pas tout encore. Tu te rappelles avoir senti sur ton estomac un grand poids et comme une griffe pointue, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, j'ai tout lieu de croire que ce grand poids et cette griffe appartiennent tous les deux à Blanchette ou à Michka qui aura été faire une petite promenade sur ton corps.

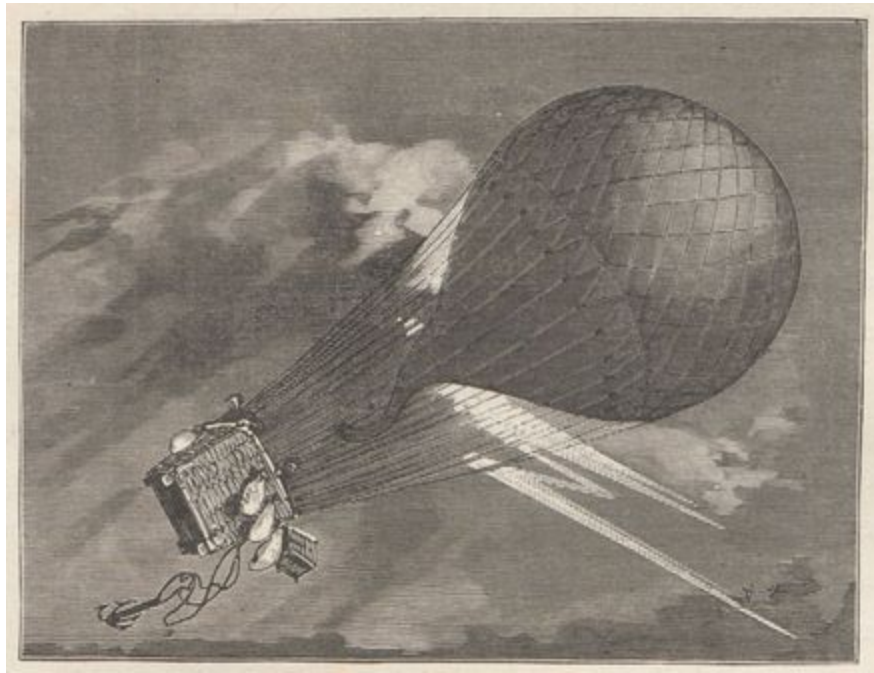
Cette double sensation a été reçue par ta moelle épinière qui l'a transmise au cerveau. Celui-ci, trop endormi, pour ordonner à ta main d'écarter ce poids et cette griffe, a gardé l'impression pour lui et il l'a mêlée à celles de la désobéissance et de la sorcière. Voilà, je crois, ma chère petite sœur, pourquoi l'on rêve et pourquoi tu as rêvé.

— Bravo ! s'écria M. de Beaucourt.

— Mon cher enfant, dit M. de Sannois, tu expliques les rêves comme les anciens prêtres d'Assyrie !

— Oh ! non, répondit Paul en souriant doucement, tout au plus comme un pauvre petit ingénieur de Paris !





CHAPITRE XXVI.

LES BALLONS.

Le printemps était venu. Les arbres avaient secoué la neige de l'hiver et se couvraient de feuilles vertes.

Un bon soleil réchauffait Paris, faisant oublier déjà les tristes mois de la période glacée.

L'aspect des choses était doux, reposant et réjouissant la vue.

Suzanne partageait cette joie de la nature qui semble revenir à la vie.

Elle était tout alerte, toute rieuse, contente de voir du soleil et se laissant caresser par ses rayons.

Cependant rien n'était changé dans sa famille. La tristesse y régnait toujours, puisque M. de Sannois n'avait pu modifier sa première résolution.

Mais M^{lle} Suzanne, par confiance en son grand-père et par instinct, était certainement convaincue que les obstacles, qui avaient surgi tout à coup, seraient bientôt écartés.

Néanmoins, elle n'avait pas revu sa grande amie Thérèse.

Chaque fois qu'elle demandait à se rendre chez elle, un prétexte, toujours très plausible, se présentait pour l'en empêcher. Elle remettait sa visite au lendemain, et alors il se trouvait justement qu'elle devait sortir soit avec sa maman, soit avec son père, soit avec son bon papa.

Ce soir-là, elle rentrait à l'hôtel avec M. de Beaucourt, revenant des Champs-Élysées.

Elle avait monté les marches du perron quand son bon papa lui dit :

— Regarde là-haut, Zazanne, dans le ciel !

M^{lle} de Sannois leva les yeux :

— Un ballon ! s'écria-t-elle.

L'aérostat, d'un assez gros volume, montait majestueux, dans l'espace, se dirigeant vers le sud.

Suzanne le suivait des yeux avec une vive attention.

Ce globe aérien excitait sa curiosité et le grand-père pouvait, à coup sûr, compter sur une série de nouveaux pourquoi.

En effet, au bout d'un instant, Suzanne demanda :

— Pourquoi donc, bon papa, un ballon, ça monte-t-il dans l'air ?

— Parce que le ballon est plus léger que l'air, la réponse est facile. Un corps dont le poids est égal à celui de l'air reste en équilibre ; tel : le nuage. Un corps dont le poids est supérieur tombe sur la terre ; un corps plus léger fait le contraire ; il monte. Exemple : la fumée et les gaz.

— Et les ballons ! ajouta Suzanne.

— Oui, mais les ballons ne montent qu'à cause du gaz qu'ils renferment.

— Ah ? comment est-ce donc fait, un ballon ?

— Le ballon, proprement dit, c'est l'enveloppe chargée de contenir le gaz.

— En quoi est-elle, cette enveloppe ?

— Généralement en taffetas recouvert d'une couche de vernis, afin de le rendre imperméable, pour que le gaz ne puisse s'en échapper.

— Et la nacelle ?

— La nacelle est faite de matière légère et flexible pour qu'elle ne charge pas le ballon et qu'elle ne se brise pas dans les chocs de la descente.

— Comment ! dit Suzanne. Elle se cogne donc en descendant ?

— Mais oui, le ballon tombe peu à peu, se rapprochant de terre. Dès que l'aéronaute, celui qui dirige le ballon, voit la distance assez courte, il lance une ancre qui, retenue à la nacelle par une corde solide, doit se fixer en terre ou s'accrocher à un arbre et arrêter définitivement la marche du ballon.

Mais si l'ancre ne trouve pas tout de suite un point d'appui le vent continue à pousser le ballon, et la nacelle peut traîner sur le sol et se heurter contre des arbres ou des maisons.

— C'est un métier périlleux qu'il fait là, M. l'aéronaute ?

— Fort périlleux. Beaucoup de ces courageux explorateurs ont perdu la vie en voulant étudier les airs. Ce sont les martyrs de la science.

— Ah ! dit Suzanne, comme je me trompais ! Je croyais qu'ils faisaient cela pour s'amuser !

— Tu te trompais, en effet. A côté de quelques aéronautes qui exercent un véritable métier et qui n'ont d'autre but que de gagner quelque argent, il existe tout un groupe de savants, astronomes, physiciens, chimistes, pour qui les ascensions sont d'importantes expériences scientifiques.

— Dis donc, bon papa ?

— Quoi ?

— Tu m'as dit comment le ballon montait en l'air, mais tu as oublié de m'expliquer comment il faisait pour descendre, car je pense bien qu'il ne reste pas toujours là-haut !

— C'est juste. Qui a fait monter le ballon ?

— Le gaz.

— Oui. Par conséquent en lui enlevant le gaz, le ballon tombera, n'est-il pas vrai ?

— Oui, bon papa, mais comment lui enlève-t-on son gaz ?

— Au moyen de la soupape.

— Quelle soupape ?

— Une espèce de petite porte en métal placée à la partie supérieure du ballon et munie d'une corde qui descend jusqu'à la nacelle. Lorsque l'aéronaute veut descendre, il tire la corde et ouvre la porte ou la soupape. Le gaz, trouvant une sortie, s'empresse de s'échapper. Le ballon se dégonfle peu à peu et, n'ayant bientôt plus assez de gaz pour être soutenu dans l'espace, il redescend vers la terre.



— Un jour j'ai vu, dit Suzanne, un ballon s'enlever assez lourdement. Alors l'aéronaute a vidé en dehors de la nacelle un ou deux sacs. Qu'y avait-il dans ces sacs et pourquoi les a-t-il vidés ?

— Il y avait du lest.

— Du lest ? dit Suzanne, qu'est-ce que c'est encore que ça ?

— Le mot lest, reprit M. de Beaucourt, vient du mot allemand last, qui signifie charge. On charge donc le ballon avant qu'il ne s'élève, on met du lest dans sa nacelle, et ce lest se compose de sable enfermé dans des sacs. Le ballon est gonflé de façon à enlever avec lui cette charge de surplus. Or, quand l'aéronaute veut faire monter son ballon plus haut et plus vite, il le débarrasse d'une partie de son poids, et l'aérostat allégé s'élève plus facilement.

— Je comprends, bon papa, dit Suzanne ; mais que veut donc dire le mot que tu viens d'employer ?

— Quel mot ?

— Aérostat.

— Aérostat est formé de deux mots grecs qui signifient : se tenir dans l'air.

— Les Grecs avaient donc aussi des ballons ?

— Oh ! non pas. Ce sont les savants modernes qui ont pris ces termes à l'ancienne langue grecque. Il n'y a pas cent ans qu'on a inventé les aérostats.

— Alors, ils servent à étudier les airs, et voilà tout ?

— Ils ont servi et serviront encore à d'autres choses. Ainsi, pendant les guerres de la Révolution, on eut l'idée d'employer les ballons aux armées comme moyen d'observation. A la bataille de Fleurus, le capitaine Coutelle fut chargé d'observer du haut de la nacelle d'un ballon captif les forces, les dispositions et les mouvements de l'ennemi. Il les faisait connaître par des lettres attachées à de petits sacs de sable qu'il laissait tomber sur la terre. Il resta plus de neuf heures en observation et, comme il le disait lui-même, ce n'est pas l'aérostat qui fit gagner la bataille, mais la présence continuelle de ce globe aérien gênait les Autrichiens qui croyaient ne pouvoir faire un pas sans être aperçus. En outre, nos soldats voyaient avec plaisir cette arme inconnue au-dessus de leurs têtes. Elle semblait les protéger et leur donnait confiance.

— Ce ballon-là était retenu à la même place par un câble, mais un ballon libre va où le vent le pousse, n'est-ce pas ?

— Hélas ! on ne peut pas diriger un aérostat ; et un aéronaute qui part avec l'intention d'aller à Marseille peut fort bien aller tomber à Lille. Pourtant, on étudie en ce moment les courants de l'air, et, si on parvient à les connaître comme on connaît ceux de la mer, peut-être pourra-t-on s'en servir pour se diriger plutôt dans un sens que dans un autre ; mais on

n'obtiendra jamais la direction complète d'un ballon proprement dit. Ce genre d'aérostat est trop soumis aux caprices des vents et aux dangers de toute espèce.

— Quel dommage ! soupira M^{lle} Suzanne, qui se voyait déjà emportée dans les airs. Si on pouvait voyager ainsi, on aurait des ballons au lieu d'avoir des voitures. Quand j'irais voir une de mes petites amies, je descendrais par le toit au lieu d'entrer par la porte. Et même il n'y aurait plus de porte en bas, les concierges seraient sur les toits. Ce serait très amusant !

— Et, ajouta M. de Beaucourt avec un sourire, en continuant la supposition de sa petite-fille, le sixième étage deviendrait le premier, et les mansardes seraient au rez-de-chaussée !

— Ce serait si drôle ! Comment, bon papa, on ne parviendra jamais à diriger les ballons ?

— Il ne faut désespérer de rien, ma chère enfant, quand il s'agit de la science. On trouvera certainement, non point des ballons, mais des appareils qui nous permettront de naviguer dans les airs. Dans tous les cas, ces appareils serviront à un but un peu plus sérieux que celui dont nous plaisantions tout à l'heure. Ils remplaceront non seulement les voitures, mais encore les chemins de fer et les navires...

— Quel bonheur, s'écria Suzanne, si cela pouvait se réaliser bientôt ! Papa ne serait plus exposé aux dangers de cette méchante mer qui me fait si peur, et ses absences ne nous causeraient plus tant de craintes !

L'excellent petit cœur de M^{lle} Suzanne confisquait déjà au profit de sa famille l'invention future de la navigation aérienne !



CHAPITRE XXVII.

LE PARC MONCEAUX. — LA PETITE PRINCESSE MARMOTTE.

Le parc Monceaux, réchauffé, ranimé par le soleil de mai, avait repris ses tons gais et clairs de campagne parisienne.

Des grappes de fleurs blanches, quelquefois tachées de rose vif, piquaient de leurs notes éclatantes le lourd feuillage des marronniers, dont l'ombre épaisse empêchait le gazon de pousser alentour.

Les lilas de l'année nouvelle jetaient leurs senteurs mouillées au nez des passants.

Des corbeilles de pâquerettes rouges et blanches, de giroflées, de pensées au velours jaune ou violet, se posaient en relief sur les larges pelouses sillonnées de tuyaux d'arrosage qui se repliaient sur eux-mêmes et ressemblaient à d'immenses serpents dont les têtes étaient cachées dans l'herbe.

Des touffes de lierre, tué par le froid de l'hiver, pendaient aux premières branches des ormes comme des chevelures emmêlées.

M^{lle} Suzanne, accompagnée de Louissette, venait de l'hôtel et suivait la grande allée garnie de chaises de fonte jaune et de bancs verts au dossier recourbé.

Elle passait sans voir les bébés blancs et roses et les nourrices coquettes avec leurs longs manteaux sans manches, de même couleur que la robe, leurs tabliers brodés, et leurs petits bonnets de dentelles ruchés de rubans rouges ou bleus, dont les larges bouts tombaient jusqu'au bas de la jupe.

Elle ne faisait même pas attention aux mignonnes fillettes, joliment habillées de costumes presque collants, amincies dans ces fourreaux d'étoffes claires avec le nœud de ruban de la ceinture très basse, et coiffées de chapeaux de paille en cloche d'où s'échappaient des frisures de cheveux blonds ou noirs.

Suzanne avait hâte d'arriver au petit pont de pierre et de briques qui s'élève de quelques marches sur la pièce d'eau où barbotent journellement de nombreux canards fort civilisés.

C'est là qu'elle devait retrouver son amie la princesse Marmotte.



Elle avait à apprendre d'Adèle de Sucs des choses très importantes. Aussi était-elle grave et préoccupée.

Voici ce qui s'était passé la veille.

Suzanne, voyant que ses parents étaient toujours aussi attristés, remarquant qu'on ne parlait pas du mariage de Paul et de Thérèse, et sentant

enfin que « rien ne s'arrangeait », avait, à son tour, perdu sa gaieté.

Cependant, pour ne point augmenter le chagrin de sa famille, elle s'efforçait, à l'hôtel, de dissimuler le sien.

Il n'en était pas de même une fois dehors, seule avec Louissette qui la conduisait depuis plusieurs jours au parc, à la rencontre de la princesse Marmotte amenée par la femme de chambre.

Là, Suzanne ne se contraignait plus ; elle refusait de jouer avec son amie ; elle restait assise, réfléchissait et, distraite, oubliait de répondre quelquefois aux questions de la petite princesse.

Celle-ci, malgré son air plein d'indolence, aimait beaucoup Suzanne et savait s'intéresser à elle.

Depuis quelque temps, l'attitude nouvelle de son amie l'avait surprise et intriguée.

— Qu'as-tu donc ? lui répétait-elle souvent.

Et Suzanne se contentait de répondre :

— Je n'ai rien.

Pourtant la veille de ce jour, l'amitié inspirant à la petite princesse Marmotte une énergie qu'on ne soupçonnait pas, elle insista si vivement pour connaître le motif de la tristesse de Suzanne que cette dernière, étonnée elle-même, se décida à lui confier ses peines.

Elle dit à Adèle combien ses parents étaient tristes et elle lui avoua la cause de cette tristesse.

— Ainsi, ajouta la petite princesse quand Suzanne eut terminé, tout cela vient de la rupture du mariage de ton frère avec Thérèse ?

— Oui.

— Mais, alors, pourquoi hésitais-tu à me le dire ? reprit la princesse Marmotte ; il y a longtemps que je le savais !

— Tu le savais ? s'écria Suzanne, et comment le savais-tu ?

— J'en avais entendu parler à maman.

— Ah !

Suzanne se mit à songer, puis elle dit en soupirant :

— Mon Dieu ! que je serais heureuse si ce mariage pouvait se faire ! Mais je vois bien qu'il n'y faut plus compter. Ainsi, on ne veut même plus me permettre d'aller embrasser Thérèse !

— Sais-tu, au moins, ce qui empêche ce mariage ?

— A peine ! Un soir, petit père a appris qu'il y avait eu, dans la famille de Thérèse, un M. Pierre de Montlaur tué pendant la guerre de Crimée, et alors

il a déclaré le mariage impossible.

Suzanne raconta dans ses détails la scène dont elle avait été témoin.

La petite princesse Marmotte l'écoutait avec attention.

— C'est bien étrange ! dit-elle.

— N'est-ce pas ?

— Et tu n'as pas pu savoir pourquoi ce M. Pierre de Montlaur, tué en Crimée, devenait un obstacle au mariage de ton frère ?

— Pourquoi ? Pourquoi ? Oh ! si, j'ai demandé pourquoi ! Mais bon papa lui-même n'a pas voulu me répondre. Et pourtant il me semble que si je le savais, je parviendrais à tout arranger ! Je dois te paraître folle en disant cela, moi qui ne suis qu'une enfant ! Cependant c'est la vérité, quelque chose me le fait croire, et puis, vois-tu, j'aime trop mes parents et Thérèse pour ne pas réussir !

— Eh bien ! dit Adèle de Sucy en reprenant son calme ordinaire, il faut le savoir.

— Oui, il faut le savoir, mais comment s'y prendre ?

— Laisse-moi faire.

— Que dis-tu ? tu espères...

— Je n'espère pas encore, j'essayerai...

— Que feras-tu ?

— Je lâcherai tout simplement de le savoir par maman.

— Oh ! ma bonne petite princesse Marmotte, que je te remercie ! s'écria Suzanne.

— Ne me remercie pas encore, dit sérieusement Adèle de Sucy, je puis t'apporter une nouvelle que tu regretteras d'avoir voulu connaître.

— Hélas !

— Viens de main ici et je te dirai ce que j'aurai appris.

C'est pour cela que Suzanne était si préoccupée ce jour-là.

Adèle de Sucy n'était pas encore au rendez-vous.

Suzanne, inquiète, regardait du côté par où elle venait d'habitude.

Enfin elle l'aperçut.

Mais la petite princesse Marmotte ne devait pas apporter une bonne nouvelle.

Elle s'avancait sans hâte, aux côtés de la femme de chambre, et quoique sa démarche ne fût point d'ordinaire des plus vives, elle semblait un peu affectée et comme contrainte.

Quand Suzanne fut auprès d'elle, elle remarqua une nuance de tristesse dans ses beaux yeux endormis.

Elle crut deviner qu'Adèle de Sucy n'avait rien pu apprendre.

— Tu ne sais rien ! dit-elle à voix basse, très chagrine.

— Si, je sais tout.

— Mais parle donc !

Alors la princesse Marmotte regarda doucement son amie :

— Ma pauvre petite Zazanne, dit-elle, j'avais raison hier, il valait mieux ne rien savoir.

— Mon Dieu, qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que ce mariage est, en effet, impossible.

Suzanne, très émue, implorait Adèle du regard pour qu'elle parlât.

Alors, elle apprit l'incident terrible qui avait fait manquer le mariage de son frère, et, désolée, elle pensa bien qu'elle était impuissante contre un tel obstacle.

La petite princesse Marmotte semblait partager la peine de son amie, et les deux enfants, sans plus se parler, restaient silencieuses.

Tout à coup de larges gouttes de pluie vinrent s'aplatir sur la terre.

Puis on entendit un roulement lointain de tonnerre.

L'orage éclatait, soudain, imprévu.

Tout le monde, en émoi, se levait et s'agitait.

Les nourrices abritaient leurs bébés sous leurs manteaux. Les mamans ouvraient des parapluies ou des ombrelles.

Des hommes couraient, cherchant un abri.

Les promeneurs les plus proches de la rotonde y cherchaient un refuge. D'autres pénétraient dans la grotte aux stalactites.

Les gardiens du parc, aux tuniques d'un vert sombre avec les boutons d'argent aux armes de la Ville, l'épée au côté, allaient et venaient, tâchant de se rendre utiles au milieu de ce désordre.

L'hôtel était trop éloigné pour que Suzanne et Adèle pussent s'y rendre. La pluie tombait maintenant très serrée ; les éclairs se succédaient, intenses, et le tonnerre se rapprochait rapidement.

M^{lle} Suzanne de Sannois, M^{lle} Adèle de Sucy, les femmes de chambre, des mamans et des nourrices se serraient les unes contre les autres, abritées tant bien que mal par le feuillage épais d'un marronnier.

Un éclair, si brillant que Suzanne en fut éblouie, alluma le ciel.

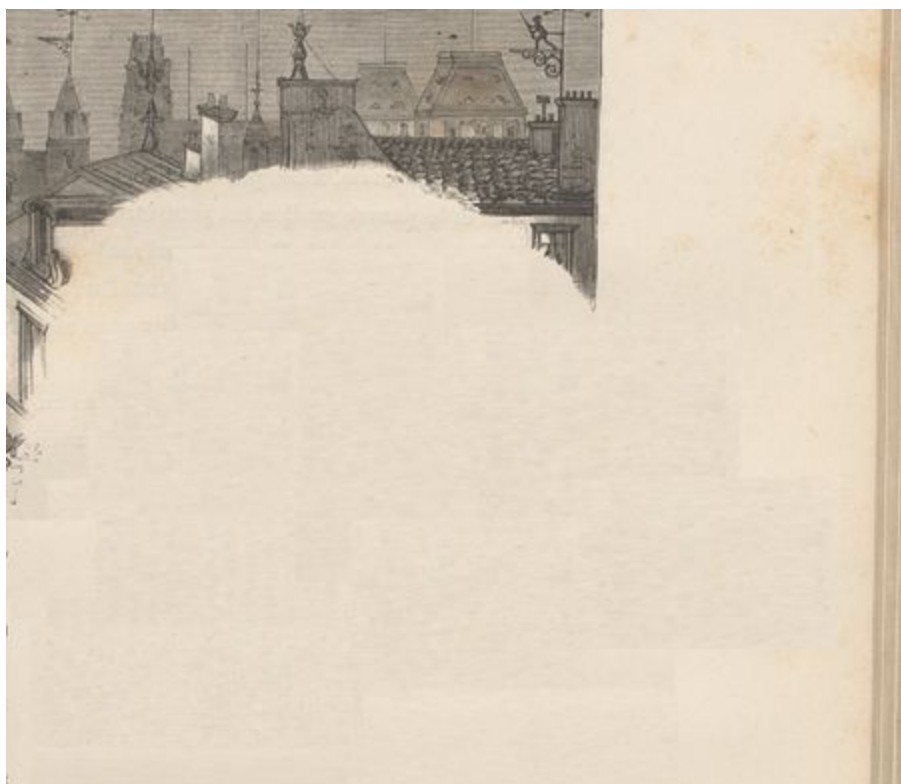
Un coup de tonnerre d'une extrême violence ébranla le sol

Puis un cri d'effroi et de douleur retentit, jeté par une voix mâle.

Suzanne regardait, effrayée. Elle voyait un des vieux gardiens du parc, étendu tout de son long en travers d'une allée.

Le malheureux venait d'être frappé par la foudre.





CHAPITRE XXVIII.

LA FOUDRE.

Pendant qu'on s'empressait autour du gardien et qu'on l'emportait, l'orage se calma.

A ce moment, M. de Beaucourt, très inquiet, venait à la recherche de sa petite-fille.

Suzanne avait été fortement impressionnée par ce bruit de tonnerre tombé si près d'elle et par la vue du pauvre gardien, blessé ou tué en travers du chemin.

Elle se serrait entre la petite princesse Marmotte et Louissette, qui, elles aussi, du reste, étaient très effrayées, quand elle aperçut son bon papa.

M. de Beaucourt, sous le parapluie qui l'abritait des dernières gouttes de pluie, examinait tous les groupes de petites filles afin de retrouver Suzanne.

— Bon papa ! bon papa ! s'écria M^{lle} de Sannois.

Et elle courut se jeter dans ses bras.

— J'ai eu bien peur ! dit-elle.

— Moi aussi, mon enfant, j'ai eu peur, répondit M. de Beaucourt, sachant que tu étais si près de l'endroit où est tombée la foudre. Par bonheur, je te retrouve saine et sauve !

— Oui, dit Suzanne, mais, par malheur, le tonnerre a fait une victime et le pauvre gardien est peut-être mort !

— Il n'est que blessé, je l'ai vu quand on l'emportait.

— Allons prendre de ses nouvelles, veux-tu ?

— Pas maintenant ; il faut revenir chez nous afin de rassurer ta mère.

— Oh ! oui, bon papa, c'est vrai ! allons-nous en vite !

Suzanne embrassa Adèle de Sucy et partit avec son grand-père.

M^{me} de Sannois venait de rentrer à l'hôtel ; elle savait déjà que Suzanne avait été préservée, mais, fort émue à l'idée du danger que sa fille venait de courir, elle l'attendait avec une impatience compréhensible.

La mère et l'enfant s'embrassèrent avec un redoublement d'affection.

Suzanne, préoccupée du sort du gardien, en parla aussitôt à sa mère, qui promit de venir en aide au pauvre homme.

Quant à M^{lle} de Sannois, elle se promit d'aller elle-même chercher de ses nouvelles.

Puis, le cerveau plein de cet événement, elle se tourna vers son grand-père, le prit par la main, le conduisit à un fauteil, le fit asseoir, s'assit à côté de lui, et, de la façon la plus naturelle du monde, elle dit

— Bon papa, je t'écoute.

M. de Beaucourt, étonné de cette manière d'agir, ne comprit pas tout de suite.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il.

— Eh bien, j'attends ton explication.

— De quoi et sur quoi ?

— Mais sur le tonnerre ! reprit Suzanne d'un ton qui indiquait que, pour le moment, il ne pouvait être question d'autre chose.

— Ah ! bien, bien, dit M. de Beaucourt en souriant. Cette fois, j'avoue que j'avais complètement oublié que ma petite Zazanne était une incorrigible curieuse ! Tu veux donc savoir ce que c'est que le tonnerre ?

— Mais oui, bon papa !

— Soit ! le tonnerre, c'est du bruit, et pas autre chose. Es-tu contente ?

Et M. de Beaucourt fit mine de se lever.

— Non, non, je ne suis pas contente ! s'écria Suzanne, et vous le savez bien, monsieur mon bon papa qui vous moquez de moi ! Le bruit ne fait pas de mal et si le tonnerre est du bruit, ce n'est donc pas le tonnerre qui a blessé le gardien du parc ?

— Aussi n'est-ce pas le tonnerre qui a causé cet accident !

— Quoi donc alors ?

— C'est la foudre, ce qui est bien différent.

— Oh ! bon papa, dit Suzanne d'un petit air contrarié, tu ne veux pas t'expliquer clairement ! Comment veux-tu que je te comprenne ?

— Allons ! ne te chagrine pas, reprit le grand-père s'amusant de sa petite taquinerie, et écoute-moi.

— Sérieusement ? dit Suzanne.

— Oui, sérieusement. Je t'ai un peu fait enrager avec les deux mots tonnerre et foudre, mais c'est afin que tu ne les confondes pas. Ils sont loin, en effet, d'avoir le même sens. Dis-moi, de quels faits as-tu été témoin pendant cet orage ?

— J'ai vu des éclairs... j'ai entendu le tonnerre... et j'ai vu comme une ligne de feu blanc, en zigzag, tomber du côté où était le gardien.

— Eh bien, cette ligne de feu, dont tu parles, c'est la foudre ; le tonnerre, c'est le bruit qu'elle cause, et l'éclair, c'est la lueur qu'elle répand.

— Qu'est-ce donc que la foudre ? demanda Suzanne.

— Ne t'ai-je pas dit, lorsque je t'ai parlé du télégraphe, que l'électricité était une des forces de la nature, mais que cette force n'était encore connue que par ses effets, et qu'un de ces effets-là était précisément la foudre dont nous parlons en ce moment.

— Oui, bon papa.

— Tu te rappelles le morceau d'ambre attirant à lui des parcelles de papier ?

— Parfaitement.

— Cette expérience te montrait déjà un phénomène d'électricité, et si j'avais fait toucher à ton oreille cet ambre après l'avoir frotté, tu aurais entendu un très léger pétilllement produit par le dégagement d'une petite étincelle.

— Une étincelle ?

— Oui, une étincelle électrique qui se dégageait de l'ambre en touchant ton corps. Cette étincelle eût été beaucoup trop faible pour te faire mal et même pour être visible, mais suppose qu'il sorte de l'ambre ou d'un autre

corps une étincelle plus forte que celle-là, alors tu la verrais et elle te ferait éprouver une certaine sensation. Or, la foudre n'est autre chose qu'une étincelle électrique, mais d'une force et d'une intensité considérables. Comprends-tu ?

— Oui, mais d'où vient cette étincelle ? Car, en l'air, il n'y a ni ambre ni autre corps pouvant donner de l'électricité ?

— Ah ! vraiment ! Et les nuages ?

— C'est juste. Il y a les nuages !

— Eh bien, qu'il te suffise de savoir — car je ne veux pas entrer ici dans une explication théorique — que lorsque certains nuages se rencontrent, il s'opère un dégagement d'étincelles électriques. Ces étincelles se produisent en ébranlant les airs, et cet ébranlement de l'atmosphère, c'est le bruit dont nous parlions tout à l'heure...

— Le tonnerre.

— Précisément. La lumière éclatante de l'étincelle, c'est l'éclair. Et, enfin, l'étincelle elle-même c'est la foudre.

— Alors, chaque fois qu'on entend le tonnerre, la foudre tombe sur la terre ?

— Non pas ! Pour que la foudre tombe il faut que les nuages chargés d'électricité soient rapprochés du sol. Quand l'orage éclate dans les hautes régions, l'étincelle électrique ne descend pas et se perd dans l'atmosphère.

Suzanne réfléchit un instant, puis elle dit :

— Il faut donc toujours des nuages pour produire la foudre ?

— Assurément.



— Cependant, l'été, on voit des éclairs sans qu'il y ait de nuages au ciel.

— Tu veux parler sans doute de ces lueurs qu'on appelle éclairs de chaleur ?

— Oui, bon papa.

— Mais ces éclairs viennent aussi des nuages, mais de nuages qui se trouvent en dehors de notre horizon et que nous ne pouvons voir. Ils sont si loin de nous, d'ailleurs, qu'on n'entend même pas alors le tonnerre.

— Ah ! oui, c'est vrai ! s'écria Suzanne.

Puis elle ajouta :

— Dis donc, bon papa, j'ai entendu dire que quand on entendait le tonnerre, après avoir vu l'éclair, on ne courait plus le danger d'être atteint par la foudre. Dis, est-ce que c'est possible ?

— C'est fort juste.

— Comment cela peut-il être !

— Au moment où se produit l'étincelle, tu vois immédiatement l'éclair, parce que la lumière arrive à nos yeux presque instantanément. En effet, la lumière parcourt, si tu tiens à le savoir, 77,000 lieues par seconde.

Il n'en est pas de même du tonnerre. Le son est un paresseux à côté de la lumière. Il ne marche qu'à raison de 340 mètres par seconde.

Il est donc toujours fort en retard sur la lumière ; par conséquent, la foudre est déjà tombée quand le tonnerre se décide à se faire entendre à nos oreilles.

Ainsi suppose que tu vois un éclair, compte immédiatement un, deux, trois, etc., qui représentent des secondes, jusqu'au moment où tu entends le tonnerre ; si tu as eu le temps de compter jusqu'à cinq, c'est que les nuages d'où est partie l'étincelle sont à cinq fois 340 mètres de nous. Si tu n'as pu compter qu'une seconde, c'est qu'ils sont précisément à 340 mètres, et moins tu auras le temps de compter, plus la distance sera courte.

— Et il n'y a pas moyen de se préserver de la foudre ? demanda Suzanne.

— La question que tu viens de faire là a été de tout temps la préoccupation des peuples, et surtout des peuples anciens, qui n'avaient pas nos abris et vivaient presque en plein air.

Le tonnerre était une de leurs grandes frayeurs. Ils voyaient dans ce bruit la colère de leurs dieux, des menaces, des présages sinistres, tout cela...

— Parce qu'ils ne pouvaient s'en expliquer la cause ! ajouta Suzanne.

— Justement, dit M. de Beaucourt. Un danger dont la source reste inconnue paraît plus effrayant encore. La science était bien arriérée à Rome et à Athènes et les plus grands philosophes déraisonnaient en voulant raisonner sur la foudre. L'un d'eux même affirmait qu'elle tombait des trois planètes : Jupiter, Saturne et Mars !

— Oh ! s'écria Suzanne avec une légère nuance de dédain. Est-il possible ! Et que faisaient-ils pour s'en préserver ?

— Des choses complètement inutiles. Ils clouaient à leurs portes des chauves-souris, sonnaient les cloches ou se coiffaient d'une couronne de laurier.

— En effet, dit Suzanne, cela ne devait guère écarter la foudre !

— N'est-ce pas ! Eh bien, croirais-tu que ces pratiques se poursuivent encore aujourd'hui. On peut voir dans quelques villages, sur les portes des chaumières, des chauves-souris clouées les ailes étendues. Dans certains endroits, on sonne les cloches pendant les orages. Enfin, beaucoup de ménagères bretonnes mettent des branches de laurier dans les nids des poules pour empêcher les œufs de tourner pendant les orages. La superstition est, comme tu vois, difficile à déraciner.

— Et nous, possédons-nous le moyen de nous préserver ?

— Oui, un grand savant, qui se nommait Franklin, a inventé le paratonnerre.

— Ces tiges pointues qu'on voit sur les monuments ? demanda Suzanne.

— Oui, mais le paratonnerre ne consiste pas seulement en cette tige pointue comme tu dis. Cette tige se continue par un câble de fils métalliques qui passe à travers toute la longueur du monument et dont l'extrémité va se perdre dans un puits.

Le paratonnerre empêche la foudre de tomber, en soutirant par la pointe de sa tige l'électricité des nuages qui passent à sa portée.

— Eh bien, dit Suzanne, il est regrettable qu'un paratonnerre ne se soit pas trouvé là pour enlever à ce méchant nuage l'étincelle qui a frappé le pauvre gardien.

A ce moment, M^{me} de Sannois, qui rentrait dans la salle, entendit les derniers mots de Suzanne.

— Tu parles du gardien du parc ? dit-elle..

— Oui, petite mère. As-tu de ses nouvelles ? dit vivement Suzanne.

— Le pauvre homme est paralysé, mais le docteur espère le sauver.

— Tu veux bien que j'aille le voir, n'est-ce pas ? petite mère.

— Certainement, ma chère enfant, et je te chargerai même de lui porter quelques secours de notre part.

Suzanne allait être un charmant porteur de bonnes et bienfaisantes nouvelles.





CHAPITRE XXIX.

LE DERNIER POURQUOI DE M^{lle} SUZANNE.

M^{lle} Suzanne de Sannois avait pris l'habitude de se diriger tous les jours vers la rotonde des gardiens du parc, au toit couvert d'ardoises en écailles, supporté par des piliers massifs de pierre grise, et qui s'encadrait entre les luxueuses grilles dorées des portes dont les lances soutenaient des médaillons avec le vaisseau des armes de Paris.

Le père Rémois, comme on le nommait familièrement, s'était trouvé d'abord en danger de mort.

La foudre n'avait fait que brûler le drap de ses vêtements, mais la commotion cérébrale avait déterminé une paralysie complète du côté droit.

M. de Sannois, voyant combien sa petite Suzanne s'intéressait au sort du pauvre gardien, lui avait envoyé son propre médecin.

Grâce aux soins habiles de ce docteur, le père Rémois put être rappelé à la vie.

La paralysie, énergiquement combattue, ne devait être que momentanée et le vieux gardien recouvrerait l'usage de ses membres.

En effet, le mieux se fit rapidement constater.

Un jour, en arrivant, Suzanne trouva son malade assis dans un fauteuil. La paralysie, disparue du bras, ne résidait plus que dans la jambe.

— Comment ! père Rémois, s'écria Suzanne, vous avez pu vous lever ? Vous voilà donc presque guéri ! Ah ! je suis bien contente !

— Et moi aussi, mademoiselle, je suis bien content, car j'espère pouvoir aller bientôt remercier moi-même vos parents des bontés qu'ils ont eues pour moi. En attendant, je vous remercie bien, bien fort !

En disant ces derniers mots, le vieux gardien, les yeux humides de larmes de reconnaissance, prit de sa main, libre à présent, la rose menotte de M^{lle} de Sannois et, d'un mouvement bon et simple, il l'embrassa.

M^{lle} Suzanne était, en effet, venue tous les jours voir le vieux gardien, et, comme on le suppose, elle était toujours chargée de quelques provisions données par sa mère ou de quelques secours dus à M. de Sannois.

Le père Rémois, ancien soldat, décoré de la Légion d'honneur et de la médaille militaire, avait sous sa rude apparence une sensibilité très fine. Seul, sans famille, il avait compris la bonté exquise de cette charmante petite fille qui avait su prendre intérêt à son malheur.

C'était maintenant un dévouement sans bornes que le vieux gardien possédait pour sa mignonne protectrice.

Ce matin-là surtout où la guérison s'annonçait assurée, il aurait voulu trouver le moyen de s'acquitter. Il rêvait d'événements imprévus où il aurait exposé et donné sa vie pour sauver celle de M^{lle} de Sannois ; et, comme il la regardait, il vit qu'elle était triste.

Cet air de tristesse qu'il avait déjà remarqué pendant le cours de sa maladie le frappait aujourd'hui davantage ; il se demandait ce qui pouvait affecter une telle enfant que tous les bonheurs semblaient entourer.

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? se hasarda-t-il à dire avec une timidité affectueuse.

— Mais je n'ai rien, père Rémois ! répondit vivement Suzanne.

Et, pour changer la conversation, elle désigna du doigt la médaille et la croix qui brillaient sur la tunique du gardien.

— Où avez-vous gagné cela ? dit-elle. Est-ce pendant le siège ?

— Oh ! non, mademoiselle, j'avais déjà depuis longtemps ces deux décorations.

— Ah ! où vous a-t-on donné la croix ?

— En Italie.

— Et la médaille ?

M^{lle} de Sannois faisait cette question distraitemment, sans y attacher nulle importance.

Le vieux soldat répondit :

— La médaille ? je l'ai gagnée en Crimée.

Alors, Suzanne pâlit tout à coup. Elle regarda fixement le gardien comme si elle pouvait en attendre quelques révélations :

— En Crimée, dites-vous ? demanda-t-elle.

— Mais oui, mademoiselle, reprit le père Rémois, tout surpris du trouble où il voyait sa petite protectrice.

— En Crimée ! répétait Suzanne à qui ce nom venait d'évoquer un douloureux souvenir.

— Mais en quoi cela peut-il donc vous impressionner si fort ?

Suzanne ne répondit pas. Elle réfléchissait.

Le père Rémois, par un mouvement bien naturel, se mit à associer dans son esprit le mot de Crimée au nom de Suzanne. Cela ne lui dit rien.

Alors il pensa au nom de famille de sa protectrice.

— La Crimée ?... de Sannois ?... murmura-t-il.

Soudain, il tressaillit.

Évidemment, le vieux gardien se rappelait quelque chose.

Suzanne songeait encore, attristée.

Pour tirer M^{lle} de Sannois de ces sombres réflexions, le père Rémois reprit la parole.

— Savez-vous, mademoiselle, dit-il, que je viens de me souvenir d'une aventure où votre nom a été mêlé ?

— Mon nom ? demanda Suzanne.

— Du moins, celui que porte votre famille.

— Le nom de Sannois !

— Oui.

— Et où s'est passée cette... aventure ? dit Suzanne avec une hésitation inquiète.

— Mais... en Crimée, répondit le père Rémois en souriant de la singulière surprise qu'il lisait sur le visage de Suzanne.

Ce sourire déconcerta Suzanne :

— Ce n'est donc pas une aventure grave ? dit-elle. Mais de quoi s'agit-il ?

— D'un duel.

— Un duel ?... s'écria Suzanne tremblante... en Crimée ?... avec un M. de Sannois ?...

Et, devant cette émotion qu'il ne comprenait pas, le vieux gardien n'osa répondre que par un signe affirmatif.

C'en était assez pour Suzanne !

De grosses larmes s'échappaient de ses yeux :

— Oh ! père Rémois ! s'écria-t-elle en sanglotant, taisez-vous ! taisez-vous ! Je sais la fin de l'histoire !

Le brave gardien, aussi désolé que surpris de l'état où ses paroles avaient mis la pauvre petite Suzanne, ne savait que faire.

— Pourquoi pleurez-vous, mademoiselle ? disait-il seulement, très peiné. Pourquoi pleurez-vous donc ? Répondez-moi, je vous en supplie !

Alors Suzanne murmura ces quelques mots :

— Ce M. de Sannois, c'est mon père !

Le père Rémois garda un instant le silence. Il cherchait à comprendre sans y parvenir.

— Je ne vois pas cependant, dit-il, d'où peut provenir votre chagrin ?

— Ah ! c'est que vous ignorez tout !... Si cette rencontre n'avait pas eu lieu !... si celui qui se battait contre mon père...

— Vous voulez parler de M. de Montlaur ? dit le père Rémois.

— Oui ! reprit Suzanne, si M. Pierre de Montlaur n'avait pas été tué dans ce duel...

— Que dites-vous ? s'écria vivement le vieux gardien ? que dites-vous, mademoiselle ? Mais M. de Montlaur n'a pas été tué dans ce duel !

Suzanne releva brusquement la tête. Une lueur d'espoir passa dans ses yeux, mais s'éteignit bientôt.

— Hélas ! dit-elle, vous ne le savez pas !

— Mais si, je le sais, reprit d'une voix forte le père Rémois, je le sais, moi... j'étais son témoin !

— Ah ! mon Dieu ! serait-il possible !... s'écria Suzanne en proie à l'émotion la plus vive.

Puis, doutant de nouveau, elle ajouta :

— Mais la nouvelle de sa mort est pourtant vraie ?

— M. Pierre de Montlaur, dit gravement le gardien, a été tué en Crimée, mais il est tombé glorieusement, en soldat, devant Malakoff !

Suzanne ouvrait ses grands yeux qui s'emplissaient d'un bonheur auquel elle ne pouvait croire.

— Tout cela est vrai, mon bon monsieur Rémois ? répétait-elle. C'est bien vrai ? Oh ! oui, je vous crois ! Vous ne voudriez pas me causer ensuite plus de chagrin que je n'en ai eu.

— Et si je vous ai fait pleurer, ma pauvre demoiselle, je vous en demande pardon ! dit le père Rémois très ému.

— Oui, vous m'avez fait pleurer, mais vous ne savez pas encore de quelle joie vous seul allez être cause !

Et comme le brave gardien restait tout étonné, M^{lle} de Sannois, dans sa délicatesse charmante, jugea qu'elle devait bien lui expliquer tout ce mystère.

En quelques mots, elle l'eut mis au courant de la situation.

— Maintenant, dit-elle, il faut que je vous embrasse, père Rémois ! Je vous remercie comme je peux, moi, en attendant que vous soyez remercié par tous !

Et on peut assurer que ce simple remerciement fut plus doux au digne homme que tous ceux qu'il dut recevoir par la suite.

Suzanne appela Louissette qui causait avec la femme d'un autre gardien et dit au père Rémois :

— Je cours à la maison à présent ! Ah ! comme nous allons être heureux désormais !...

Depuis quelques instants, sans que Suzanne s'en aperçût, le père Rémois faisait de violents efforts pour se remuer.

— Attendez-moi, mademoiselle, dit-il tout à coup.

— Que voulez-vous faire ? demanda Suzanne étonnée.

— Je veux aller avec vous répéter à M. votre père ce que je viens de vous dire ! N'ai-je pas, moi aussi, à le remercier ?

Suzanne comprit le sentiment généreux qui excitait l'excellent homme à faire cette démarche.

— Mais, dit-elle doucement, vous ne pourrez pas, père Rémois.

— Si ! répondit-il.

Et, par un mouvement de suprême énergie, le gardien parvint à se mettre debout. Sa volonté avait dompté le mal. Appuyé sur Suzanne et sur Louissette, il arriva jusqu'à l'hôtel.

Par les fenêtres du parc, la famille de Sannois, réunie pour le déjeuner, avait vu venir ce groupe de trois personnes. On croyait que le gardien, presque guéri, venait exprimer sa reconnaissance ; mais personne ne se doutait de quelles nouvelles il était le messager !

A peine entrée dans la salle et, pendant qu'on faisait asseoir le père Rémois, Suzanne, la figure rayonnante de joie, se jeta dans les bras de ses parents :

— Ah ! petite mère ! disait-elle... petit père !... Et toi, bon papa, qui m'avais dit que ça s'arrangerait !...

Puis, elle alla vers son grand frère :

— Paul, dit-elle, tu peux embrasser bien fort ta petite sœur, car elle va te faire bien du plaisir, va !

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Paul avec étonnement.

Et Suzanne ajouta, d'une gravité charmante :

— Il y a que tu peux maintenant épouser Thérèse !...

A ces mots inattendus, M. de Sannois devint très pâle, et interrogeant du regard M^{me} de Sannois et M. de Beaucourt :

— Que veut dire Suzanne ? demanda-t-il avec une inquiétude profonde.

— Je veux dire, petit père, murmura Suzanne se faisant très confuse, très timide, mais aussi très câline, que je sais tout et qu'il faut bien me pardonner si j'ai été si curieuse !

— Mais que sais-tu ? reprit M. de Sannois tremblant à la pensée que son enfant pouvait commettre une douloureuse erreur.

— Je sais seulement, dit Suzanne en baissant les yeux, que M. Pierre de Montlaur n'a pas été tué en duel en Crimée.

— Mon Dieu ! mon enfant, s'écria M. de Sannois, que dis-tu là ?

— Je dis ce que je sais, répondit doucement M^{lle} de Sannois, et voici mon ami le père Rémois, qui le sait encore bien mieux que moi, lui qui a été son témoin.

Les spectateurs de cette scène étrange se regardaient, silencieux, n'osant croire encore à une telle nouvelle.

Cependant le gardien s'inclinait pour confirmer les paroles de M^{lle} Suzanne.

— Parlez, mon ami, parlez ! dit avec émotion M. de Sannois.

Alors le père Rémois raconta de nouveau ce qu'il avait appris à Suzanne. Il ajouta que M. Pierre de Montlaur, atteint par l'épée de son adversaire, s'était évanoui et qu'on avait cru, en effet, la blessure mortelle ; elle n'était

que douloureuse et présentait si peu de gravité qu'au bout de quelques jours M. de Montlaur se trouvait rétabli et prenait part à un combat sous Malakoff où il tombait en faisant bravement son devoir. Pierre de Montlaur avait donc été tué en Crimée, mais de la main d'un ennemi, comme M. de Sannois aurait pu s'en assurer au ministère de la guerre si la fatale concordance des faits ne l'eût maintenu dans une triste erreur.

Si le récit du vieux gardien fut accueilli avec une surprise heureuse, si on lui en fit reprendre les détails, si le narrateur fut fêté, remercié, entouré, on le suppose sans peine.

Quant à Suzanne, les yeux brillants de joie, le visage rosé sous les embrassements de tous, elle résumait en elle-même le bonheur de tous les siens.

— Ma chère Suzanne, mon enfant bien-aimé, dit M^{me} de Sannois, en échange du plaisir que tu nous donnes, que désires-tu ?

— Petite mère, répondit immédiatement Suzanne, je voudrais bien être la première à annoncer la nouvelle à Thérèse ?

— Ah ! mon enfant, ta demande est trop juste !

Mais cette fois ce fut M^{me} de Sannois qui accompagna Suzanne.

Depuis la dernière visite de Suzanne, la pauvre Thérèse de Montlaur, tout attristée, ne sortait presque plus.

Elle passait de longues heures, enfermée dans sa chambre, et M^{me} de Montlaur respectait la solitude de son enfant.

Les repas étaient courts et la mère n'osait parler à sa fille du sujet qui les préoccupait toutes deux si vivement.



Thérèse pensait à Suzanne, qui représentait son dernier espoir.

Suzanne, revenant chez M^{me} de Montlaur, eût indiqué que tout n'était pas perdu.

Mais, hélas ! Suzanne ne revenait pas.

On l'empêchait évidemment de tenir sa promesse, promesse qu'elle avait dû faire sans l'assentiment de sa famille.

Et, quoique Thérèse eût bien pressenti les choses, elle avait cherché à se faire illusion.

Pendant plusieurs jours, elle avait compté sur sa petite amie, tremblant à chaque coup du timbre.

Puis, le temps s'était écoulé et Thérèse avait fini par désespérer.

Aussi M^{lle} Suzanne de Sannois n'était-elle plus maintenant attendue.

L'étonnement de M^{me} de Montlaur et de Thérèse fut grand lorsqu'elles virent ces chères visiteuses, et leur joie fut profonde, quand Suzanne, sautant au cou de sa grande amie, s'écria :

— Je te l'avais bien dit... Tout s'arrangera !... Tout est arrangé !...

Le mariage de Paul de Sannois avec Thérèse de Montlaur fut célébré quelques semaines après ces événements. Suzanne, délicieuse demoiselle d'honneur, avait tenu à faire partager sa petite dignité à son amie la jolie princesse Marmotte qui lui avait été d'un si grand secours. Le père Rémois fut naturellement un des héros de cette journée, et le digne homme était tout confus des témoignages de gratitude qu'on lui donnait. Le hasard avait voulu que ses remerciements fussent d'un prix bien supérieur à celui des services rendus.

Et le soir, M. de Beaucourt se souvint que de tous les « pourquoi » posés par Suzanne, il en était un seul auquel il n'avait pas voulu répondre, et, pensant que le bonheur de deux familles était dû cependant à ce « pourquoi », il embrassa sa mignonne petite-fille d'une étreinte plus longue que d'habitude.

— Tiens ! ma petite Zazanne, dit-il, je t'aime encore mieux maintenant, si cela est possible !

Et Suzanne, ne comprenant pas, regarda son bon papa de ses grands beaux yeux étonnés et dit :

— Pourquoi ?





TABLE DES GRAVURES

CHAPITRE PREMIER.	
Frontispice	1
L'hôtel de Sannois	1
La chambre de M ^{lle} Suzanne	4
Oiseaux sous la neige	5
CHAPITRE II.	
Entrée de Suzanne	7
L'ancre	7
Le vaisseau et la tempête	10
CHAPITRE III.	
Bon papa et sa petite-fille.	13
Les formes des nuages.	18

La neige sur Paris	20
Suzanne	22

CHAPITRE IV.

Le déjeuner	23
Plat fumant	23
Suzanne à table	25
Homard	29

CHAPITRE V.

Victuailles	31
Cuisinier	31
Le suicide de Vatel.	35
Petits marmitons	36

CHAPITRE VI.

En mer	37
Promenade	37
Sur la plage de Dieppe.	40
La grève	42

CHAPITRE VII.

Marine.	43
Les rochers	45

CHAPITRE VIII.

Instruments de travail	49
Voyageur.	49
M ^{lle} Suzanne et son grand frère.	51
La vieillesse	57

CHAPITRE IX.

Les jouets.	59
Sur le boulevard.	61

Les parapluies	62
Blanchette et Michka	64

CHAPITRE X.

Suzanne chez le confiseur.	65
Le cœur	69
Les poumons.	70
Les veines.	72

CHAPITRE XI.

La mansarde.	73
Boîte	77

CHAPITRE XII.

Les baraques.	79
La petite princesse Marmotte et Marie Bonneuil en visite chez Suzanne.	81
Le bouquet	86
Poupées	88

CHAPITRE XIII.

La Lune	89
Le Soleil et les planètes	93
Almanach.	96

CHAPITRE XIV.

Effet de lune.	97
L'orange et la lampe	99
Les saisons	103
Étoile	104

CHAPITRE XV.

Printemps	105
Feuilles nouvelles	106

Bon papa au coin du feu	109
L'hiver	112

CHAPITRE XVI.

Oiseaux et Lune.	113
Champignons monstres.	117
Croissant	121
Montagnes de la Lune	123
Le télescope	124
Paysage nocturne	125

CHAPITRE XVII.

Les fenêtres de Suzanne	127
La Seine gelée	132

CHAPITRE XVIII.

Le feu de cheminée.	137
Les pompiers.	139

CHAPITRE XIX.

La menotte de Suzanne.	145
La porte fermée	151
M ^{lle} Suzanne	153

CHAPITRE XX.

Le télégraphe	155
Le facteur	155
Chêne foudroyé.	159
Les petites Japonaises	161
Glocher foudroyé	167

CHAPITRE XXI.

Le tunnel.	169
--------------------	-----

La locomotive	175
Le train fantôme	179

CHAPITRE XXII

La gare	181
Descente du train	188

CHAPITRE XXIII.

M. de Sanno's	189
Le duel	191
La charité	197

CHAPITRE XXIV.

Thérèse	199
M ^{me} de Montlaur et sa fille.	204
Réveuse	207

CHAPITRE XXV.

Le réveil.	209
Le rêve	213
Prêtre assyrien	221

CHAPITRE XXVI.

Le ballon dans la tempête.	223
L'aérostat.	227

CHAPITRE XXVII.

La rencontre.	233
Le parc Monceaux	235
Le gardien frappé par la foudre	242

CHAPITRE XXVIII.

Les paratonnerres	243
La foudre.	248
Suzanne auprès de sa mère	252

CHAPITRE XXIX.

La visite au vieux gardien.	253
Le mariage	263
Le bouquet	266



1 Simplicity and spotless innocence. Milton, *Paradis perdu*. Livre IV.

*Les Pourquoi de mademoiselle Suzanne, par
Émile Desbeaux,... Préface de M. Xavier
Marmier,...*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65664825>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr